

TRAITÉ DE L'ESPÉRANCE

CHRÉTIENNE

CONTRE L'ESPRIT DE PUSILLANIMITÉ

ET DE DÉFIANCE

ET CONTRE LA CRAINTE

EXCESSIVE

Ouvrage paru en 1732 à Paris chez Ph. N. Lottin rue st Jacques (pas de nom d'auteur, mais il est attribué à Gilles Vaugé de l'Oratoire)

L'auteur de l'ouvrage est Gilles Vaugé ; si vous souhaitez en savoir davantage, vous pouvez vous reporter **en fin de document**

version recomposée intégralement par **Roger C SAINT-ANDRÉ** en septembre 2008 : voir en fin de document pour les remarques éventuelles et quelques observations **ainsi que les notes préliminaires**, (rejetées paradoxalement, et contrairement à l'usage et à l'étymologie, en fin de «volume» afin de ne pas gêner la lecture de l'ouvrage)

ÉDITION REVISÉE ET CORRIGÉE EN NOVEMBRE 2008

et en janvier 2009

2008 : <http://www.liberius.net/>

[RC : Le texte **proprement dit** du **TRAITÉ DE L'ESPÉRANCE** se trouve entre les pages 9 et 250 du présent document et correspond aux 427 pages de la troisième édition de 1732]

TRAITÉ DE L'ESPÉRANCE

CHRÉTIENNE

CONTRE L'ESPRIT DE PUSILLANIMITÉ

ET DE DÉFIANCE

ET CONTRE LA CRAINTE EXCESSIVE

chez PH.N. LOTTIN, rue st Jacques

près de saint Yves, à la Vérité

TRAITÉ DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE CONTRE L'ESPRIT DE
PUSILLANIMITÉ ET DE DÉFIANCE ET CONTRE LA CRAINTE
EXCESSIVE

TROISIÈME ÉDITION revue, corrigée et augmentée 1732

avec Approbation et Privilège du Roi

« J'attendais celui qui m'a sauvé de la pusillanimité, de l'abattement de mon esprit, et de la tempête. Et le Seigneur est devenu mon refuge, et mon Dieu l'appui de mon espérance » (Ps 54 v 8 et Ps 93 v 12)

[rc : Précision : je n'ai pas pu retrouver cette citation des psaumes avec les expressions, le vocabulaire, et les mots utilisés ici]

document recomposé par ROGER C SAINT-ANDRÉ septembre 2008

corrections apportées en novembre 2008 et en janvier 2009

SOMMAIRE DE L'OUVRAGE

On trouvera en fin d'ouvrage un sommaire plus détaillé (avec le titre de chaque paragraphe)

Chapitre 1. Que le peu de confiance en Dieu cause de très grands maux aux âmes qui veulent faire du progrès dans les vertus chrétiennes **p 9**

Chapitre 2. Des rapports différents de la FOI et de l'ESPÉRANCE **p 32**

Chapitre 3 DES FONDEMENTS ET DES MOTIFS DE L'ESPÉRANCE CHRETIENNE **p 45**

Chapitre 4. CONTINUATION DU MÊME SUJET.
Ce que la foi apprend à l'homme pour l'humilier **p 50**

Chapitre 5 Suite de la même matière. Ce que la Foi apprend à l'homme pour le relever **p 63**

Chapitre 6 Continuation de la même matière **p 79**

Chapitre 7 L'Espérance par elle-même est agréable à Dieu,
et obtient tout de lui **p 106**

Chapitre 8 De la crainte et de l'espérance **p 127**

Chapitre 9. Les rechutes fréquentes dans des fautes vénielles ne doivent pas affaiblir la confiance en Dieu Quelles doivent être les dispositions des vrais Chrétiens par rapport à ces forces de péché ? **p 161**

Chapitre 10 L'Espérance doit être constante, forte et inébranlable au milieu même des plus grands périls **p 184**

Chapitre 11 L'Espérance chrétienne remplit l'âme de joie, et la rend heureuse par avance **p 231**

TABLE DES CHAPITRES et des PARAGRAPHES
contenus dans ce volume **p 251**

NOTES SUR L'AUTEUR PRESUMÉ DE
L'OUVRAGE (Gilles Vaugé) **p 257**

REMARQUES DU «TRANSCRIPTEUR» et **p 261**

NUMERISATION de l'ouvrage par Google search **p 263**

Notes sur la

RECOMPOSITION DE L'OUVRAGE **p 258**

Citation de Jean REY **p 264**

Typographie des accents sur les voyelles majuscules et capitales **p 265**

Avis de l'auteur

Quoique ce traité ait été entrepris spécialement pour les personnes qui vivent dans la crainte de Dieu et qui font de leur salut leur affaire capitale, néanmoins presque tout ce qu'il renferme convient aussi à tous les pécheurs qui commencent à sentir le danger extrême de leur état et qui ont quelque sentiment de crainte et quelque désir de travailler sérieusement à leur conversion. Mais pour **ceux qui ne pensent point à leur salut** et qui vivent dans le crime et dans une funeste sécurité, il faudrait leur tenir un langage bien différent, et commencer par exciter en eux des sentiments de crainte.

L'on ne trouvera dans ce traité que **des vérités fort communes**, qui se trouvent répandues dans des livres qui sont entre les mains de tout le monde. On a tâché seulement de les réunir ensemble, et d'en faire comme un corps suivi, afin qu'elles fissent une plus forte impression sur l'esprit et pour soulager en même temps les personnes qui manquent de livres, ou de temps pour les lire tous avec application.

Le nombre des personnes pieuses qui sont tentées de défiance, ou agitées par une crainte excessive, est peut-être petit en comparaison des autres. Mais ce nombre considéré en soi-même ne laisse pas d'être grand, comme tous les directeurs des consciences le peuvent attester par leur expérience : et il est juste de travailler à délivrer ces personnes de cet esprit de pusillanimité si nuisible à la solide piété, et à préserver les autres d'y tomber, sans oublier néanmoins de maintenir les uns et les autres dans de grands sentiments d'humilité, sans quoi la confiance qu'on leur inspirerait, serait fautive. C'est la fin que l'on s'est proposée dans tout cet écrit. Que le Dieu d'espérance et le Père des miséricordes daigne suppléer à **toute l'indignité de l'auteur** et à tous les **défauts de son ouvrage**, et combler de paix et de joie ceux qui prendront la peine de le lire, afin que leur espérance croisse toujours de plus en plus par la vertu et la puissance du Saint-Esprit. **(Rom 15:13)**

APPROBATION : J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : Traité de l'Espérance chrétienne. Il m'a paru très solide. Fait à Paris le 12 novembre 1730. Signé : **CERTAIN**

AUTRE APPROBATION : J'ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un LIVRE intitulé : Traité de l'Espérance chrétienne. Il est plein de réflexions très consolantes pour les personnes qui font profession d'une véritable piété. Fait en Sorbonne le 31 juillet 1732. Signé : **DE LORME**

TRAITÉ DE L'ESPÉRANCE

CHRÉTIENNE

CONTRE L'ESPRIT DE PUSILLANIMITÉ

ET DE DÉFIANCE

ET CONTRE LA CRAINTE

EXCESSIVE

AUTEUR : GILLES VAUGÉ

TROISIÈME ÉDITION EN 1732

RECOMPOSITION ET ADAPTATION

en français du vingt-et-unième siècle

EN SEPT 2008

édition RÉVISÉE EN NOVEMBRE 2008 et janvier 2009

par Roger C SAINT-ANDRÉ

Chapitre premier

Que le peu de confiance en Dieu

cause de très grands maux aux âmes

qui veulent faire du progrès dans les vertus chrétiennes

§1 Quels sont ces maux en général ?

I Une vive confiance en Dieu est une source de toutes sortes de biens. Elle enracine, nourrit et fortifie toutes les vertus : elle adoucit toutes les peines; elle affaiblit toutes les tentations; elle est une source féconde de toutes sortes de bonnes œuvres ; elle est comme un Paradis de bénédictions et une espèce de félicité anticipée.

« Béni l'homme, dit le prophète Jérémie, qui met sa confiance au Seigneur, et dont le Seigneur est l'espérance : il sera semblable à un arbre transplanté sur le bord des eaux, qui étend ses racines vers l'eau qui l'humecte, et qui ne craint point la chaleur lorsqu'elle est venue. Sa feuille sera toujours verte, il ne sera point en peine dans le temps de la sécheresse, et il ne cessera jamais de porter du fruit » (Jérémie 17:7)

Le défaut de cette confiance est au contraire une source d'un très grand nombre de maux, affaiblit toutes les vertus, remplit l'âme de peines et d'amertumes, excite et fortifie toutes les tentations, empêche de faire quantité de bonnes œuvres, et devient souvent comme une espèce d'enfer anticipé. Aussi saint Bernard ne craint point de dire que la défiance est le plus grand obstacle **que nous puissions mettre à notre salut, Dieu ne versant l'huile de la miséricorde que dans un cœur plein de confiance.**

II Il est aisé de montrer que **le peu de confiance en la bonté de Dieu est un obstacle à la vraie piété, à l'esprit de prière, à l'esprit de reconnaissance, et à l'amour de Dieu** ; et que, de plus, c'est une source des plus fâcheuses tentations et la cause de beaucoup de chutes, en ravissant à l'âme la paix qui lui est si recommandée et si nécessaire pour remplir tous ses devoirs. On verra dans la suite de ce chapitre la vérité de tout ce qu'on vient de dire.

§2 Que le peu de confiance en Dieu est un grand obstacle à la vraie piété

I Une confiance toujours faible et timide rend la piété tremblante et chancelante. Or une telle piété est sans cesse arrêtée par les plus petits obstacles, ralentie par les moindres contre-temps, découragée par les plus légères contradictions. Il faut, à chaque pas, lui tendre la main pour la soutenir. Dès qu'elle est sans guide extérieur et sans appui sensible, elle s'intimide, elle se lasse, et elle est toujours prête à tomber. Elle demeure toujours dans une espèce d'enfance, où elle n'est capable d'être nourrie que de lait : une nourriture plus forte et plus solide qui fortifie les autres l'accablerait. Par cette enfance et cette faiblesse qui devrait être encore plus honteuse dans la vie spirituelle que dans la vie corporelle, on demeure toujours incapable des actions de vertus, qui demandent un peu de force et de courage.

II Une âme en cet état ne peut profiter des motifs de crainte, parce qu'elle s'en trouve accablée. Elle tire même peu de profit des motifs de confiance, parce qu'ils ne font sur elle que des impressions très légères. Elle se fait de tout ce qu'on dit touchant le respect qui est dû aux Sacrements, une matière de trouble et de scrupule.

Les exhortations à la pénitence et à la componction souvent lui nuisent, loin de lui profiter, parce qu'elle prend tout au criminel, et

qu'au lieu d'y trouver comme les autres des motifs de ferveur, elle n'y voit que des raisons de se faire des reproches accablants. Si elle tombe (comme il est difficile que cela n'arrive) dans quelques fautes un peu plus considérables que celles de pure surprise, le reproche que lui fait sa conscience la jette dans la consternation, et ensuite dans une espèce de découragement, qui au lieu de lui procurer devant Dieu une humiliation et une douleur tranquille, qui lui feraient tirer du profit de ses fautes mêmes, la trouble et lui ôte le goût des exercices de piété; ce qui peut avoir des suites très funestes.

§3 Que c'est un obstacle à la prière

I L'Espérance est la source d'où coule toute prière chrétienne ; mais le ruisseau ne peut couler qu'à proportion que la source est pleine et abondante. Une espérance timide et tremblante rend aussi les prières qui en naissent, timides et tremblantes, et par conséquent incapables d'obtenir beaucoup. Saint Jacques nous ordonne de demander à Dieu les vertus qui nous sont nécessaires, sans aucun doute, sans hésiter. **(Jacques 1:5)** *« Celui qui doute et qui hésite, ajoute-t-il, est semblable au flot de la mer, qui est agité et emporté ça et là par les vents. Il ne faut donc pas, conclut cet Apôtre, que celui-là s'imagine qu'il obtiendra quelque chose du Seigneur »* Il semble qu'on attend tout de Dieu, puisqu'on le prie, et qu'on lui demande tout ; et il paraît qu'on n'en attend rien ou presque rien puisqu'on **hésite par la défiance.**

II On voit encore grand nombre de chrétiens, qui se font un devoir capital de prier et de prier même beaucoup ; mais qu'il s'en trouve peu qui prient avec cette foi et cette confiance à laquelle Jésus-Christ a tout promis et qu'il recommande à tous ! **(Marc 11:14)**

« Quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez et il vous sera accordé. »

Nous prions souvent, nous prions longtemps ; mais mille pensées viennent nous intimider. Nous faisons quelques faibles efforts pour sortir de nous-mêmes, où nous ne trouvons que misères de toutes sortes, et pour nous élever jusqu'à la source de tous les biens; mais aussitôt nous retombons dans nous-mêmes par le poids de notre faiblesse, et beaucoup plus encore par celui de nos défiances ; et quoique la plus grande bonté des créatures comparées à celle de Dieu ne soit que malice, peut-être nous adresserions-nous pour des besoins temporels à un ami riche, puissant et éprouvé avec plus de confiance que nous n'avons coutume de nous adresser à Dieu pour les besoins même spirituels, quoiqu'il nous commande, et qu'il nous invite lui-même à nous y adresser comme à notre père ; tant nos prières sont indignes de Dieu et notre confiance injurieuse à la tendresse d'un tel père.

§4 Que c'est un obstacle à l'esprit de reconnaissance

I La reconnaissance pour les grâces qu'on a reçues, est un devoir essentiel de la piété. Or cette reconnaissance suppose nécessairement la connaissance des grâces et des miséricordes de Dieu ; et elle ne peut être vive et agissante qu'à proportion que le sentiment que l'on a des grâces et des miséricordes reçues, sera vif et agissant. **Mais ce sentiment n'est jamais vif dans une âme qui n'a que peu de confiance en Dieu.** Elle n'ose se promettre de recevoir beaucoup pour l'avenir; elle n'ose de même croire avoir beaucoup reçu par le passé. Comment avec cette disposition les sentiments de sa reconnaissance pourraient-ils être vifs et capables de faire sur son cœur de profondes impressions ?

II Si on lui représente quelquefois la grandeur des miséricordes que Dieu lui a faites, et si on la contraint d'en convenir, sa reconnaissance n'en devient pas plus vive et plus agissante.

Son espérance toujours faible et tremblante ne lui permet presque pas de croire qu'elle en soit plus heureuse, ou plus favorisée de Dieu ; elle se sent portée à croire que toutes ces grandes grâces ne serviront qu'à la rendre plus malheureuse, et à attirer sur elle une plus rigoureuse condamnation : et ces réflexions anéantissent presque en elle le sentiment de miséricorde de Dieu et l'esprit de reconnaissance ; ce qui devient pour elle un nouvel obstacle à l'esprit de prière, et aux nouvelles grâces que Dieu lui aurait faites. Car « *l'ingratitude*, dit saint Bernard, *est un vent brûlant qui dessèche la source des grâces, et les empêche de couler sur nous* ».

§5 Que c'est un obstacle à l'amour de Dieu

I Ce qui affaiblit si fort le sentiment des grâces et des miséricordes de Dieu, affaiblit nécessairement l'amour de Dieu. On ne peut aimer Dieu qu'autant qu'il nous paraît aimable; et il ne nous paraît aimable qu'à proportion que les biens que nous en avons reçus et que nous espérons d'en recevoir, nous paraissent grands et font de plus grandes impressions sur notre cœur. Il n'y a point de Chrétien assez désespéré pour refuser d'aimer Dieu, s'il pouvait se persuader que **Dieu l'aime**, et qu'il l'aime jusqu'à vouloir le rendre éternellement participant du trône et du Royaume de son Fils unique. **Mais il n'est pas possible d'aimer, si l'on ne croit point être aimé, si l'on se croit rejeté, si on n'a point la consolation de plaire par son amour.**

Tout le fond de la piété dépend de l'amour ; mais l'amour lui-même dépend absolument d'une **vive persuasion de l'amour que Dieu a pour nous**. Il faut avant toutes choses établir dans nos cœurs cette intime persuasion comme le fondement immobile de toute piété. Aussi l'apôtre Saint Jean représente-t-il tous les Chrétiens comme des personnes pleinement convaincues que Dieu les aime. « *Nous avons reconnu*, dit-il au nom de tous, **(1 Jean 4:16)** *et nous croyons l'amour que Dieu a pour nous* »

II Mais on ne peut se mettre dans l'esprit une vérité aussi consolante que celle-ci, et aussi essentielle à la piété : **on s'amuse à raisonner au lieu de croire**. Tous, quand on les interroge, disent de bouche qu'ils le croient, et il y en a beaucoup moins qu'on ne pense qui en soient intimement persuadés. Nous portons dans le **fond du cœur un principe intime d'incrédulité, d'hésitation, de timidité, de défiance** : il n'y a même **personne qui n'en ait quelque levain**.

III On se laisse séduire par ce raisonnement si ordinaire. Le moyen de croire qu'on ait tant de part à la charité et à la miséricorde de Dieu, lorsqu'on ne trouve en soi que ténèbres, insensibilité et une misère si universelle et si profonde, qu'on est insupportable à soi-même !

Mais ceux qui parlent ainsi, font-ils réflexion qu'ils contredisent ouvertement l'écriture qui nous apprend que **Dieu nous a aimés le premier**, avant qu'il trouvât en nous rien qui fût digne de son amour ? « *L'amour de Dieu envers nous, dit saint Jean, (1 Jean 4:10) consiste en ce que ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, mais que c'est lui qui nous a aimés le premier* ».

Saint Paul a grand soin de nous faire remarquer (**Rom 5:6,8**) que « *Dieu a fait éclater son amour envers nous, lors même que nous étions pécheurs et impies* ». Son amour ne suppose rien d'aimable dans ce qu'il aime; car **son amour est tout gratuit** et n'a point d'autre source ni d'autre fondement **qu'une miséricorde toute pure**.

IV L'amour des créatures est faible et indigent; il suppose le bien dans les objets qu'il aime; il ne les produit point. Il cherche dans les créatures quelque bien; il cherche par là de suppléer à une petite partie de son indigence et de ses besoins. Mais comme cet amour est impuissant, il ne peut changer la nature et les qualités des objets. Mais **l'amour de Dieu est infiniment riche**, et indépendant de ses créatures. « *Vous êtes mon Dieu, dit le Prophète, parce que vous n'avez aucun besoin de mes biens* ».

Notre amour ne peut le rendre plus heureux ; il trouve dans la plénitude infinie de son être et de ses perfections un bonheur souverain qui ne peut recevoir aucun accroissement, comme il ne peut souffrir aucune diminution. **Dieu nous aime** parce qu'il veut nous aimer, **parce qu'il est charité**, parce qu'il est la bonté et la miséricorde même. Il ne faut point chercher d'autre raison de son amour. **Son amour est tout-puissant ; il ne suppose point le bien dans l'objet qu'il aime** ; mais il le produit en nous et avec nous dans le degré qu'il lui plaît.

V Croyons donc que Dieu est tout amour, qu'Il nous a aimés le premier malgré toute notre corruption et notre indignité. Reconnaissons et croyons, comme saint Jean nous l'ordonne, la charité que Dieu a pour nous, et nous commencerons à être pénétrés de reconnaissance, de confiance et d'amour.

N'opposons point notre insensibilité à notre confiance ; opposons au contraire notre confiance à notre insensibilité. Notre dureté nous fait douter que nous soyons aimés ; croyons-le, et nous ne serons plus ni durs ni incrédules. Travaillons sans relâche à détruire en nous **ces racines secrètes d'incrédulité** qui ont infecté les hommes qui, presque jamais, ne sont arrachées du cœur des fidèles, qui rendent la **foi plus lente et plus engourdie, qui arrêtent l'activité de l'espérance, et qui sont un venin contre la charité**, laquelle tire sa force et sa vie de la persuasion que Dieu nous aime, et qu'Il veut être aimé de nous.

Comprenons combien une espérance faible et timide nuit à notre amour pour Dieu ; que nous n'avancerons dans cet amour qu'autant que nous aurons la confiance d'en être aimés. N'opposons pas nos indispositions à nos espérances, comme s'il fallait avoir des dispositions parfaites pour espérer, et comme s'il était au pouvoir de l'homme de donner le premier quelque chose à Dieu, et de lui offrir ce qu'il n'aurait pas reçu de sa bonté toute gratuite. En tout état, il faut **commencer par s'affermir dans l'espérance**. C'est par cette

espérance que commencent les dispositions nécessaires, plus grandes dans les uns, plus imparfaites dans les autres ; et, bien loin d'opposer la nécessité de ces dispositions à l'espérance, c'est au contraire par l'espérance qu'il faut tâcher de les obtenir.

§6 Le peu de confiance en Dieu est une source de tentations très dangereuses, parce qu'elle ravit à l'âme la paix, la remplit de troubles, fortifie l'opposition très naturelle aux vertus chrétiennes, etc.

I « *Le royaume de Dieu dès à présent est au-dedans de vous* », dit Jésus-Christ (Luc 17:21) « *Et ce royaume ou ce règne de Dieu consiste, dit saint Paul (Rom 14:17) dans la justice, dans la paix et dans la joie du Saint-Esprit* ».

Cette paix et cette joie intérieure sont le fruit de la justice et de la piété chrétienne, et n'en doivent point être séparées suivant ces paroles d'Isaïe (Is 32:17-18) : « *La paix sera l'œuvre de la justice et mon peuple se reposera dans la beauté de la paix* ». Les Apôtres ont cru que cette paix était si liée avec la grâce ou la justice chrétienne, que toutes leurs Épîtres, hors deux ou trois, portent à la tête cette bénédiction qu'ils adressent à tous les fidèles : « *La grâce et la paix* », « *La miséricorde et la paix* », « *La charité et la paix* ». C'est cette paix, laquelle surpasse tout autre sentiment, et tout autre plaisir, qui conserve nos cœurs et nos esprits en Jésus-Christ. C'est cette paix et cette joie du Saint-Esprit qui fait toute notre force contre toutes les attaques des ennemis de notre salut, suivant ces paroles de l'Écriture : « *La joie du Seigneur est notre force* » (Esdras 2:10) [*GAUDIUM Domini est fortitudo nostra*]

II Or, la défiance affaiblit ou ruine cette joie et cette paix de l'âme qui fait toute sa force, la remplit de scrupules, de crainte, de trouble, d'inquiétude, de tristesse ; et, après lui avoir ôté presque toute sa force, la laisse exposée à une infinité de tentations très dangereuses, auxquelles cette défiance ouvre la porte. « *La source et le commencement des plus funestes tentations* », dit l'Auteur du livre de l'Imitation, (Livre I ch 13 v 4) « *c'est l'inconstance de l'âme et le peu de confiance en Dieu* »

III La véritable piété doit être simple, humble et tranquille ; tout ce qui rend la vertu pleine de scrupules, d'anxiétés, de retours, de raisonnements, devient une tentation dangereuse qui porte insensiblement à quitter le parti de la piété. L'homme n'a déjà que trop de peine à vaincre l'opposition continuelle qu'il trouve dans la corruption de sa nature à la pratique des vertus chrétiennes.

Cette tentation toute seule renverse plusieurs qui avaient bien commencé, mais qui n'ont pas eu la force de soutenir un combat si long et si pénible. Mais lorsqu'au lieu de la force qu'une âme tirait des exercices de piété pour soutenir ce combat, et vaincre son opposition naturelle à la vertu, elle ne trouve plus dans les pratiques de piété que des peines, des amertumes et des difficultés toujours nouvelles, la tentation devient alors tout autrement forte et violente, et infiniment plus capable de la renverser et de lui faire abandonner au moins une partie de ses devoirs.

IV Notre cœur cherche naturellement et nécessairement le bonheur. L'amour du bonheur est, selon saint Augustin, le principe de toutes les actions. S'il n'en trouve plus aucun dans la piété, il en cherchera hors la vertu : **tout ce qui se fait avec une grande répugnance et contre toutes les inclinations du cœur, lasse, dégoûte, et ne saurait être de longue durée.** Rien n'est donc plus dangereux que de se laisser enlever par les artifices du tentateur, la joie et la paix chrétienne sous quelque prétexte que ce soit. **Une**

crainte et une défiance excessive ne sont pas moins contraires au salut que la paix et le repos léthargique des méchants.

§7 Que cette tentation, quoique très dangereuse, est commune

Quelque dangereuse que soit cette tentation, elle est néanmoins très commune, et **c'est par elle que le démon attaque** et renverse ordinairement les âmes qui ont la crainte de Dieu. « Combien en trouve-t-on, *qui considérant sans cesse leur propre faiblesse* », sont dit saint Bernard, « *comme accablés et abîmés dans la pusillanimité et le découragement. Ces personnes habitent non dans le secours du Très-Haut et la protection du Dieu du Ciel, mais dans eux-mêmes, dans leurs défiances et leurs peines ; ils sont tout occupés de leurs maladies et de leurs langueurs, et toujours prêts à faire de grandes histoires de tout ce qui leur arrive, de ce qu'ils souffrent. Ils sont dans l'inquiétude jour et nuit. Ils se tourmentent et des maux qu'ils sentent et encore plus de ceux qui ne sont point encore ; ils ne veulent point, selon la règle de l'Évangile, qu'à chaque jour suffise son mal ; mais ils s'accablent encore par la crainte des choses qui n'arriveront peut-être jamais. Y a-t-il un tourment plus grand que celui-là ? Y a-t-il un enfer plus insupportable ?* » (saint Bernard sermon sur le Ps 90 Serm. 1 n.2 sqq)

§8 Que cette tentation est plus séduisante que toutes les autres

I Les tentations qui portent directement à des actions qui sont manifestement mauvaises, **ne sont pas les plus dangereuses**. Leur malignité, qui est visible, en donne même quelque horreur. Celles qui se présentent à l'esprit sous une apparence de piété, sont beaucoup plus dangereuses pour ceux qui vivent dans la piété, parce qu'elles sont beaucoup plus séduisantes, et que ces personnes n'aperçoivent pas les pièges que l'ennemi leur tend; telles sont les tentations qui attaquent l'espérance. *« Cette tentation, dit saint Bernard, est la moins aisée à découvrir, et la source en est plus cachée ; mais elle est de plus longue durée, et plus violente que les autres, parce que l'ennemi emploie tout ce qu'il a de malice, pour attaquer notre espérance »* (saint Bernard Sermon 14 in Ps 90 N 4)

II Il faut **opérer son salut avec crainte** et tremblement. Il faut toute sa vie pleurer ses péchés passés, travailler à se corriger de ses fautes vénielles, se défier toujours de sa propre faiblesse, craindre les jugements de Dieu, craindre la profanation des sacrements et l'abus des grâces, s'abstenir de tout ce qui a l'apparence du mal ; le nombre des élus est très petit ; personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, etc.

Ce sont autant de vérités et même de vérités capitales : **mais Satan qui se transforme en ange de lumière se sert de ces vérités mêmes pour séduire les âmes pieuses**. Il les leur présente **détachées des autres vérités** qui servent à tempérer celles-ci; et en les leur proposant ainsi sans tempérament, il les remplit de défiances, de frayeurs, et de troubles ; il leur rend tous les devoirs de la piété chrétienne insipides, amers et insupportables, et les porte enfin à les abandonner en tout ou en partie.

III Le démon ayant eu la hardiesse de tenter Jésus-Christ ne crut pas le devoir faire d'une manière plus séduisante qu'en se servant pour cet effet des **paroles mêmes de l'Écriture**, dont il faisait une **mauvaise application**. C'est le piège le plus ordinaire et le plus artificieux qu'il emploie contre les âmes pieuses. Il se sert pour les séduire **des vérités les plus saintes**, mais qu'il applique mal, et selon ses desseins. Ce sont les tentations du **démon de midi** dont saint Bernard parle, en expliquant le verset sixième du Psaume 90; **tentations qui sont les plus à craindre pour les personnes de piété, parce que le venin en est plus caché.**

§9 On continue d'expliquer pourquoi cette tentation est plus séduisante que les autres

I « *L'affliction et le serrement de cœur est le partage de tout homme qui fait le mal ; mais la gloire, l'honneur et la paix sont le partage de tout homme qui fait le bien* » (**Rom 2:9-10**)

Il n'est pas étonnant que les impies soient comme une mer toujours agitée qui ne peut se calmer : « car il n'y a point de paix pour les méchants », dit le Seigneur (Isaïe 57:10,21)

Sa justice l'a ainsi ordonné, et cela sera toujours. Mais c'est un grand malheur que **les justes dont le partage doit être la paix**, et la joie du Saint-Esprit, soient dans les mêmes agitations que les méchants.

II Cela vient de ce qu'ils **ne sont pas assez attentifs** pour discerner **le souffle du Saint Esprit** dont le propre est de consoler, **d'avec le sifflement du serpent** dont le propre est d'effrayer.

L'esprit de vérité parle, l'esprit de séduction parle; leurs voix, quoique infiniment différentes, semblent quelquefois dire la même

chose. **L'Esprit de vérité ne peut flatter personne**, il nous représente la grandeur de nos péchés, de notre faiblesse, de nos dangers. L'esprit de séduction nous représente les mêmes choses ; mais **la voix de l'Esprit de vérité en nous humiliant nous soutient, nous remplit d'une nouvelle force et nous fait recourir à Dieu avec confiance** ; au lieu que l'esprit séducteur, en nous humiliant, nous abat, nous décourage, et s'il ne nous porte pas encore jusqu'à fuir la présence de Dieu, comme fit le premier et le chef de tous les pécheurs dans le paradis, il fait au moins que nous ne nous **adressons à lui qu'avec frayeur** comme à un juge infiniment juste et terrible, et sans cette humble confiance qui doit animer nos prières, et que l'Écriture nous recommande si souvent.

III On ne craint point assez les suites funestes de cette défiance, de ces troubles, de cette tristesse, et de ces agitations qui peuvent par un progrès très rapide causer de grands ravages. En fort peu de jours, on va quelquefois si loin, que des années entières suffisent à peine pour en revenir : tout cela peut quelquefois dégénérer dans un véritable **désespoir**, ou former dans l'âme une si vive et si profonde persuasion qu'on est abandonné et rejeté de Dieu pour toujours, que tous les avis des plus habiles directeurs n'y peuvent apporter de remède.

§10 Cette tentation est encore plus dangereuse vers la fin de la vie

I Il est à craindre que cette tentation d'une crainte et d'une défiance excessive ne devienne encore plus forte et plus violente **vers la fin de la vie** ; car alors toutes les circonstances sont capables de la fortifier, et l'ennemi du salut qui sait qu'il n'a plus que peu de moments, et que le temps presse, ne manque pas d'en profiter et de redoubler ses efforts. Il se sert avantageusement de l'accablement où se trouvent ordinairement en ces derniers temps le corps et l'âme,

pour **remplir l'imagination de tristes idées**, pour couvrir l'esprit de nuages et de troubles.

Il représente vivement à l'âme que c'est une chose horrible de tomber **entre les mains d'un Dieu vivant**, d'être obligé de paraître dans quelques moments au tribunal du juge souverain des vivants et des morts. Il lui remet devant les yeux l'image affreuse d'une éternité brûlante, l'abus des grâces de Dieu, le souvenir de tant de péchés par lesquels on a mérité plus que des millions d'autres, d'être précipité dans ces étangs de feu et de soufre pour y être tourmenté dans les siècles des siècles.

II Il est facile de comprendre combien une pareille tentation est terrible et dangereuse dans ces derniers moments pour des personnes qui, toute leur vie, ont toujours été portées **à une crainte et une défiance excessive**. Et comment cette tentation ne serait-elle point à craindre pour ces personnes, puisque l'on voit si souvent que ceux mêmes qui n'y avaient pas été sujets pendant le cours de leur vie, en sont quelquefois fortement ébranlés aux approches de la mort, quoique jusqu'alors on eût toujours remarqué en eux beaucoup de vertu, de confiance et d'amour.

III Le démon même en fait prendre aux mauvais chrétiens un sujet assez ordinaire de scandale contre la vertu et la piété. Il leur persuade que pour bien mourir, il n'est pas aussi important qu'on le dit, de vivre dans la pratique fidèle et confiante de toutes les vertus; puisque ceux qui ont toujours vécu de la sorte, ne tirent pas de toute leur piété et de toutes leurs vertus plus de secours et de force pour se rassurer contre les frayeurs d'une mort prochaine, dont ils paraissent aussi troublés que les autres.

Le démon tâche encore de leur faire regarder comme de pures idées sans aucune réalité, **ces grandes maximes de la religion chrétienne**; que la mort est pour les justes la fin de leur misère et de leur exil, et le commencement de leur bonheur; qu'ils ont reçu les

prémices de l'esprit saint pour soupirer après l'accomplissement de l'adoption des enfants de Dieu et la délivrance de leurs corps ; que le **caractère des véritables chrétiens est de vivre toujours dans l'attente et dans l'espérance de l'avènement glorieux du grand Dieu notre Sauveur Jésus-Christ**, désirant et comme hâtant par leurs empressements l'avènement du jour du Seigneur ; se tenant toujours prêts à aller au-devant du Seigneur, lorsqu'il viendra des noces, et à lui ouvrir dès qu'il frappera à la porte; regardant avec joie l'approche du dernier jour, persuadés que leur parfaite rédemption et leur pleine liberté est proche.

C'est ainsi que les frayeurs que témoignent quelquefois les personnes de piété dans leurs maladies, deviennent nuisibles à la piété même, et fournissent aux démons une occasion de la décrier, et d'en diminuer l'estime et le prix dans l'esprit de beaucoup de chrétiens.

§11 L'esprit de pusillanimité et de défiance est injurieux à Dieu qui nous l'a interdit très expressément

I On ne peut donc trop faire sentir aux personnes de piété, combien il leur est important de se donner de garde de l'esprit de pusillanimité, **de ne se point abandonner à la défiance et à la tristesse** ; mais de conserver en tout temps et en toutes rencontres une vive confiance en la bonté de Dieu, une paix et une joie sainte. Aussi, le Saint-Esprit a-t-il pris soin de répéter cet avis en cent endroits de l'Écriture, pour les obliger d'y faire une attention toute particulière. **On n'honore point Dieu par la défiance, le trouble et l'abattement d'esprit** : tout cela l'offense, fait injure à sa bonté, nous éloigne de lui, et éloigne de nous son secours. **Nos défiances et nos craintes** sont plus capables de faire que **Dieu nous laisse tomber dans les maux** que nous craignons, **qu'une pleine confiance en sa miséricorde**.

II Saint Pierre marcha avec assurance sur les flots de la mer agitée d'une grande tempête, **tant qu'il ne considéra que la bonté et la puissance de Jésus-Christ** qu'il voulait aller trouver.

Il ne commença à s'enfoncer dans les eaux que, lorsqu'effrayé par la violence des vents, il commença à trembler et à manquer de confiance. « *O homme de peu de foi et de confiance, pourquoi avez-vous douté ?* » (Matt 14:31)

« *Malheur donc à ceux qui manquent de cœur, qui ne se fient point à Dieu et que Dieu pour cette raison ne protège point* » (Ecclésiastique 2:15)

Notre principal devoir est donc de bannir cette pusillanimité et cette défiance, qui est la cause de nos chutes et de nos malheurs, parce qu'elle est cause que Dieu cesse de nous protéger et de nous affermir de plus en plus dans l'espérance qui est la source de la paix et de la joie du cœur et de toute sorte de biens.

« *Vous qui craignez le Seigneur, espérez et il vous fera miséricorde; et sa miséricorde sera votre joie* » (Ecclésiastique 2:9)

« *Celui qui adore et sert Dieu avec joie sera bien reçu de lui, et sa prière montera jusqu'aux nues* » (Ecclésiastique 35:20)

« *La paix et la joie du cœur est la vie de l'homme* » (Ecclésiastique 30:23).

Au contraire, « *la tristesse du cœur est une plaie universelle* » (Ecclésiastique 25:17). Car **elle répand le chagrin et l'amertume sur toutes les actions** : elle couvre l'esprit de pensées et d'images noires ; elle combat la confiance et l'amour de Dieu, la tendresse, la compassion et le support du prochain ; elle excite la colère, l'impatience, la haine, l'envie. **Elle détruit même la santé du corps.** Enfin, elle est une plaie universelle.

« N'abandonnez donc point votre âme à la tristesse, et ne vous affligez pas vous-même par l'agitation de vos pensées. Ayez pitié de votre âme en vous rendant agréable à Dieu ; réunissez votre cœur dans la sainteté de Dieu ; bannissez loin de vous la tristesse, car elle a causé la mort à plusieurs, et elle n'est utile à rien » (Ecclésiastique 30:12, 24, 25).

§12 Jésus-Christ et ses apôtres ont eu un soin tout particulier de nous précautionner contre la défiance et le trouble, et contre la crainte excessive; et de nous recommander la confiance, la paix et la joie parmi les plus grands maux

I Il est bien remarquable que Jésus-Christ a employé ses derniers soins pour apprendre à ses disciples, et en leurs personnes à tous les fidèles, **ces importantes vérités** : que dans cet admirable sermon qu'il leur fit après la dernière cène en allant commencer la passion, il leur laissa en partage sa joie et sa paix comme par testament; **leur ordonna expressément de bannir de leur cœur le trouble et la frayeur**, et leur répéta cette importante leçon en différentes manières pour les obliger à y faire plus d'attention « *Que votre cœur ne se trouble point, vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi* » (**Jean 14:1**)

C'est en effet de quoi calmer tous les troubles, de croire que nous avons Dieu pour Père, et son Fils unique pour Médiateur. « *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix : je ne vous la donne pas comme le monde la donne ; que votre cœur ne se trouble point, et ne se laisse point abattre par la crainte* (**Jean 14:27**)

« *Je vous ai dit ces choses afin que ma joie demeure en vous* » (Jean 15:11)

« *Demandez et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine* » (Jean 16:24)

« *Je vous ai dit ces choses afin que vous ayez la paix en moi. Vous serez comme accablés de maux dans le monde, mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde* » (Jean 16:33) **pour moi et pour vous.**

Et parlant ensuite à son Père dans cette prière toute divine qu'il lui adresse pour soi et pour ceux que son Père lui a donnés : « *Mon Père, maintenant je viens à vous et je dis ceci étant encore dans le monde, afin qu'ils aient **en eux-mêmes la plénitude de ma joie*** » (Jean 17:13)

Les Apôtres qui avaient reçu de telles instructions de Jésus-Christ, ne se sont point lassés de les inculquer aux fidèles, et toutes leurs Épîtres en sont remplies.

II Cependant ces premiers chrétiens à qui les Apôtres **recommandent sans cesse la paix et la joie**, étaient exposés à des **peines et à des tentations beaucoup plus grandes que les nôtres.**

Les persécutions alors étaient horribles; les menaces de la mort et d'une mort cruelle et sanglante presque continuelles. Et il ne faut pas croire que les fidèles, qui vivaient dans ces commencements de l'Eglise, fussent tous parfaits et dans un degré de force héroïque.

Nous voyons par les Épîtres mêmes des Apôtres, qu'il y en avait aussi beaucoup de faibles et d'imparfaits. Ces faibles et ces imparfaits se voyaient souvent en danger de perdre la foi et le salut éternel, à moins de recevoir de Dieu la grâce du martyr, qui est la plus grande grâce qu'il puisse accorder aux plus forts et aux plus

parfaits. Et néanmoins, quoiqu'ils fussent exposés à de terribles tentations, les apôtres leur défendent le trouble et l'agitation, **leur ordonnent de jeter dans le sein de Dieu toutes leurs inquiétudes**, de croire qu'il a soin d'eux, et qu'il ne permettra point qu'ils soient tentés au-dessus de leurs forces, de se fortifier dans le Seigneur et dans sa vertu toute-puissante, d'affermir leur cœur par sa grâce qui peut faire en nous plus que tout ce que nous demandons et tout ce que nous pensons, de prier sans cesse pour l'obtenir, et de se réjouir en tout temps dans le Seigneur, par la confiance, que celui qui les avait appelés à la société de son Fils et à son éternelle gloire, les affermirait et les fortifierait, et qu'ayant commencé lui-même l'œuvre de leur salut, il la perfectionnerait jusqu'au jour du Seigneur.

§13 Les âmes pieuses ne doivent point se laisser aller au trouble et à la défiance, quoiqu'elles ne sentent pas en elles cette paix et cette joie

I Quoique cette joie et cette paix dans le Saint-Esprit soit si liée avec la justice chrétienne, il ne faut pas néanmoins que ceux qui vivent dans la piété se laissent abattre et décourager sous ce prétexte, qu'ils ne sentent pas en eux cette paix et cette joie, et qu'ils se sentent au contraire souvent troublés et agités, ni qu'ils se persuadent pour cela qu'ils n'ont point de part à la justice chrétienne.

Dans ce sermon admirable d'après la Cène où Jésus-Christ recommande si souvent la joie et la paix comme le legs le plus précieux, qu'il voulait laisser à tous ses vrais disciples, nous trouvons de quoi consoler et rassurer les personnes pieuses dont nous parlons présentement. Jésus-Christ a eu soin de dire expressément : « *Que votre cœur ne se trouble point, et ne se laisse point abattre par la crainte* » (**Jean 14:27**)

Jésus-Christ ne défend donc que le trouble du cœur qui vient du peu de confiance en sa puissance et en sa bonté. Il ne défend point le trouble ni les frayeurs des sens et de l'imagination, dont l'âme n'est pas toujours maîtresse. **Pendant que la partie inférieure est dans l'agitation, la partie supérieure de l'âme peut et doit se conserver dans la paix.**

II Jésus-Christ lui-même, par une humiliation étonnante, mais qui était d'autant plus digne de son amour infini, qu'elle paraissait plus indigne de sa majesté, a voulu éprouver de l'ennui, de la crainte et de la tristesse, jusqu'à tomber dans une agonie qui, par un prodige inouï tira de toutes les parties de son corps une sueur de sang qui dé coulait en terre; et dans le temps que, sur la croix, il sacrifie sa vie pour la gloire de son Père, il se plaint que son Père l'abandonne en faisant porter à son âme sainte tout le poids de sa justice et de sa sainteté, en la plongeant dans une mer de douleurs, d'amertumes et de désolation, lui ôtant tout autre plaisir, toute autre joie, toute autre consolation que celle d'obéir aux dépens de tout à la volonté de son Père.

Voilà jusqu'où sa charité infinie l'a rabaissé pour rassurer et pour consoler les plus faibles de ses membres dans les ennuis, dans les craintes, la tristesse et la privation de toute joie et de toute consolation sensible, qu'ils éprouvent dans le cours de la vie chrétienne ; et pour leur apprendre aussi bien qu'aux plus parfaits qu'ils doivent tout sacrifier à Dieu, s'estimer heureux de lui obéir, et de souffrir pour son amour, la privation de toute autre consolation et de toute autre joie que celle de faire sa sainte volonté aux dépens de tout.

III Tandis que la partie inférieure de l'âme est dans l'ennui, la crainte et la tristesse, il peut donc y avoir dans la partie supérieure une certaine joie et une certaine paix.

Et cette joie et cette paix sont très véritables, quoiqu'on ne les sente point à cause de la crainte et de la tristesse qui occupent l'imagination et les sens. Il est écrit que le juste vit de la foi, mais non de sentiment. Quand les Ministres de l'Église baptisent, consacrent le corps de Jésus-Christ, donnent l'absolution, ces Ministres ne sentent point en eux ces pouvoirs tout divins de rendre présent corporellement Jésus-Christ sur nos autels, de retirer les âmes de l'enfer, et de leur ouvrir le ciel par la rémission des péchés qu'il donnent par le sacrement de baptême ou de pénitence ; ni ceux qui reçoivent ces sacrements ne sentent pas en eux-mêmes ces effets admirables ; et cependant ni les uns ni les autres n'en doutent point ; **ils en jugent par la foi et non par sentiment.**

Il faut de même juger de cette paix et de cette joie que Dieu nous recommande si fortement dans les **Écritures** de l'ancien et du nouveau Testament, non par le sentiment, mais par les principes de la vraie foi. Il est vrai que cette paix et cette joie est quelquefois sensible : alors c'est une certaine douceur, une certaine affection, un certain goût que Dieu donne plus souvent au commencement de la conversion que dans la suite. On doit recevoir cette grâce avec humilité, mais sans s'y attacher trop ; car Dieu souvent la retire quand les âmes se sont fortifiées et enracinées dans les vertus chrétiennes. Il leur est utile que cette joie sensible ne dure pas toujours.

Mais en sa place, il substitue une joie plus intérieure, une joie toute spirituelle, **une joie qui malgré même le trouble des sens et de la partie inférieure de l'âme, demeure cachée dans le fond du cœur,** et dans l'intime de la volonté.

Et cette joie n'est autre chose qu'une certaine vigueur, une certaine force toute intérieure et spirituelle qui soutient l'âme contre les tentations, qui lui fait accomplir tous les devoirs, au moins dans les choses essentielles, qui la tient soumise à Dieu et à sa sainte volonté au milieu même des plus grandes agitations, qui la rend supérieure à

toutes les fausses joies et aux douceurs mortelles du péché, et qui lui fait préférer le plaisir et le bonheur de vivre dans la chasteté, dans l'humilité, dans la charité, dans la tempérance et dans les autres vertus chrétiennes, au plaisir qu'elle pourrait chercher, comme tant d'autres font, dans les crimes opposés à ces vertus.

IV Cette paix et cette joie est inséparable de la justice chrétienne, et elle est toujours dans le fond du cœur de **tous les justes**, quoique souvent le trouble et la crainte, **qui s'élèvent dans la partie inférieure, les portent à croire qu'ils ne l'ont pas. C'est ainsi que saint Bernard rassure et console ces âmes pieuses.** *« Il y en a beaucoup, dit ce Père, (Serm 5 in quadrag n° 7) qui se plaignent de ce qu'ils éprouvent rarement cette affection sensible et ce plaisir plus doux que le miel le plus excellent, comme dit l'Écriture. Ils ne considèrent pas que cela vient de ce que Dieu les exerce cependant dans les tentations et dans les combats; et qu'ils font paraître beaucoup plus de fermeté et de courage lorsqu'ils embrassent ainsi les vertus, non par le plaisir qu'ils y trouvent, mais pour les vertus mêmes, dans le seul désir de plaire à Dieu, s'y portant avec une entière satisfaction. Et il est indubitable que celui qui agit de la sorte, obéit parfaitement à cet avis salutaire du Prophète, « Réjouissez-vous dans le Seigneur », parce que le Prophète ne parle pas tant de cette joie sensible qui naît de l'affection, que d'une joie effective qui produit l'action ; car cette affection appartient proprement à la béatitude que nous espérons dans le ciel ; et l'action appartient à la vertu que nous devons pratiquer en cette vie »*

V C'est en ce sens que s'accomplissent dans tous les vrais chrétiens ces paroles si remarquables de saint Paul (Coloss 3:15) : « Faites régner et triompher dans vos cœurs la paix de Jésus-Christ à laquelle vous avez été appelés »

Ils trouvent la paix de Jésus-Christ dans les troubles, dans les contradictions, dans les embarras, dans les maux, dans les

adversités, dans la vie et dans la mort, parce qu'ils trouvent en tout la volonté de Dieu, et qu'ils mettent leur repos dans la soumission à cette divine volonté. Ils trouvent même cette paix de Jésus-Christ dans leurs misères et leurs infirmités spirituelles, dans la guerre et la contradiction de leurs passions, dans l'agitation de leurs pensées, dans le trouble et les frayeurs de leur esprit, de leur imagination et de leurs sens, dans leurs défauts et dans leurs fautes mêmes, comme on l'expliquera ailleurs avec plus d'étendue.

Ils remédient autant qu'ils peuvent à toutes leurs fautes volontaires. Ils s'humilient de tous leurs défauts et de leurs faiblesses quoique involontaires, de l'agitation de leurs passions et de leurs pensées qu'ils ne peuvent arrêter. Car la volonté de Dieu est qu'ils s'en humilient, et qu'ils en gémissent ; **mais ils les souffrent avec une humble patience, sans perdre la paix du cœur** ; et puisque Dieu veut qu'ils vivent en ce monde avec ces contradictions, ils se soumettent humblement à ses ordres, **et attendent de sa bonté leur parfaite guérison, quand il lui plaira de la leur donner.** Ainsi la paix de Jésus-Christ règne toujours et l'emporte dans le cœur, et devient victorieuse du trouble. On aura plus d'une fois lieu de parler d'une matière qui est si importante dans la vie spirituelle.

Ch 2. Des rapports différents de la FOI et de l'ESPÉRANCE

§1 Nécessité de la foi, de l'Espérance et de la Charité

I « Maintenant demeurent ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité » (1 Cor 13:13)

Saint Paul, en cet endroit, nous enseigne qu'il y a une grande différence entre ces trois vertus, et entre les dons de la Prophétie, le don des langues ou des miracles, le don de gouverner les autres, le don du discernement des esprits, le don d'assister ses frères, le don de parler dans une haute sagesse, de parler avec science, et les autres dons spirituels, dont il venait de parler aux Corinthiens dans le chapitre précédent. **Tous ces dons ne sont point nécessaires à chacun des fidèles.**

On peut arriver au salut éternel sans y avoir eu aucune part. Ces dons regardent plutôt **l'utilité des autres**, que l'avantage particulier de ceux à qui Dieu les distribue. Mais il n'en est pas de même de **la foi, de l'espérance et de la charité.**

« Maintenant, dit l'apôtre, c'est-à-dire dans l'état présent de l'Église sur la terre, ces trois vertus, la foi, l'espérance et la charité demeurent », et subsisteront jusqu'à la fin des siècles. Elles sont essentielles à toute l'Eglise en général, et d'une nécessité indispensable à chacun des membres de l'Eglise en particulier : sans elles, personne n'a jamais pu et ne pourra jamais arriver au salut.

II Comme il est écrit (Hebr 12:6) : « *Qu'il est impossible de plaire à Dieu sans la foi* », il est aussi écrit : (Ecclésiastique 1:15-16)

« Malheur à ceux qui manquent de cœur, qui ne se confient pas en Dieu, qui ont perdu l'attente et la fermeté de leur espérance; et que Dieu, pour cette raison ne protège point ». Et il est encore écrit (1 Jean 3:14) : « *Que quiconque n'aime point* ^(p 42) *demeure dans la mort* ».

« Anathème à quiconque n'aime point Notre Seigneur Jésus-Christ »

Toute la loi et les Prophètes, tout le culte de la vraie religion consiste dans l'exercice de ces trois vertus.

« C'est par la foi, l'espérance et la charité qu'il faut honorer Dieu »
dit saint Augustin.

III Dieu, en établissant sa religion, a voulu former sur la terre un peuple qui lui fût tout consacré, une race choisie, une nation sainte, une société d'hommes séparés de tous les autres, d'hommes qui, vivant en ce monde, eussent l'esprit et le cœur élevés au-dessus de tout ce monde visible, d'hommes qui comptassent pour rien les choses visibles, parce qu'elles passent avec le temps ; et qui ne considérassent que les invisibles parce qu'elles sont éternelles; d'hommes qui, regardant tous les biens et les maux de cette vie comme indignes de les arrêter et de les occuper, fissent profession de croire des biens et de maux infinis qui ne se voient point des yeux du corps; d'espérer et d'aimer un bonheur que l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, et que le cœur de l'homme n'a jamais compris ; des hommes enfin qui ne fussent point de ce monde, mais qui habitassent dans l'éternité ; qui fussent déjà par leur foi, leur espérance et leur amour, « *les citoyens de la même cité que les Saints, et les domestiques de Dieu* » (Eph 2:19)

IV Il est d'une extrême importance de faire bien comprendre à tous, que **l'espérance est d'une nécessité indispensable comme la foi** ; et que **sans espérance il n'y a point de salut**. Il y a peu de chrétiens qui n'aient horreur de tout ce qui peut blesser la foi, ou même les vertus qu'on appelle morales.

Mais il y en a beaucoup qui n'ont pas la même horreur de tout ce qui peut blesser l'espérance. Ils auraient grand scrupule de former le moindre doute contre la foi, de s'arrêter volontairement à des pensées contraires à la chasteté ; et par un étrange abus ils ne craignent point non seulement d'affaiblir, **mais de détruire presque en eux-mêmes l'espérance, en livrant leur esprit à des inquiétudes et des défiances continuelles de la bonté de Dieu**, sans considérer que la foi sans l'espérance leur deviendra inutile ; et qu'il leur est recommandé, non seulement d'entretenir, mais même de fortifier et de faire croître de plus en plus leur espérance.

Car ce n'est pas un simple conseil, **mais un commandement imposé à tous, de tendre toujours à l'accroissement de la foi, de l'espérance et de la charité**. S'il nous est commandé d'aimer Dieu de tout notre cœur, *« sans nous borner volontairement à aucun degré d'amour »*, il nous est de même commandé *« d'avoir confiance en Dieu de tout notre cœur »* sans nous borner volontairement à aucun degré de confiance. L'Église a grand soin de demander pour chacun de ses enfants cet accroissement. Voyez surtout l'oraison de l'office et de la messe du treizième dimanche après la Pentecôte.

§2 Liaison et dépendance de la Foi, de l'Espérance et de la Charité

I Il y a une liaison et une dépendance essentielle entre ces trois vertus divines. **La foi sert de base à l'espérance, et toutes deux servent de fondement à l'amour**. Comme il n'y a point d'espérance

sans foi, il n'y a point aussi d'amour de Dieu sans espérance, comme on l'a déjà montré plus haut (*nec amor sine spe*). **La foi qui est la racine de la piété et de la justice chrétienne**, nous est donnée « *pour être le fondement des choses que l'on doit espérer* », et pour nous les rendre présentes et comme visibles (**Heb 11:6**)

Pour s'approcher de Dieu, il faut croire non seulement qu'il y a un **Dieu**, un être souverainement parfait et par conséquent souverainement aimable, mais il faut encore croire qu'il récompensera ceux qui le cherchent, qui le désirent et qui l'aiment; et **qu'après avoir exercé et éprouvé leur foi, leur espérance et leur amour par les maux et les tentations de cette vie, qui ne dure que quelques moments, ils recevront de sa bonté et de sa justice la couronne de vie qu'il leur a promise.** « *C'est pourquoi Dieu ne rougit pas d'être appelé leur Dieu parce qu'il leur a préparé une cité* » (**Heb 11:16**)

II Ces dernière paroles méritent une attention particulière. Dieu selon le raisonnement de l'Apôtre rougirait d'être appelé leur Dieu, s'il ne les récompensait en Dieu, s'il ne leur avait préparé une cité céleste, une félicité vraiment digne de sa bonté et de sa magnificence, un royaume éternel au prix duquel tous les empires de ce monde ne sont que des mottes de terre.

C'est pour cela que Dieu en vous appelant au christianisme vous a donné « *l'Esprit de sagesse et de lumière, ces yeux éclairés du cœur, afin que vous le connaissiez, et que vous compreniez quelle est l'espérance à laquelle il vous a appelés, quelles sont les richesses et la gloire de l'héritage qu'il vous destine* » (**Ephes 1:17-18**)

III Il faut donc bien prendre garde de ne pas séparer ce que Dieu a uni, la foi, l'espérance et la charité. Il ne faut pas seulement croire les mystères de la religion et tout ce que Dieu a fait pour le salut des hommes. Cette foi pourrait être destituée de confiance et

d'amour. Nous devons, de plus, selon l'apôtre saint Jean, connaître et croire l'amour que Dieu a pour nous (**1 Jean 4:16**) [*« Nec amor sine spe »*]

Nous devons croire par une vive et forte confiance **qu'il nous a aimés d'un amour éternel**, attirés à lui par un effet de sa bonté et de sa miséricorde ; que, par la grâce de notre vocation, grâce qu'il n'a point faite à tant de milliers de peuples entiers, *« il nous a arrachés de la puissance des ténèbres, et nous a fait passer dans le royaume de son fils bien-aimé »* (**Coloss 1:13**) qu'il nous a rendus les enfants, les membres de ce fils bien-aimé et de l'Eglise son Epouse; qu'il est devenu notre Père, que nous sommes devenus ses enfants ; qu'il nous aime de ce même amour dont il aime son Fils unique comme faisant partie de ce fils et de son corps mystique, et comme devant être pour l'éternité les cohéritiers de sa gloire ; que, pour nous mériter cette gloire, **il a envoyé son fils unique au monde**, revêtu de toutes nos misères, **excepté le péché**, et que, par un excès d'amour, qui fera à jamais l'étonnement de tous les esprits célestes, il a sacrifié au milieu des plus grands tourments et des plus grandes ignominies la vie de ce fils dont un moment était plus précieux que la vie naturelle de tous les hommes; qu'il lui a fait porter en notre place tout le poids de sa justice; que dans le Ciel même où il l'a fait asseoir à sa droite, **il l'a établi notre médiateur, notre pontife, notre victime et notre avocat ; afin qu'en tout temps et dans tous nos besoins, nous eussions un libre accès auprès du trône de sa grâce.**

Un chrétien peut-il être persuadé de ces vérités, sans être tout pénétré de sentiments **de confiance et d'amour** ? Et ne devrait-il pas se regarder comme un monstre d'ingratitude et de malice, s'il n'avait ni confiance ni amour **pour un Dieu qui lui a donné des témoignages de bonté** qui surpassent infiniment toute l'intelligence des hommes et des Anges ?

IV Telle est la liaison et comme l'enchaînement de la foi, de l'espérance et de la charité, qui naissent l'une de l'autre. C'est ainsi

que dans la vie civile et naturelle, qui est une image de la vie spirituelle, un homme commence par croire d'une foi humaine, comme dit saint Augustin, qu'un tel est son père ; ensuite, si celui qu'il sait être son père, est une personne très riche et d'une très grande qualité, il espère et attend de lui toutes sortes d'avantages selon le monde; après quoi il passerait pour un ingrat et pour un méchant s'il n'aimait point un Père dont il a tant reçu et dont il espère tout. Que si cet enfant ne se reposait pas sur l'attention et la bonté d'un tel père pour tous ses besoins temporels, s'il vivait au contraire dans de perpétuelles inquiétudes par rapport à toutes ses nécessités et à son établissement; qui dirait que cet enfant agit comme son enfant ?

Pourrait-on même juger que cet enfant fût fortement persuadé qu'il a le bonheur d'avoir un tel père, tandis qu'il agit envers lui presque comme envers un étranger, ou tout au plus comme agirait un esclave envers son maître ?

Comment donc un chrétien pourrait-il se flatter d'agir en enfant de Dieu, s'il ne se repose point sur l'attention et la tendresse d'un tel Père, s'il ne se décharge pas du soin de soi-même sur sa bonté, espérant qu'il lui conservera et qu'il fera croître en lui sa grâce par la même miséricorde par laquelle il lui a plu de la lui donner, en le mettant par le sacrement de la régénération et de l'adoption divine au rang de ses enfants ?

C'est là le propre de la confiance chrétienne, de faire que l'homme agisse comme un véritable enfant de Dieu. Et il est difficile de comprendre qu'un chrétien qui n'agit pas par cet esprit, qui vit au contraire dans des agitations, dans des frayeurs, des inquiétudes et des défiances continuelles de la bonté de Dieu, soit foncièrement persuadé qu'il a le bonheur d'avoir Dieu pour Père, qui est dans sa maison, qui est dans son Eglise, non comme un étranger ou un esclave, mais comme un de ses enfants.

§3 Croire sans espérer n'est pas proprement croire en chrétien : c'est croire comme les démons

I La Foi et l'Espérance sont deux vertus si étroitement liées ensemble que, dans l'Écriture la foi est souvent prise pour l'Espérance, et l'Espérance pour la foi, **et que le défaut ou le manque d'espérance est appelé incrédulité.** De ce nombre infini de misérables qui ont eu recours à la bonté de Jésus-Christ, pour lui demander le remède de leurs maux, nous ne lisons point dans toute l'histoire de l'Évangile qu'il ait refusé à un seul l'effet de ses demandes.

Mais avant que de leur accorder ses grâces, nous voyons qu'il avait coutume d'exiger leur foi comme une disposition nécessaire ; ou qu'après les leur avoir accordées, il déclarait que leur foi les avait sauvés. Or, par cette foi, que Jésus-Christ exigeait et exauçait, il n'entendait pas une simple persuasion de sa puissance infinie dans ceux qui recouraient à lui; **il entendait également la confiance en sa bonté toute-puissante.**

On ne doit donc point séparer l'espérance de la foi chrétienne. Dieu ne se fait connaître par la foi, qu'afin que l'on espère en lui. « *Que tous ceux, Seigneur, qui connaissent votre nom, espèrent en vous* », dit le Prophète (Ps 9:10)

« *Que de choses admirables le Seigneur n'a-t-il pas fait connaître à nos Pères, leur ordonnant d'en faire passer la connaissance à leurs enfants, afin qu'ils mettent en Dieu leur espérance* » (Ps 77:7-9)

III Dans le symbole que tous les chrétiens récitent si souvent, et que la plupart récitent si mal, avec précipitation, sans sentiment de

dévotion, et souvent même sans attention, quoique toutes les paroles soient autant d'actes de foi sur les principaux mystères de la religion; dans le symbole, dis-je, nous ne disons point « *Je crois un Dieu* »; nous ne disons pas non plus : « *Je crois à Dieu* » ; mais nous disons : « ***Je crois en Dieu*** »

Et cette expression signifie, selon l'explication qu'en donnent les théologiens après les saints Pères, le mouvement d'une âme qui tend et s'élève vers Dieu, comme le souverain bien auquel elle désire de [rc : sic] s'unir, dans lequel elle espère trouver son repos éternel; et qui dit par les dispositions secrètes et intimes de son cœur : « *Mon bonheur est de demeurer attaché à Dieu, de mettre mon espérance dans Celui qui est le Seigneur, le Dieu de mon cœur, et mon partage pour toute l'éternité* » (Ps 72:27,25)

C'est là la foi des fidèles ; c'est là croire en chrétien, croire en espérant. C'est pour cela que le symbole est appelé par les Pères le **Symbole de notre foi et de notre espérance**. Nous ne pouvons en réciter les premières paroles sans faire une profession solennelle de nous confier en Dieu, comme de notre premier et de notre plus essentiel devoir.

IV Mais croire sans espérer, c'est la foi des démons. Vous croyez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, un seul Jésus-Christ, vous croyez tous les autres mystères. **Mais les démons croient aussi tout cela ;** et non seulement « *ils croient, mais ils tremblent* » (Jacques 2:19)

Mais ce qui distingue la foi des vrais chrétiens de celle de ces malheureux esprits, **c'est l'espérance**. Les démons croient que Dieu a envoyé Jésus-Christ au monde « *pour les tourmenter et pour les perdre* » (Matt 8:29; Luc 4:34) ; et les **Chrétiens croient qu'il est venu pour les sauver**.

§ 4 Manquer de confiance en Dieu, c'est selon les Pères une espèce d'idolâtrie

I Il y a longtemps que les idoles de bois, de pierre ou de métal sont détruites dans le monde, et les temples des faux dieux du paganisme renversés; mais à la place de ces idoles matérielles, le diable en a substitué d'autres plus spirituelles.

Selon saint Augustin et saint Bernard, les chrétiens qui se représentent Dieu tout autrement qu'il n'est, qui s'en forment une idée fausse, se forgent une idée fausse dans leur cœur et se font ainsi **un faux Dieu en la place du Dieu véritable** [« *Format sibi idolum pro Deo* »]

Ceux qui au milieu de leurs crimes **se figurent Dieu comme n'ayant que de la bonté sans justice**, qui espèrent qu'en continuant de vivre dans le **violent** (*RC : sic*) de ses commandements et de ceux de l'Eglise, Dieu ne laissera pas de les sauver, et qu'il ne punira point leurs excès, **se forgent une idole**, et se font dans leur cœur un faux Dieu en la place du Dieu véritable; car le vrai Dieu est tout autre. **S'il est infiniment bon, il est aussi infiniment juste.**

S'il fait sentir combien il est **riche en miséricorde** envers ceux qui se convertissent à lui sincèrement en quittant leurs crimes, il est impossible qu'il ne fasse aussi sentir **la rigueur de sa justice** à ceux qui ne les quittent point.

II Mais **ceux qui sont toujours agités de défiance et d'inquiétudes**, qui se représentent **Dieu comme un juge sévère** qui n'a que de la rigueur et de la justice, qui est inexorable pour les moindres fautes, comme s'il ne cherchait que des occasions pour perdre les hommes, **se forgent aussi une autre idole** dans eux-

mêmes ; ils se **font un faux Dieu** par la fausse idée qu'ils y mettent en la place du Dieu véritable.

S'il est infiniment juste, il est aussi infiniment bon. Il punit ceux qui demeurent dans leurs crimes, parce qu'il est juste ; mais il pardonne à tous ceux qui se convertissent à lui, parce qu'il est bon. Il punit et il fait miséricorde; mais avec cette différence qu'**il punit à regret** et parce que nous l'y forçons et qu'il pardonne, parce qu'il s'y porte de lui-même.

C'est en **pardonnant** et en faisant miséricorde qu'il aime particulièrement à faire éclater **sa toute-puissance**. « *O combien est grande la miséricorde du Seigneur, et sa bonté à pardonner à ceux qui se convertissent à lui ! Car tout ne se peut pas trouver dans les hommes* », c'est-à-dire, car les hommes ne peuvent pas être parfaits, sans défaut et sans péché. « *Autant que (RC : sic) le Ciel est élevé au-dessus de la terre, autant a-t-il affermi sa miséricorde sur ceux qui le craignent. Autant que l'orient est éloigné du couchant, autant il a éloigné de nous nos iniquités* »

De même qu'un père a une compassion pleine de tendresse pour ses enfants, ainsi le Seigneur est touché de compassion pour ceux qui le craignent : parce qu'il connaît lui-même la fragilité de notre origine, il s'est souvenu que nous ne sommes que poussière et que faiblesse... Mais la miséricorde du Seigneur est de toute éternité et demeurera éternellement sur ceux qui le craignent » (Ps 102:11, etc.)

III Ceux donc qui le craignent, et qui s'efforcent de lui témoigner leur fidélité par la fuite de tous ces péchés qui tuent l'âme d'un seul coup, et qui, cependant, à cause des péchés que les plus justes ne peuvent entièrement éviter parmi toutes les tentations de cette vie, sont dans des troubles, dans des frayeurs et des défiances perpétuelles, ne doivent-ils pas craindre de se forger une idole par

l'idée fausse qu'ils mettent en la place du Dieu véritable. Saint Jean dit (**Jean 4:8**) que « *celui qui n'aime point ne connaît point Dieu* »

Il est également vrai de dire que celui qui n'espère point ne connaît point Dieu. « *Tous ceux, dit saint Bernard, qui ne veulent pas se convertir à Dieu, ou qui, étant déjà convertis, n'espèrent point en sa miséricorde, ne le connaissent point. Car ils ne demeurent dans cette défiance que parce qu'ils se représentent Dieu comme rude et sévère, au lieu qu'il est la bonté même; comme dur et inexorable, au lieu qu'il est plein de miséricorde; comme cruel et terrible, au lieu qu'il est doux et infiniment aimable. Ainsi l'iniquité, selon la parole du Prophète, ment à elle-même, et se forme au lieu de Dieu **une idole qui n'est point Dieu*** » (Serm 38 sur le Cantique)

IV Jésus-Christ, voulant se retirer seul sur une montagne pour prier, obligea les disciples à repasser la mer pour venir à Capharnaüm. La barque où ils étaient fut toute la nuit agitée par les vents contraires, et une violente tempête. Vers la fin de la nuit Jésus-Christ vint à eux marchant sur la mer ; mais ce qui aurait dû dissiper leurs craintes, l'augmenta.

Les ténèbres de la nuit les empêchèrent de reconnaître Jésus-Christ; ils crurent que c'était un fantôme; et la frayeur dont ils furent saisis leur fit jeter de grands cris. **C'est une image assez naturelle de l'état où se trouvent ceux dont on parle ici. Ils sont toujours battus de la tempête, toujours agités par les différents mouvements qu'ils éprouvent au-dedans d'eux-mêmes, toujours dans le trouble et dans la crainte de faire naufrage.**

Si Jésus-Christ se présente à eux dans le plus fort de la tempête, cette pensée qui devrait les consoler et les rassurer, souvent ne fait qu'augmenter leur trouble et leur frayeur ; parce que les ténèbres et le trouble de leur esprit les empêchent de le connaître pour ce qu'il est, et font qu'ils prennent un fantôme pour lui. Ils ne voient point qu'il est plein d'une bonté (Eph 3:12) et « d'une charité qui surpasse toute connaissance » ; qu'il est toujours

prêt à les secourir dans les plus grands périls ; ils ne voient en lui que de la sévérité, un juge irrité qui ne vient à eux que pour leur annoncer une réponse de mort et d'abandon.

En un mot, c'est un fantôme qu'ils prennent pour Jésus-Christ car **Jésus-Christ est tout autre que ce qu'ils imaginent** ; et c'est la fausse idée qu'ils s'en forment, qui entretient ou augmente même leurs défiances, leur trouble et leur frayeur.

V Mais si quelque chose devait les effrayer, ce serait le **peu de confiance qu'ils ont en la bonté** de celui qui déclare lui-même (Matt 18:11) qu'il « *est venu sauver ce qui était perdu* », et que « *ce sont les malades et non pas ceux qui se portent bien qui ont besoin du médecin* » (Matt 9:12) Il nous ordonne (Sag 1:1-2) « *d'avoir des sentiments qui soient dignes de sa bonté, de le chercher dans la simplicité du cœur* », au lieu de nous décourager par nos raisonnements; et il nous assure qu'il « *se laisse trouver par ceux qui ont confiance en lui* »

Ces personnes donc, qui sont toujours dans la frayeur, dans la défiance, et qui ont des sentiments si indignes de sa bonté, lui font une grande injure. **Ce furent les défiances presque continuelles des Israélites dans le désert, qui irritèrent principalement Dieu contre son peuple** : « *C'est pour cela, dit le Prophète, (Ps 77 21-22) que le Seigneur différa d'exécuter ses promesse, qu'un feu s'alluma contre Jacob et que la colère du Seigneur s'éleva contre Israël, parce qu'ils ne crurent point à Dieu, et qu'ils n'espèrent point dans son assistance salutaire* »

Il toléra en eux beaucoup d'autres crimes qui nous pourraient paraître plus grands, **mais il ne put supporter leurs défiances**, et il en tira une vengeance éclatante.

On ne manque en effet de confiance en Dieu que parce que l'on croit qu'il n'a pas assez de puissance pour remédier à tous nos maux passés, présents et futurs, quelque grands qu'ils puissent être, et c'est une infidélité ; ou, parce que l'on croit que, quoi qu'il soit tout-puissant pour nous en délivrer, il n'a pas assez de bonté pour le vouloir, et c'est encore une autre espèce d'infidélité.

C'est penser et juger de Dieu comme des infidèles qui ne le connaissent pas ; c'est donner des bornes ou à sa puissance, ou à sa bonté ; et il ne faut pas s'étonner si cette injure qu'on lui fait, lui est si odieuse et si insupportable, et plus capable que tous les autres péchés de l'irriter contre nous et de le porter à nous rejeter de devant sa face. Si nous ne ressentons donc point les effets de sa miséricorde, nous ne devons en attribuer la cause qu'à nos défiances.

Ch 3 DES FONDEMENTS

ET DES MOTIFS DE

L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE

§1 L'espérance chrétienne est fondée sur la connaissance de la puissance et de la miséricorde de Dieu, des mérites de Jésus-Christ et des misères de l'homme

I La puissance et la miséricorde de Dieu, et les mérites de Jésus-Christ, unique médiateur entre Dieu et les hommes, sont les fondements essentiels de l'espérance chrétienne. L'Eglise a grand soin d'instruire tous ses enfants d'une vérité si capitale. Une grande partie des oraisons qu'elle adresse à Dieu pour eux, commence par ces paroles : « *O Dieu tout-puissant et plein de miséricorde* »; ou renferment des termes qui ont le même sens; et elle les termine toutes par cette conclusion solennelle : « *par Jésus-Christ, Notre-Seigneur, etc.* »

Par ces paroles, dont les temples retentissent sans cesse, elle leur fait sentir qu'elle ne fonde l'espérance qu'elle a d'être exaucée pour le besoin de ses enfants, que sur **la toute-puissance de Dieu, son infinie miséricorde et la vertu infinie des mérites de Jésus-Christ.**

II Mais on ne peut bien connaître comment toute notre espérance est établie sur ces trois fondements, si l'on n'est point auparavant instruit des misères de l'homme.

« Faites, Seigneur, que je vous connaisse, disait saint Augustin, mais faites aussi que je me connaisse » [« *Noverim te, noverim me* »]

L'une et l'autre de ces deux connaissances est nécessaire pour avoir une véritable et solide espérance. **Sans la connaissance des misères de l'homme, notre espérance serait fausse, et ne serait qu'une véritable présomption ; sans la connaissance de Dieu, la connaissance de nos misères ne conduirait qu'au désespoir : or, la présomption et le désespoir sont incompatibles avec la justice chrétienne ; les présomptueux, comme les désespérés sont très injustes aux yeux de Dieu.**

N'ayant donc aucune part à la justice chrétienne, quelle part pourraient-ils prétendre à la béatitude éternelle, qui est le grand objet de l'espérance chrétienne ; **car cette béatitude n'est promise qu'aux véritables justes**, et ne consiste elle-même que dans l'entière destruction de toute iniquité, le parfait anéantissement de toute volonté propre, de tout amour propre, source de toute injustice, et dans le règne parfait de la justice et la parfaite soumission à la volonté de Dieu, source de toute justice.

§2 Comment la connaissance de soi-même est nécessairement liée avec l'Espérance chrétienne

I On vient donc de dire, et on le prouvera dans la suite, que **l'espérance chrétienne est essentiellement fondée sur la miséricorde de Dieu, et les mérites de Jésus-Christ**, unique médiateur entre Dieu et les hommes. **Or qui dit miséricorde en Dieu, suppose la misère de l'homme.** Qui parle de la nécessité d'un médiateur entre Dieu et les hommes, suppose dans les hommes le péché qui les a séparés de Dieu et rendus indignes d'avoir par eux-mêmes et sans médiateur aucun accès auprès de lui.

Dieu peut exercer **sa bonté** sur d'autres que sur des malheureux et il l'a, en effet, exercée sur l'Ange et l'homme innocent ; mais il ne peut exercer **sa miséricorde** que sur des malheureux. L'Ange et l'homme dans l'état d'innocence n'avaient pas besoin d'un médiateur pour s'adresser à Dieu, parce que n'étant point pécheurs et ennemis de Dieu, ils n'avaient point besoin d'un médiateur pour les réconcilier. **Un Chrétien** *ne* [rc : le «*ne*» a été ajouté par le correcteur; si l'on ne rectifie pas, cette omission du «*ne*» dans l'ouvrage de Gilles Vaugé modifie le sens de la phrase] peut donc fonder **son espérance sur la miséricorde de Dieu et les mérites de Jésus-Christ**, sans faire en même temps un **aveu sincère de sa propre misère et de son indignité**.

II Ces **vérités** sont tellement **liées ensemble**, et il est si essentiel d'en être bien instruit, que saint Paul en a fait le principal sujet de trois de ses Epîtres. Le but qu'il se propose dans l'Epître aux Romains, dans celle aux Galates, et dans celle qu'il a écrite aux Hébreux, est d'apprendre à tous les hommes, que la misère où ils sont tombés par le péché, est si profonde, que ni les Gentils par la force de la loi naturelle, ni les Juifs, par le secours de la loi de Moïse, n'ont pu s'en délivrer ; que la justice chrétienne par laquelle de pécheurs que nous étions condamnés à la mort éternelle, nous devenons justes et dignes de la vie éternelle est un effet de la **miséricorde gratuite de Dieu**, et de **la foi en Jésus-Christ**, son fils, qu'il a proposé pour être la victime de notre propitiation et de notre réconciliation, par qui nous avons droit de nous présenter avec confiance devant le trône de grâce, afin d'y recevoir miséricorde, et d'y trouver dans nos besoins les secours de sa grâce. (Concile de Trente sess 6 c 1 & 2)

III Cet apôtre nous apprend que la cause pour laquelle Dieu a réprouvé et abandonné le peuple juif, c'est parce qu'il se reposait sur la loi que Dieu leur avait donnée, espérant parvenir à la vraie justice, et au salut, **par les seules forces de leur libre-arbitre**, aidés des connaissances qu'ils trouvaient dans la loi, au lieu d'attendre le salut et la justice qui y conduit, de la miséricorde de Dieu, et des mérites de Jésus-Christ; « *Mais pour nous, dit cet apôtre, (Galates 2:16), sachant que l'homme n'est point justifié par les œuvres de la*

loi (faites sans la grâce et la foi en Jésus-Christ), nous croyons en Jésus-Christ pour être justifiés par la foi que nous avons en lui, et nous attendons du Saint-Esprit par la foi, l'espérance de la justice »

§3 Pourquoi saint Paul attribue toujours la justice et le salut à la foi, et non à la loi

I L'Apôtre ne se lasse point d'enseigner que la loi par elle-même ne donnait la justice et la vraie vie à personne; qu'on ne l'obtient que par la foi; il répète sans cesse cette vérité, il a grand soin de l'exprimer en différentes manières : tant il a jugé important que tous en fussent bien instruits. Mais pourquoi la foi conduit-elle à la vraie justice et au salut, et que la loi n'y conduit personne ? C'est que Dieu ne justifie et ne sauve que ceux qui sont vraiment humbles. **La foi rend les hommes tels** ; la loi au contraire, les rend **présomptueux et orgueilleux**, non par un défaut qui, soit dans la loi même, mais par **un défaut qu'elle trouve dans l'homme**, défaut que la loi n'a pas la force de détruire par elle-même, mais qu'elle fortifie plutôt par occasion et par le mauvais usage que l'homme fait de la loi. Car quoique la loi impose des préceptes très justes, très saints, très sublimes, cependant comme elle ne lui apprend point clairement à chercher hors de lui-même dans la grâce et dans la foi du médiateur la force d'accomplir ces grands préceptes « *car la loi, dit l'Apôtre, ne s'appuie point sur la foi* » (**Galates 3:12**), l'homme en prend occasion de croire qu'il peut par ses **propres forces** les accomplir et se donner ainsi à lui-même la vraie justice et le salut.

C'est ainsi que l'homme s'est séduit lui-même par le commandement même. **C'est cet orgueil si criminel**, et cette **horrible présomption** qui a été la source de la réprobation des Juifs, parce qu'ils cherchaient à établir une justice qui leur fût propre et indépendante de la miséricorde de Dieu, de la grâce et de la foi en Jésus-Christ, dont ils ne connaissaient pas la nécessité.

II Mais la foi dissipe tout cet orgueil et toute cette présomption. Elle est le **fondement de l'espérance**, mais d'une espérance solide, **fondée sur la connaissance de la vérité et de la justice** : elle est incapable de nous inspirer de la confiance en nous trompant et en nous cachant la profondeur de nos maux ; cette confiance fondée sur la fausseté et l'injustice nous tromperait nous-mêmes, et nous confondrait.

La foi, pour fonder en nous une véritable et solide **espérance**, nous instruit de tout ce qui peut et doit nous humilier; car elle sait que Dieu résiste aux superbes et ne donne la grâce, la justice et le salut qu'aux humbles; et que Dieu qui s'appelle le Dieu de l'espérance, se nomme aussi le Dieu de vérité et de justice, pour nous apprendre que l'espérance qui vient de Dieu, est, comme celui qui en est l'auteur, amie de la vérité et de la justice, ennemie de tout ce qui les blesse.

III Mais elle ne nous humilie de la sorte que pour nous relever ensuite ; après nous avoir fait connaître la grandeur de nos maux, elle nous montre ensuite que les remèdes que Dieu nous a préparés, les surpassent de beaucoup ; car la foi nous enseigne toute vérité; vérités humiliantes, et vérités encore plus consolantes. Et c'est ainsi qu'elle établit les fondements d'une **espérance également humble et courageuse, et d'autant plus courageuse qu'elle est plus humble.**

Ch 4. CONTINUATION

DU MÊME SUJET

Ce que la foi apprend à l'homme pour l'humilier

§1 Faiblesse de notre entendement

I La Foi nous apprend que l'esprit de l'homme abandonné à sa propre faiblesse est capable de toutes sortes d'illusions et des erreurs les plus monstrueuses.

C'est pour en convaincre pleinement tous les hommes que Dieu, par un des plus redoutables effets de sa justice (Act 14:15) « *a laissé toutes les nations marcher dans leurs voies durant ces siècles d'ignorance* », qui ont précédé l'incarnation de son fils. Car peut-on considérer combien affreuses ont été les ténèbres dont tous les peuples de la terre ont été enveloppés durant une révolution de plusieurs milliers d'années, (ibid 17:30) sans être saisi d'étonnement, et pénétré de frayeur ?

Le créateur de toutes choses ignoré dans tout l'univers, si on en excepte un tout petit coin ; car Dieu n'était connu que dans la Judée et son nom n'était grand que dans Israël. Point d'idolâtrie si criminelle, ni si ridicule qui ne fût suivie et pratiquée dans le monde comme des lois saintes. [« *Error tanquam lex custoditus* »]

Des Temples et des autels élevés partout à des hommes qui ne méritaient même pas d'avoir des sépulcres.

L'adoration et tous les honneurs de la divinité prostitués à un Jupiter, à un Apollon, à un Cupidon, à un Bacchus, à un Priape, à une Junon, à une Vénus, etc. **c'est-à-dire à des perfides, à des incestueux, des adultères, des ivrognes, des vindicatifs, des infâmes, qui n'étaient dignes que de l'exécration du ciel et de la terre.**

Toute la religion devenue par le culte de tels dieux et de telles déesses, une discipline d'erreur, une école de toutes sortes d'infamies, de toutes sortes de crimes et d'impiétés. La divinité et l'adoration suprême attribuée aux bêtes les plus viles et les plus ennemies de l'homme, à des reptiles, à des dragons, et refusées à Dieu seul, la bonté souveraine et l'unique source de tout bien. Les ouvrages même de la main des hommes, des idoles d'or, d'argent, de métal, de bois ou de terre, des images ou des figures d'homme, de bêtes, d'oiseaux, de serpents, adorées et invoquées comme des dieux par les nations qui ne rougissaient point de recourir dans tous leurs besoins et leurs nécessités à **des dieux qui n'avaient le pouvoir ni de voir, ni d'entendre, ni de parler, ni de marcher.**

II Qui pourrait encore après de telles preuves de l'extrême faiblesse de la raison humaine, abandonnée à ses propres faiblesses, se confier sur les forces et les lumières de son esprit ? Après une si longue et si terrible expérience des égarements les plus monstrueux, où les ténèbres de l'esprit humain ont porté tous les peuples de la terre, doit-on être surpris de voir que l'esprit d'une grande partie des chrétiens mêmes soit si susceptibles de tant de fausses opinions, de tant de maximes relâchées, de tant de fausses règles de morale, de tant de fausses coutumes qui règnent encore aujourd'hui, qui deviennent ensuite les principes de leur conduite et de leurs actions, et la cause funeste de la perte de leurs âmes ?

III Tout cela est une **très juste punition de la présomption de l'esprit humain**, qui se défie peu de soi-même, qui a peu de soin de recourir à celui qui seul est la lumière des esprits, la raison

souveraine, et la vérité infaillible, en qui seul nous devons mettre notre espérance et à qui nous devons recourir sans cesse comme ce saint Roi et ce Prophète si éclairé, pour lui demander (Ps 118:43,125,18) *« qu'il n'ôte jamais de notre bouche la parole de vérité ; qu'il nous donne l'intelligence pour connaître sa loi; qu'il nous instruisse de la justice et de ses préceptes ; qu'il nous ôte le voile qui est sur nos yeux, afin que nous considérions les merveilles qui sont renfermées dans sa loi ; (Ps 12:4) qu'il éclaire nos yeux, afin que nous ne nous endormions point dans la mort ; (Ps 17:31) qu'il allume notre lampe, et qu'il éclaire nos ténèbres »*, etc. Il est étrange que, pendant qu'un Prophète si éclairé, craint, prie et gémit ainsi dans la plupart de ses Psaumes, nous craignons si peu, nous autres, d'être séduits par les ténèbres de notre esprit, par les erreurs qui règnent dans le monde, et par les artifices des démons.

§2 Faiblesse de notre volonté

I La Foi nous apprend qu'il ne suffit pas que l'esprit connaisse tous ses devoirs pour les accomplir ; ce serait une erreur toute pélagienne, qui a tiré sa première origine du pur Judaïsme. **On a déjà dit que cette présomption détruisait entièrement l'espérance chrétienne**, et c'est cette erreur capitale que saint Paul attaque dans les Epîtres. Quelque éclairé que soit l'esprit sur tous les devoirs de la justice chrétienne, il ne les accomplit jamais, si la volonté n'est fortifiée par **une grâce puissante et efficace qui n'est due à personne et qui n'est pas donnée à tous**.

II Pendant qu'un déluge d'erreurs et de crimes inondait toute la terre, Dieu se choisit un peuple entre tous les autres pour le consacrer à son service. Il fit en sa faveur une infinité de prodiges ; il lui donna une loi toute sainte, qui lui montrait clairement tout le bien qu'il faut faire, et tout le mal qu'il faut éviter, grâce que David relève par ces paroles (Ps 147:9) *« Il n'a point fait une telle faveur à toutes les autres nations, et il ne leur a point manifesté ses préceptes »*

Mais parce que **ce peuple présumait des forces de sa propre volonté**, comme s'il n'eût eu besoin d'autre secours pour faire le bien et pour éviter le mal, que de celui de la loi, **Dieu pour le punir de sa présomption, l'abandonna à la faiblesse et à la corruption de son cœur**, qui le porta dans toutes sortes de crimes, et souvent même dans l'idolâtrie.

Enfin l'Apôtre nous apprend que ce fut en punition de cette présomption, qu'il réprouva, et qu'il rejeta de devant sa face ce peuple qu'il avait tant aimé, et tant favorisé, et il aima mieux se choisir un peuple nouveau parmi les nations idolâtres plongées jusqu'alors dans toutes sortes d'abominations.

III C'est par un exemple si étonnant et par une punition si effrayante, que Dieu, selon la remarque de saint Augustin et de saint Thomas, a voulu faire sentir à tous les hommes, combien est grande la faiblesse et la corruption de la volonté, combien est grand le besoin qu'ils ont de la grâce, pour la guérir et la fortifier, et combien est odieuse et insupportable à ses yeux la présomption de ses propres forces. Celui qui, après de tels exemples et de telles punitions, veut établir la confiance sur un fondement aussi fragile que l'est le cœur de tout homme, et qui n'apprend pas à fonder toute sa confiance dans la force de la grâce, mérite bien d'éprouver le funeste sort du peuple Juif, d'être abandonné à toute la corruption de son cœur, et rejeté pour toujours de devant la face de Dieu.

IV Apprenons donc une bonne fois à ne faire aucun fonds sur notre propre cœur ; comprenons, mais comprenons-le bien, que, comme la **volonté a été la principale cause du péché**, et qu'elle y a eu plus de part que l'entendement, **elle a été aussi beaucoup plus affaiblie par le péché que l'entendement.**

Apprenons que notre cœur est non seulement faible, mais corrompu ; que c'est là principalement que réside cette source de péché et de mort, qui a fait toujours trembler les plus saints ; cette

funeste concupiscence, qui est la racine et le principe de tous les crimes qui se sont commis et qui se commettront jusqu'à la fin du monde ; que cette source de péché et de mort peut toujours produire en nous les mêmes funestes effets, qu'elle a produits dans les plus grands pécheurs, à moins qu'il ne plaise à Dieu de l'arrêter ; et que ce torrent d'iniquités qui inonde la terre, nous entrainerait infailliblement comme les autres, si celui qui commande, quand il veut, aux tempêtes et à la mer, n'en retenait la violence, ou n'opposait sa grâce pour digue contre l'impétuosité de ce torrent.

Celui qui ne met pas toute sa confiance en la force de cette grâce, sera entraîné et périra certainement. Car *« maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme »*, dit Jérémie (Jérémie 17:5-6) *« Et maudit est l'homme, conclut saint Augustin, qui la met en lui-même ou en quelqu'autre homme que ce soit »*

« Maudit est l'homme qui se fait un bras de chair, et dont le cœur se retire du Seigneur, il ne verra point le bien, mais il demeurera au désert dans une terre brûlée et inhabitable » (Jérémie 17-6)

§3 Force des ennemis

I La Foi ne nous apprend pas seulement quelle est la faiblesse de notre esprit et de notre volonté ; elle nous apprend encore quelle est la force des ennemis contre qui nous avons tous à soutenir un rude combat, qui ne doit finir qu'avec notre vie.

Il n'y a **point de puissance sur la terre**, qui puisse être comparée à **celle des démons**. Leur malice et leur adresse égale leur puissance ; ils nous assiègent, ils nous poursuivent, ils nous attaquent en tout temps et en tout lieu, et jusque dans les lieux les plus saints. Si un seul de ces redoutables ennemis craint de ne pas réussir, il prend avec lui sept autres esprits plus méchants et plus artificieux que lui ;

ils réunissent leur force et leur adresse pour se faire jour et pour emporter la place.

II Ils nous **attaquent en toutes sortes de manières**, tantôt de près et à force ouverte, tantôt de loin et par des détours ; s'ils ne réussissent pas tout d'un coup à nous précipiter dans quelque action ou quelque omission criminelle, ils espèrent d'en venir à bout par des voies éloignées.

Ils tâchent de nous jeter dans des vocations, dans des emplois, ou même dans des engagements de piété, qui sont au-dessus de la portée de notre esprit, de nos talents, de notre courage et de notre vertu ; ou qui, par le commerce et les liaisons que ces emplois ou ces engagements nous obligeront d'avoir avec le monde, nous affaibliront insensiblement, ruineront peu à peu en nous la haine du monde, l'amour de la retraite et de l'humilité, l'esprit de prière et de pénitence, et deviendront enfin l'occasion et la cause de notre perte.

III Ils nous attaquent par eux-mêmes en agissant sur notre esprit, sur notre mémoire, sur notre cœur, sur tous nos sens. Ils nous attaquent par d'autres hommes, et cela en mille manières ; tantôt, ils rugissent comme des lions ; tantôt, ils rampent et se glissent imperceptiblement comme le serpent, se cachant sous des feuilles et des fleurs pour nous piquer plus sûrement. Les biens et les maux leur servent également, soit pour nous effrayer, soit pour nous amollir.

Ils emploient les promesses et les menaces des personnes puissantes pour nous porter à manquer à quelqu'un de nos devoirs. Ils se servent de nos ennemis afin de nous abattre et de nous aigrir par leurs persécutions et par leurs calomnies ; ils se servent de nos amis, afin de nous élever et de nous séduire par leurs flatteries et leurs louanges. Ils abusent même des vérités les plus saintes pour nous inspirer ou une confiance présomptueuse, ou une crainte excessive. Enfin le monde entier avec presque toutes les créatures qu'il

contient, peut leur servir à nous tendre des pièges, selon ces paroles du Sage : « *Les créatures de Dieu sont devenues un sujet de tentation aux hommes, et un filet où les pieds des insensés sont pris* » (Sag 14:11)

IV Comment, étant aussi faibles, aussi aveugles et aussi corrompus que nous le sommes, pourrions-nous *espérer de* (rc : sic) résister à de tels ennemis, si nous n'étions soutenus par le secours de celui qui étant infiniment puissant, infiniment sage, peut d'un seul de ses regards, anéantir tous leurs efforts et dissiper tous leurs desseins ?

Comment pourrions-nous éviter ce nombre infini de pièges tendus de toutes parts et cachés avec tant d'adresse, si notre secours n'était point au nom de celui qui a fait le ciel et la terre, qui peut seul nous conduire sûrement au milieu de tant de dangers, et nous mettre en état de chanter le cantique de notre délivrance. « *Béni soit le Seigneur, qui ne nous a pas livré en proie aux dents de nos ennemis; notre âme s'est échappée comme un passereau des filets de chasseurs. Les filets ont été brisés, et nous avons été délivrés. Si le Seigneur n'avait point été avec nous, ils nous auraient dévoré tout vivants* » (Eph 6:10 etc.)

Pourrions-nous *espérer de* [RC : sic] pouvoir « *échapper à toutes les profondeurs de Satan, à ces flèches qui volent pendant le jour, à ces maux préparés durant les ténèbres de la nuit, à toutes les attaques du démon de midi, qui font tomber à nos yeux mille à notre gauche, et dix mille à notre droite* », si nous ne demeurions sous la protection du Dieu du ciel, s'il ne nous tenait comme à l'ombre de ses ailes, et s'il ne nous environnait de sa vérité comme d'un bouclier impénétrable ?

Qui pourrait s'assurer de marcher sur l'aspic et le basilic et de fouler aux pieds le lion et le dragon, ces esprits incomparablement plus méchants, plus cruels et plus artificieux que toutes ces bêtes que le Prophète vient de nommer, **s'il n'espérait dans le secours et la**

force de celui qui a promis que ceux qui croiraient et espèreraient en son nom, fouleraient aux pieds toute la puissance de l'ennemi, sans que rien leur pût nuire. « *Fortifiez-vous, donc, mes frères* » (Eph 6:10, etc.) **non en comptant sur vous ou sur quelque créature que ce soit ; « mais fortifiez-vous dans le Seigneur et en sa vertu toute-puissante. Revêtez-vous de toutes les armes de Dieu, pour pouvoir vous défendre des embûches et des artifices du diable. Car nous avons à combattre, non contre des ennemis composés comme nous de chair et de sang ; mais contre les principautés, contre les princes du monde, c'est-à-dire de ce siècle ténébreux, contre les esprits de malice répandus dans l'air. C'est pourquoi prenez toutes les armes de Dieu, afin qu'étant munis et couverts de toutes parts vous puissiez au jour mauvais résister et demeurer fermes : invoquant Dieu en esprit et en tous temps par toutes sortes de supplications et de prières, et vous y employant avec une vigilance et une persévérance continuelle »** (Eph 6:10 etc.)

Il faut veiller et se tenir en garde contre de si terribles ennemis ; **mais il faut encore plus prier.** « *Car si le Seigneur ne garde lui-même une ville, c'est en vain que veille celui qui la garde* »

§4 Indignité de tous les hommes à l'égard de la grâce

I Notre plus grande misère n'est pas d'être si aveugles et si faibles, et d'avoir cependant à combattre jusqu'à la mort contre des ennemis si artificieux et si puissants ; d'être capables par nous-mêmes de tomber dans toutes sortes d'égarements et de péchés, « *n'y ayant aucun péché (Augustin Serm 99) qui soit commis par quelque homme que ce soit, que tout autre ne commît également, si celui qui a fait l'homme cessait de le conduire et de le protéger* », d'être incapable de faire aucune action chrétienne, d'avoir aucun saint désir, de former même aucune sainte pensée, si Dieu ne les produit en nous par sa grâce.

Mais notre plus grande misère, c'est d'être très indignes de cette grâce, source unique de toute lumière, de toute force et de tout bien qui ait rapport au salut ; grâce que Dieu ne doit à personne ; car, **si elle était due, ce ne serait plus une grâce, ce serait une dette**, et Dieu ne pourrait la refuser sans injustice ; grâce qu'il pourrait très justement refuser, comme il l'a en effet refusée à tous les Anges prévaricateurs ; grâce qu'il n'accorde que par un pur effet de sa miséricorde : « *J'aurai pitié de qui il me plaira d'avoir pitié* », nous dit-il lui-même (**Rom 9:15**) et « *je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde* » ; mais grâce dont personne n'est plus indigne que celui **qui reconnaît et sent moins son indignité.**

II N'avons-nous pas déjà vu que ce qui fut la cause de la réprobation des Juifs, fut qu'ils **croyaient avoir droit aux grâces de Dieu, comme étant les enfants d'Abraham**, dont Dieu avait promis si solennellement de bénir la postérité, et comme étant le seul peuple de l'univers, qui eût un temple consacré au vrai Dieu, qui lui offrît tous les jours des sacrifices, et qui lui rendît un culte religieux ? Ils prétendaient donc que, dans la distribution des grâces, ils méritaient d'être préférés à tous les gentils, peuples plongés dans l'Idolâtrie, et dans toutes sortes d'abominations.

Mais parce que les Juifs sortaient par là de l'état de dépendance et d'humiliation, où tous les hommes doivent être à l'égard de Dieu, il les rejette de devant sa face, pour aller répandre ses grâces les plus précieuses et les plus abondantes sur les peuples Gentils que les Juifs ne daignaient pas appeler un peuple, mais qu'ils mettaient au rang des bêtes plutôt qu'au rang des hommes. Si Dieu a traité de la sorte tout le peuple Juif, peuple qu'il avait choisi, favorisé, et distingué de toutes les nations, comment nous traitera-t-il, nous, particuliers, s'il nous voit peu humiliés devant lui, et peu pénétrés des sentiments de notre indignité ?

Si nous voulons donc nous mettre en état de recevoir les grâces, **comprendons-nous combien elles sont gratuites**, combien nous en sommes indignes ; ou plutôt concevons par la foi que nous serons toujours bien éloignés de comprendre jusqu'où va notre indignité, qui surpasse beaucoup tout ce que nous en pouvons connaître ou sentir. Quand nous serons dans cette disposition, nous aurons sujet d'espérer d'avoir part aux miséricordes de Dieu, puisque cet aveu même et ce vif sentiment de notre indignité sera déjà l'effet d'une très grande grâce et la meilleure de toutes les dispositions pour en recevoir de plus abondantes.

III C'est sur cette indignité qu'est principalement fondé le besoin que nous avons d'un médiateur et d'un médiateur dont la sainteté et la dignité fût infinie, parce que le fond d'indignité qui se trouve en chacun de nous, est infini. Ce n'étaient pas précisément nos faiblesses, qui nous ôtaient tout droit d'avoir aucun accès auprès de Dieu; nous étions non seulement faibles, mais coupables, ennemis de Dieu, enfants de colère, et comme tels indignes à jamais de toute communication et de tout accès auprès de Dieu. L'anathème dont les démons ont été frappés, est éternel et irrévocable : ils sont séparés de Dieu sans aucune espérance de s'en approcher jamais ; l'anathème prononcé contre tous les hommes pouvait de même être irrévocable ; ils méritaient de demeurer éternellement séparés de Dieu sans aucune espérance de retour ; mais Dieu qui punit en Dieu, et qui pardonne en Dieu, après avoir fait connaître combien la **rigueur de sa justice est incompréhensible** par la conduite qu'il a tenue sur les Anges rebelles, a voulu faire voir que **sa miséricorde est également incompréhensible** par la conduite qu'il a tenue sur les hommes tous infectés du péché. Il laisse tous ces esprits, si nobles par leur nature, dans la malédiction qu'ils se sont attirée, et les condamne tous sans exception à des supplices sans fin ; et il choisit les hommes, d'une nature beaucoup inférieure, pour faire éclater en eux les richesses de sa miséricorde.

IV Comme les hommes étaient incapables de faire le moindre pas pour se rapprocher de Dieu, Dieu se rapproche d'eux jusqu'à se faire

homme lui-même ; il leur donne son propre Fils, vrai Dieu comme Lui, et un même Dieu avec Lui, pour être le médiateur de leur réconciliation, pour les délivrer d'une manière qui leur est infiniment avantageuse, et infiniment glorieuse. Car il ne veut pas les délivrer en leur accordant un pardon tout gratuit, mais par voie de satisfaction et d'une satisfaction pleine et surabondante, il veut que l'injure commise contre son infinie majesté soit dignement réparée par la nature humaine qui l'avait commise.

Il fait naître de la race des hommes, un homme qui est saint, non comme les autres saints par une simple opération de la grâce de Dieu, non pas même par la seule plénitude de toute grâce, mais par la même sainteté par laquelle Dieu est saint, par toute la plénitude de la divinité qui habite en Lui substantiellement ; il a chargé cet Homme-Dieu de tous les péchés du monde qui sont devenus les siens par la bonté qu'Il a eue de s'en charger ; il en a fait une victime universelle en le livrant à la mort, et à une mort ignominieuse et cruelle, en la place de tous les pécheurs ; il en a fait un Saint et un juste universel, en renfermant en lui seul la source de la sainteté et de la justice de Dieu ; et pour n'être pas obligé de briser et d'écraser éternellement tous les hommes ; il l'a brisé et écrasé dans sa colère ; il a traité pour l'amour de nous ce fils unique, l'objet de tout son amour, comme s'il avait été le péché même, lui qui ne connaissait ni le péché, ni l'ombre du péché : pour lever l'anathème, qui nous tenait séparés de Dieu, il l'a rendu lui-même anathème et malédiction pour nous. Quelle extrémité de misère dans tous les hommes ! Quel excès de miséricorde en Dieu, que les hommes n'aient pu être délivrés de la malédiction de Dieu, sans que Dieu se soit exposé à la malédiction de tous les hommes, et à être traité par les pécheurs comme un ver de terre qu'on écrase sans aucun sentiment de compassion comme l'opprobre et le rebut de tout l'univers.

V On est effrayé de voir une multitude d'Anges condamnés par la justice de Dieu à des supplices éternels pour un seul péché ; mais si nous comprenions bien que devant Dieu tous ces Anges ne sont rien en comparaison de Jésus-Christ, et que les moindres souffrances du

Créateur sont plus considérables et plus incompréhensibles que toutes les souffrances des pures créatures, nous ne serions pas moins effrayés de voir de quelle manière Dieu a fait tomber tout le poids de cette justice sur la personne divine de son propre Fils, et nous dirions peut-être avec un grand saint : « *Seigneur, la manière dont vous avez racheté les hommes, par les souffrances, les humiliations, et la mort de votre fils unique, m'effraie plus que la damnation éternelle de tous les Anges rebelles* » (**saint Thomas à Villanova**)

VI C'est de cette manière si surprenante, mais si propre pour nous faire sentir la profondeur de notre misère et de notre indignité, et l'excès incompréhensible de sa miséricorde, qu'il a plu à Dieu de nous réconcilier avec lui par le sang de son Fils, qu'il a établi notre unique médiateur auprès de lui. Quiconque voudra s'approcher de Dieu par une autre voie que par Jésus-Christ, sera infailliblement rejeté, car il est l'unique voie pour aller à Dieu, et personne ne vient au Père que par lui (**Jean 14:6**)

Quiconque ose paraître devant Dieu autrement que par les mérites de ce médiateur, n'y peut paraître que comme son ennemi, ni mériter que son indignation (**Act 4:12**) : « *Il n'y a point d'autre nom sous le ciel par qui nous puissions être sauvés, que celui de Jésus-Christ* ».

Ni le premier et le plus saint des Anges, ni tous les Anges ensemble ne pouvaient remédier à nos maux, ni nous délivrer de notre indignité; il nous fallait un médiateur et un libérateur qui fût infiniment saint, infiniment séparé des pécheurs et plus élevé que les Cieux, et dont les mérites fussent infinis, parce que nos maux étaient infinis. Tout doit nous effrayer, nous humilier et nous confondre ; la **grandeur de nos misères, et la grandeur du remède**, qui par sa grandeur fait mieux connaître quel était l'excès de nos maux.

VII « *Où est donc maintenant le sujet que vous pourriez avoir de vous glorifier en vous-même ? Il est exclu. Et par quelle voie ? Par la foi* » (**Rom 3:17**)

Car c'est la foi qui apprend à l'homme jusqu'où va la faiblesse de son entendement et de sa volonté, et la profondeur de son indignité; c'est la foi qui le dépouille entièrement de toute confiance en lui-même, et qui lui apprend à ne se reposer que sur la miséricorde de Dieu et les mérites de Jésus-Christ.

Car il faut que « *toute bouche soit fermée devant Dieu* », (Rom 3:19) et que « *tout le monde se connaisse condamnable devant Dieu, afin que nulle chair ne puisse se glorifier devant Dieu* » (1 Cor 1:29-31) et que ceux qui le glorifient ne se glorifient qu'en Lui, se faisant une gloire de lui devoir tout et de dépendre en tout de sa grâce.

C'est pour cela que « *l'Écriture a renfermé tous les hommes sous le péché afin que Dieu exerçât sa miséricorde sur tous* » (Rom 11:32) C'est-à-dire que **Dieu a permis le péché de tous, afin que tous ceux qui sont sauvés, ne le soient que par miséricorde** ; tant il est jaloux de la gloire de sa grâce.

Ch 5 Suite de la même matière

Ce que la Foi apprend

à l'homme pour le relever

I La connaissance de notre faiblesse, de la force de nos ennemis, de nos misères et de notre indignité, si elle était seule, nous porterait dans le désespoir ; et la foi, qui nous donne cette connaissance, ne serait point le fondement de l'espérance chrétienne. Ceux qui veulent bâtir solidement une maison, commencent par ôter le sable ou les terres mouvantes, afin d'en poser ensuite les fondements sur la terre ferme.

C'est ainsi que la foi après nous avoir ôté tout appui humain et toute confiance en nos propres forces, qui feraient tomber tout l'édifice de notre salut, établit ensuite pour fondement de toute notre espérance, **la connaissance qu'elle nous donne de la puissance et de la miséricorde de Dieu et des mérites de Jésus-Christ, le médiateur de la nouvelle alliance. Et afin que rien ne manque à la solidité de notre confiance, la foi ajoute à cette connaissance celle du commandement que Dieu nous fait d'espérer fermement qu'il exercera sur notre cœur cette puissance et cette miséricorde, et qu'il nous rendra participants du fruit et de la vertu de tous les mystères de Jésus-Christ.**

Ce commandement que Dieu a eu la bonté de nous marquer en tant de différentes manières dans les divines Écritures, est un des principaux fondements de l'espérance, et en est le motif le plus essentiel. Que si nous n'en faisons pas ici un article particulier, c'est parce que nous en avons déjà traité dans tout le second chapitre, et

que nous serons encore souvent obligés de le faire dans la suite de cet ouvrage et principalement dans le chapitre X § 11. C'est donc ainsi que la foi est, selon l'Apôtre, la base et le fondement de notre espérance. Comme en parlant de la misère, de la faiblesse et de l'indignité de l'homme, nous avons déjà dit quelque chose de la puissance de Dieu, de sa miséricorde et des mérites de Jésus-Christ, nous en parlerons ici avec moins d'étendue que nous n'aurions fait.

§1 Puissance de Dieu

I En vain *espèrerions-nous d'être* (RC : **sic**) délivrés de tous nos maux, de tous nos ennemis, et d'arriver au bonheur éternel au travers de tant de périls et d'ennemis, **si nous ne fondions notre espérance sur la toute-puissance de Dieu**, « *qui peut faire tout ce qu'il lui plaît dans le ciel, sur la terre et dans les abîmes* », à qui rien n'est difficile, à qui les choses les plus grandes et les plus surprenantes sont aussi faciles que les plus petites et les plus communes. Il n'y avait ni Anges, ni hommes, ni ciel, ni terre ; Il a dit et tout s'est fait ; Il a commandé et tout ce grand univers, avec cette variété infinie de toutes sortes de créatures, a été créé. Et c'est par cette même Parole, par laquelle il a d'abord tout tiré du néant, qu'il soutient et qu'il porte encore toutes les créatures, qu'il les gouverne, qu'il en dispose, sans que rien se fasse dans tout ce grand univers que par un ordre exprès, ou une permission expresse de sa volonté. Il fait, quand il lui plaît, des prodiges ; mais ces prodiges sont plutôt tels par rapport à nous, que par rapport à Lui ; car, à l'égard d'une puissance infinie, la création de tout un monde, ou la création d'un ver de terre, est toute une même chose.

II Il n'est pas moins puissant dans l'ordre de la grâce et du salut éternel que dans l'ordre de la nature, et des secours temporels. Il est tout-puissant pour convertir les âmes, pour les ressusciter, pour les justifier, pour les glorifier. « *Comme le Père ressuscite les morts et leur rend la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît* » (**Jean**

5:2) « *Il n'y a point de plaies, ni de maladies qui soient incurables à un médecin qui est tout-puissant* » (Aug in Ps 102:5)

III Tous ses ouvrages dans l'ordre de la nature sont même peu de chose en comparaison de ce qu'il opère dans les âmes par rapport au salut éternel.

Que de choses grandes ne fit-il pas pour délivrer son peuple de la captivité d'un Roi cruel et d'une nation barbare ; toute l'Égypte n'était pour les Israélites que comme une vaste et obscure prison, où ils avaient sans cesse devant les yeux l'image de la mort. Mais lorsque tout paraît entièrement désespéré, Dieu se lève en faveur de son peuple, il le tire de cette région de mort, il brise les portes d'airain et les barres de fer de ces cachots où ils étaient enfermés : il force Pharaon et les Égyptiens par des plaies miraculeuses et redoublées à les délivrer. « *Il sépare les eaux de la mer, et les tient resserrées comme dans un vase, pour y faire passer son peuple* » (Ps 77:16)

Il leur ordonne de se réunir pour engloutir les chariots de Pharaon, et de toute son Armée. Il conduit ce peuple choisi au travers d'un désert brûlant, d'une terre inhabitée et inaccessible. Il le conduit « *durant le jour par une colonne de nuée qui le met à couvert des ardeurs excessives du soleil ; (Ps 77 & 104) et durant la nuit par une colonne de feu qui l'éclaire. Ils ont erré dans cette solitude, dans ces lieux où il n'y avait point d'eau, souffrant la faim et la soif ; (Ps 106:4,5,6) et prêts à tomber en défaillance, ils crièrent au Seigneur, et il commanda aux nuées, et il fit tomber la manne comme une pluie ; (Ps 77:17-18) et les nourrit du pain du ciel pendant quarante ans. Il fendit les rochers et leur en fit sortir de l'eau comme des fleuves (Nomb 21) ».*

Il guérit par la seule vue d'un serpent d'airain élevé au milieu du camp, les morsures mortelles des serpents de feu qui en tuaient des milliers. Il frappe plusieurs nations féroces, et tue des rois puissants

qui s'opposent à leur passage. Il fait retourner en arrière le Jourdain pour les faire entrer dans la terre promises; il les y établit et les y maintient par une suite continuelle de prodiges, contre tous les efforts de sept peuples qui l'habitaient.

IV Ces choses sont grandes ; mais combien plus grandes encore sont **celles dont elles n'étaient que l'ombre !** Car le Saint-Esprit n'a point voulu que nous ignorassions que **toutes ces choses n'étaient que des figures** ; la captivité d'Egypte, une ombre de la tyrannie du démon ; la mer rouge, une figure du sang de Jésus-Christ et du baptême où tous nos péchés sont comme noyés; la colonne de nuée et de feu, une figure du Saint-Esprit qui nous conduit au milieu du monde aveugle et corrompu, stérile en bonnes œuvres, et tout enflammé de cupidité ; la manne, l'image du corps de Jésus-Christ, que Dieu nous donne pour soutenir notre âme défaillante, dans le désert de cette vie ; l'eau sortie de la pierre, l'image de la grâce dont Jésus-Christ frappé par son Père et par les hommes durant sa vie et dans sa passion, est la source; le serpent d'airain, figure de Jésus-Christ élevé sur le bois de la croix, qui par la foi en sa mort guérit les morsures de serpents de feu, c'est-à-dire les plaies mortelles que les démons font à nos âmes ; ces nations féroces et ces Rois puissants domptés et exterminés, figures des démons et de nos passions les plus impétueuses domptées par la force de la grâce; la terre promise, figure de la justice et de la sainteté, qui est le vrai héritage promis aux enfants de Dieu, dont Dieu les met en possession, et dans laquelle il les soutient contre tous les efforts de leurs ennemis intérieurs et extérieurs, jusqu'à ce qu'il les fasse entrer dans le royaume des cieux dont la terre promise était encore la figure.

Ces effets invisibles que Dieu produit tous les jours dans les âmes par la grâce, surpassent en grandeur tous les prodiges qu'il fit en faveur des Israélites dans l'Egypte, dans le désert et dans la terre promise, autant que la vérité surpasse la figure. Cela est vrai des effets ordinaires de la grâce, et l'est encore plus des extraordinaires.

N'est-ce pas une chose plus digne d'admiration de voir ce peuple infini de martyrs de tout âge, de tout sexe, de toute condition **souffrir par le secours de la grâce de Jésus-Christ** toutes sortes de tortures, le déchirement de leurs membres entre les dents des bêtes féroces, les chevalets, les ongles de fer, les torches ardentes, les chaudières d'huile bouillante, les chaînes de fer rougies, les grils ardents, avec une patience, une humilité, une douceur et une charité qui ne se démentent point; que de voir Daniel dans la fosse aux lions, ou les trois enfants dans la fournaise de Babylone sans en recevoir aucune atteinte ? Si vous ne considérez que la patience de l'homme dans ces douleurs et ces tortures horribles, **elle paraît incroyable** ; mais **si vous y reconnaissez la puissance de Dieu** qui les soutenait, elle n'a plus rien d'étonnant pour nous.

Car doit-on être surpris qu'une puissance infinie fasse des choses qui surpassent nos pensées ? (*Si consideretur in ista passione humanae patientia, incipit esse incredibilis; si agnoscaturn divina potentia, definit esse mirabilis*) (Aug Serm 276)

Quiconque fait fond sur soi-même, peut désespérer de tout dans son impuissance ; mais quiconque n'espère qu'en un Dieu tout-puissant, tire des forces et de la consolation de son néant et de sa faiblesse même, qui font plus paraître la puissance de Dieu.

VI De quoi donc pourrions-nous désespérer, nous trouvant environnés d'une si grande nuée de témoins, qui nous crient de toute part que l'on peut tout en Dieu qui nous fortifie ?

Nous sommes faibles à la vérité, et beaucoup plus faibles que nous ne pourrions jamais penser. Nous avons à combattre contre des ennemis très puissants et très artificieux. Mais Dieu est infiniment plus puissant que nous ne sommes faibles, et que nos ennemis ne sont forts. Qu'est-ce devant Dieu, dit saint Bernard, que l'armée

entière des démons ? Beaucoup moins qu'une mouche. Nous sommes très faibles et nos ennemis sont très puissants; mais tous les saints étaient par eux-mêmes, aussi faibles que nous, et ils ont eu les mêmes ennemis à combattre que nous. Pourquoi donc n'espèrerions-nous pas de faire avec la grâce de Dieu ce qu'une multitude innombrable de personnes ont fait ? « *Le bras de Dieu est-il donc raccourci, pour ne pouvoir plus sauver et son oreille est-elle devenue plus dure pour ne pouvoir écouter ?* » (Isaïe 59:1)

Le Dieu en qui nous croyons et en qui nous espérons, n'est-il pas toujours le même ? **Ne pas croire qu'il puisse nous rendre assez forts pour surmonter toutes nos faiblesses, et pour vaincre tous nos ennemis, ce ne serait pas seulement pécher contre l'espérance, mais ce serait pécher ouvertement contre la foi, et tomber dans une damnable infidélité.**

§2 Bonté et miséricorde de Dieu

I Pour fonder solidement notre espérance, il ne suffit pas d'avoir une grande idée de la puissance de Dieu, il faut encore avoir une haute idée de sa puissance et de sa miséricorde. Parce que Dieu est infiniment puissant, nous devons croire qu'il peut nous donner tous les secours nécessaires pour vaincre tous les obstacles du salut ; et parce qu'il est infiniment bon et miséricordieux, nous devons par une vive et forte confiance croire qu'il veut nous les donner. Il ne faut pas séparer ces deux choses ; car l'une deviendrait inutile au salut sans l'autre.

II Dieu n'est pas seulement bon ; **mais il n'y a que lui seul qui soit bon.** « *Bon maître, quel bien faut-il que je fasse pour avoir la vie éternelle ?* » (Luc 18:19)

C'est ce qu'un jeune homme demandait un jour à Jésus-Christ. Mais parce qu'il lui donnait la qualité de « bon » sans croire qu'il fût Dieu,

Jésus-Christ lui répondit : « *Pourquoi m'appellez-vous bon ? Il n'y a que Dieu qui soit bon* » (Luc 18:19sq)

Il n'y a que **Dieu seul qui soit bon**, non seulement parce que Dieu seul est la plénitude de toute bonté, la source unique de toute bonté qui se trouve dans toutes les créatures, qui n'est qu'une participation de la sienne ; mais parce que toute la bonté qui peut se trouver dans toutes les créatures, n'est rien en comparaison de la sienne, et ne mérite pas d'en porter le nom. Nous ne connaissons point dans ce monde de bonté ni de tendresse, qui soit égale à celle que les pères et les mères ont pour leurs enfants.

Cependant, **toute cette bonté et cette tendresse n'est rien en comparaison de celle de Dieu.** « *Qui est le père d'entre vous qui donnât une pierre à son fils, lorsqu'il lui demande du pain ? Ou qui lui donnât un serpent, lorsqu'il lui demande un poisson ? Si donc étant méchants comme vous êtes, vous savez bien néanmoins donner de bonnes choses à vos enfants, à combien plus forte raison, votre Père qui est dans le ciel, donnera-t-il de vrais biens à ceux qui les lui demandent ?* » (Matt 7:9,10,11)

Ces pères qui refusent à leurs enfants les choses qui leur seraient pernicieuses, pour ne leur donner que celles qui leur sont nécessaires ou salutaires, sont bons à l'égard de leurs enfants, ils peuvent même être bons à l'égard des autres. Pourquoi donc Jésus-Christ les appelle-t-il méchants, sinon parce que **toute leur bonté comparée à celle de Dieu ne mérite point ce nom** et qu'il n'y a proprement que Dieu seul qui soit bon ? N'est-ce point encore là le sens de ces autres paroles de Jésus-Christ (Matt 13:9) : « *N'appellez personne sur la terre votre Père, parce que nous n'avons qu'un Père qui est dans le ciel ?* »

Il n'a point voulu par là nous défendre de donner le nom de pères ou de mères aux personnes dont il s'est servi pour nous mettre au monde ; car ailleurs, lui-même il leur donne ce nom, et les Apôtres

le leur donnent aussi très souvent dans leurs Épîtres, mais il a voulu nous faire comprendre que ces noms de père ou de mère qui sont des noms de bonté ou de tendresse, ne conviennent proprement qu'à Dieu, et que toute la bonté et la tendresse de nos parents selon la chair, est à peine l'ombre de celle de notre Père céleste.

Quelle injure ne font donc point à ce Père céleste, ceux qui se reposent et se confient si peu en sa bonté pour tout ce qui les regarde, et surtout pour ce qui regarde la vie éternelle, pendant que, pour tout ce qui regarde la vie temporelle, ils se confient en la bonté d'un père ou d'une mère, lorsque ces parents sont riches et puissants selon le siècle ? Il s'est trouvé quelquefois des pères et des mères assez dénaturés pour renoncer à la tendresse que la nature leur inspire pour leurs enfants ; mais nous n'avons point à craindre que jamais notre Père céleste nous oublie; il nous en assure lui-même par ces paroles si aimables et si tendres. *« Une mère peut-elle oublier son enfant ; et n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles ? Mais quand même, elle l'oublierait, pour moi, je ne vous oublierai jamais. Je vous porte gravé sur ma main »* (Isaïe 49:15)

III Il ne s'agit point pour excuser l'injure que nous lui faisons par nos défiances, de dire que nous sommes très indignes de sa bonté et de sa tendresse. Ne sait-il pas infiniment mieux que nous, jusqu'où va notre indignité, dont nous ne connaissons jamais que la moindre partie ? Et malgré toute notre indignité, n'est-ce pas lui-même qui nous a commandé *« d'avoir des sentiments dignes de sa bonté, et de le chercher dans la simplicité du cœur »* (Sag 1:1)

Sans nous arrêter à faire toutes ces réflexions, qui sous prétexte d'humilité et d'aveu de notre indignité, nous portent à lui désobéir réellement, n'est-ce pas lui-même qui, nonobstant notre indignité, dont lui seul connaît toute l'étendue, nous a commandé à tous sans exception, **de nous adresser à Lui comme à notre père** et avec la confiance d'un enfant, et de lui dire sans cesse : *« Notre père qui est dans les cieux, etc »*.

Peut-il jamais y avoir de l'humilité à désobéir à Dieu ? **Le plus grand orgueil, c'est de violer ses commandements.** Il faut lui obéir en tout, il faut reconnaître notre indignité, nous confondre, nous mettre à la dernière place, en nous humiliant jusqu'au fond des enfers, parce que Dieu nous le commande; mais en même temps il faut avoir des sentiments dignes de la bonté et de la miséricorde de Dieu, et de nous adresser à lui comme au Père des miséricordes, avec un **cœur** plein de confiance, parce qu'il nous le commande; et cette confiance doit être d'autant plus vive, que le sentiment de nos misères et de notre indignité sera plus vif, puisque c'est la meilleure disposition pour avoir part aux miséricordes de Dieu.

IV Reconnaissons donc au moins en partie nos misères et notre indignité, puisque nous n'en pouvons point connaître toute la profondeur. Mais reconnaissons en même temps l'excès de la miséricorde de Dieu, qui veut que des créatures si misérables et si indignes, l'appellent leur père. Un Roi de la terre, et que dis-je, un Roi ?

Un simple sénateur, dit saint Augustin, se tiendrait fort déshonoré et fort offensé, si un pauvre, tout couvert de haillons et de misères, se disait le fils de ce roi ou de ce sénateur ; et le Roi des Anges et des hommes, du Ciel et de la terre, nous permet, et non seulement, nous permet, **mais nous commande même de l'appeler notre Père.**

Considérez quel amour le Père nous a témoigné de vouloir que nous soyons appelés, et que nous soyons, en effet, ses enfants (**Jean 3:1**)

Admirons un tel excès de bonté, car rien n'est plus digne de notre étonnement. Appelons Dieu notre Père, puisqu'il le veut; mais que ce soit avec avec les sentiments d'humilité, d'admiration, de respect, de confiance qui sont exprimés par ces paroles si courtes et si pleine de sens qui sont à la tête de l'Oraison dominicale, comme pour lui servir de préface : « *Parce que nous nous avez instruits par votre*

commandement salutaire, et formés par vos divins enseignements, nous osons prendre la liberté et la confiance de vous dire : notre Père qui est dans les Cieux »

§3 Médiation de Jésus-Christ

I La connaissance de la puissance et de la miséricorde de Dieu ne suffit point pour établir le fondement de l'espérance chrétienne, il faut y joindre celle de la médiation de Jésus-Christ, car ce n'est que par lui que nous pouvons trouver accès auprès de Dieu et avoir quelque part à ses miséricordes et à sa grâce. Mais aussi quelle part ne peut-on pas espérer d'avoir par Jésus-Christ ?

II Dieu ne pouvait nous donner des motifs d'espérance plus forts et plus puissants que de nous donner son propre Fils pour médiateur, pour Pontife, pour victime et pour avocat, en nous commandant à tous de nous approprier ce don ineffable et d'en faire un usage aussi étendu que le peuvent être tous nos besoins et tous nos devoirs. Car nous trouvons en lui tout ce que nous pourrions désirer, la lumière, la force, la justice, la sainteté, la persévérance dans la grâce, et la gloire.

Car Jésus-Christ est un don universel, en qui sont renfermés tous les autres dons et les trésors de toutes les grâces. « *En nous donnant son propre Fils, ne nous a-t-il pas tout donné avec lui ?* » ou « *Ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui ?* » (**Rom 8:32**) Il nous l'a donné pour être le supplément universel de toutes nos faiblesses, de toutes nos misères, de toute notre indignité pour « *être notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption, enfin pour être toutes choses avec lui* ».

III Le don que Dieu nous a fait de Jésus-Christ son fils, n'est pas seulement un don universel renfermant tous les autres dons, et nous

regardant tous ; mais c'est aussi en un sens un don personnel, et qui est aussi propre à chacun de nous en particulier, que s'il avait été donné à lui seul à l'exclusion de tous les autres ; **car Dieu le donne tout à tous, et tout à chaque particulier.**

Car il n'en est pas de ce don ineffable, comme des dons que les hommes peuvent faire à d'autres hommes, **où la part de chacun est diminuée par la part que les autres peuvent avoir au même don. Jésus-Christ, tous ses mystères, sa vie, ses actions, ses souffrances, sa mort, son corps, son sang et tous ses mérites ne vous sont pas moins propres que si Jésus-Christ n'avait été donné qu'à vous seul en particulier ; et l'amour par lequel il vous le donne, est aussi infini que l'amour par lequel il le donne à tous.** Comment ne sommes-nous pas frappés d'un profond étonnement à la vue d'un don si incompréhensible ? Comment au moins ne sommes-nous pas saisis d'étonnement à la vue de notre insensibilité et de notre stupidité ? Car elle tient du prodige.

IV Et que voudrions-nous donc que Dieu fît pour nous inspirer des sentiments de confiance et d'amour ? Car quoiqu'il soit tout-puissant, dit un Père, il ne pouvait faire pour nous rien de plus grand, il ne pouvait nous donner rien de plus précieux. Il est souverainement et infiniment heureux par lui-même ; son bonheur est absolument indépendant de ses créatures. Le salut éternel de tous les hommes n'y peut rien ajouter, comme leur damnation n'en saurait rien diminuer.

Et cependant il fait pour nous sauver ce qu'il aurait pu faire, quand même la félicité dépendrait de la nôtre. Car, si, par impossible, Dieu n'avait pu être heureux sans nous racheter, aurait-il pu donner pour nous sauver, quelque chose de plus précieux que son Fils humilié jusqu'aux infirmités et aux bassesses de l'enfance, jusqu'à la mort et à la mort de la croix ?

Il faut être Dieu pour aimer jusqu'à cet excès, des hommes si indignes d'être aimés; mais il faut que nous soyons bien injustes, bien ingrats et bien ennemis de notre propre bonheur, pour ne pas nous confier pleinement en la bonté d'un Dieu, qui, pour nous témoigner jusqu'à quel point il nous aimait, fait plus que nous n'eussions jamais osé ou penser ou demander.

Car quand même, il nous aurait donné la liberté de lui demander toutes les preuves et toutes les assurances de son amour que notre esprit aurait pu imaginer; qui d'entre nous eût jamais osé demander à Dieu que pour nous assurer qu'il nous aimait et nous voulait du bien, il anéantît son Fils, vrai Dieu comme lui, jusqu'à le rendre enfant et un enfant revêtu de toutes nos faiblesses, le plus pauvre et le dernier de tous les hommes, un homme de douleurs, rassasié d'opprobres, et expirant sur une croix au milieu des voleurs, abandonné de Dieu son Père et chargé de toutes les malédictions des hommes ? Qui eût, dis-je, osé demander à Dieu qu'il nous donnât une telle preuve de son amour ? Une telle demande fût-elle jamais tombée dans la pensée de l'esprit humain, ni même de l'esprit des Anges ?

V Mais ce que nous n'eussions jamais osé ni demander, ni même penser, Dieu l'a fait. Il vous a donné son fils, il l'a humilié, anéanti et immolé pour vous ; il vous le donne encore tous les jours pour vous au milieu de nos Eglises. **Il vous le donne avec tous les mérites et les fruits de tous les mystères qu'il a accomplis**, afin qu'en le lui offrant sans cesse, vous lui présentiez une victime infiniment capable d'expié tous vos péchés, et d'obtenir toutes les grâces dont vous pouvez avoir besoin dans cette vie; une victime dont l'offrande est infiniment plus agréable à Dieu que si vous aviez à lui sacrifier mille mondes, quand même tous ces mondes seraient remplis de créatures aussi saintes que les premiers des Séraphins. Car mille mondes remplis de Séraphins que seraient-ils en comparaison de Jésus-Christ ? Moins qu'un grain de poussière.

VI Que vous manque-t-il donc pour une parfaite confiance ? On comprend assez quel avantage c'est d'avoir pour médiateur auprès

d'un Roi, son fils unique ; mais qui pourrait comprendre ce que c'est que d'avoir Jésus-Christ pour médiateur, pour pontife, pour avocat, pour victime, auprès de Dieu son Père ? Y a-t-il rien que nous ne puissions obtenir par son entremise ?

Nous ne méritons que des rebuts, nous ne méritons que l'indignation de Dieu. Toutes nos prières sont par elles-mêmes indignes d'être écoutées ; mais Jésus-Christ, le Fils unique du Père, qui intercède pour nous, qui offre pour nous le sang infini de son sang et de tous ses travaux, ne mérite-t-il pas bien d'être écouté pour nous ? Pourrions-nous croire qu'un tel Père pût refuser quelque chose à un tel Fils et qui lui offre un tel prix ? Une telle pensée ne serait-elle pas injurieuse et au Père et au Fils ? Il ne doit rien à la justice de Dieu pour lui-même ; il a pleinement et surabondamment satisfait à la justice de Dieu pour nous. La satisfaction qu'il a offerte à son Père égale et surpasse même l'injure que tous les hommes avaient commise par tous leurs péchés contre la majesté de Dieu. Serait-il juste que celui-là pérît pour lequel le Fils unique de Dieu a payé, pour qui il a offert une satisfaction surabondante et à qui il a appliqué le prix infini de ses mérites ?

VII Vos péchés passés, qui sont en grand nombre, et vos faiblesses présentes et futures, vous effraient. Mais quelle plus grande assurance Dieu vous pouvait-il donner de la volonté où il est de pardonner tous vos péchés, et de vous donner toutes les grâces nécessaires pour vaincre toutes vos faiblesses, que de vous mettre entre les mains la victime qu'il s'est choisie lui-même pour vous faire miséricorde ; une victime par laquelle il vous donne le moyen de lui rendre plus d'honneur, que vous ne lui en avez ravi par tous vos péchés ; et d'obtenir de lui des secours beaucoup plus grands que ne le peuvent être tous vos besoins ? C'est dans le sang de cette victime que les justes de tous les siècles passés ont lavé toutes leurs iniquités.

C'est dans les **mérites infinis de ce médiateur** qu'ils ont puisé toutes les **grâces qui les ont sanctifiés et rendus victorieux de**

toutes leurs faiblesses, et de tous leurs ennemis. N'y aurait-il que vous seul pour qui cette source de toutes grâces fût tarie ? Ce n'est que parce que vous êtes faible et pécheur, qu'il vous a donné son fils avec tous ses mérites. « *Pourquoi ne vous servez-vous pas d'un don qui est à vous, dit saint Bernard, pour remplir tous vos besoins ?* » (saint Bernard Serm 3 « *super Missus est* »)

Si vous **manquez de confiance, ce n'est que parce que vous êtes incrédule** ; car si vous croyiez véritablement que Dieu vous a donné son Fils et les mérites de tous les mystères de sa vie et de sa mort, afin que vous les appliquiez à tous vos maux passés, présents et à venir, comme il vous est commandé de le faire, et que vous crussiez que ses mérites sont infinis et inépuisables, il ne serait pas possible que entrassiez dans des sentiments de défiance. **C'est notre peu de foi qui est la cause de nos défiances** qui nous empêchent de puiser toutes sortes de grâces dans la source où tous les justes ont puisé.

Nous ne languissons dans nos misères, que parce que nous n'avons pas comme les autres le courage de nous approcher de lui, et quoiqu'il nous ait dit si souvent en tant de manières qu'il n'est venu au monde que pour chercher et sauver ce qui était perdu ; que **ce n'est que parce que nous étions malades qu'il est descendu pour être notre médecin** ; qu'il n'est point venu pour perdre les âmes, mais pour les sauver, pour les délivrer de toutes sortes de maux, et leur faire toutes sortes de biens ; nous avons encore de la peine à le croire.

VIII Jésus-Christ a fait un nombre infini de miracles pour prouver qu'il était le Messie promis et attendu depuis tant de siècles ; il pouvait, comme Moïse, Elie, Elisée, en faire au moins quelques-uns pour punir l'incrédulité et l'endurcissement des pécheurs, et surtout pour punir les Pharisiens qui, par une envie et une malice plus digne des démons que des hommes, calomniaient partout sa personne, sa doctrine et ses miracles. Et cependant Jésus-Christ n'en a fait **aucun** [rc : sic] **que** pour faire du bien aux hommes.

Tous les prodiges qu'Il a faits ont été des prodiges de bonté, et autant de preuves de sa charité et de sa compassion pour des misérables. Il n'en a fait que pour guérir des malades, des aveugles, des sourds, des muets, des estropiés, des boîteurs, des paralytiques, des lépreux, des possédés; et de ce nombre infini de malheureux qui ont eu recours à lui, **il n'en a rebuté aucun** ; il leur a accordé à tous le secours qu'ils lui ont demandé, ou qu'on lui demandait pour eux.

Que s'il a eu tant de compassion et tant de bonté pour tous ceux qui ont eu recours à lui pour être délivrés des maux corporels, combien en aura-t-il davantage pour ceux qui ont recours à lui pour être délivrés des maux qui regardent leur âme ? Car c'est pour guérir les âmes qu'il est descendu du ciel, qu'il a accompli tous les mystères ! Adressez-vous donc à lui avec la même confiance avec laquelle vous l'auriez fait, si vous aviez été alors sur la terre. Vous vous seriez tenu comme assuré que celui qui ne rebutait personne, ne vous eût point rejeté. Allez à lui avec la même assurance, et vous éprouverez que Jésus-Christ a toujours conservé les mêmes entrailles de miséricorde. Car Jésus-Christ était hier et aujourd'hui le même, et il le sera dans tous les siècles. **Ce n'est que notre foi qui a changé ; car pour lui il ne changera jamais de pensées, ni de sentiments.**

IX La Cananéenne, [RC : l'auteur a écrit ici la «Cananée] femme étrangère et d'un peuple idolâtre, qui était venue prier Jésus-Christ, de délivrer sa fille d'un démon qui la tourmentait cruellement, a été la seule entre les personnes qui ont eu recours à sa bonté, qu'il semble avoir rebutée, même avec des paroles dures, et qui paraissaient tout à fait désespérantes.

Mais c'est réellement **celle qu'il a traitée avec plus de bonté**. Il voulait par cette dureté apparente, et par les retardements dont il usa envers elle, augmenter la grande foi et la grande humilité qu'il avait mise en elle, pour nous la faire admirer. Il fallait qu'il

nous apprît par un exemple, que, lorsqu'il paraît rejeter nos prières, ou user de longs délais, **tout cela n'est qu'une exhortation puissante à toujours prier, à toujours espérer, même contre toute apparence d'espérer; une épreuve par laquelle il veut faire croître notre foi, notre humilité et notre espérance**, afin de les rendre plus dignes de lui et de ses dons.

X Jésus-Christ était donc le médiateur qu'il nous fallait : car il nous fallait un médiateur qui fût intimement saint et sans tache, qui, n'étant point obligé à offrir des sacrifices pour les péchés, n'en pouvait avoir aucun, réservât aux pécheurs les mérites du sien. *« Un médiateur qui pût compatir à nos faiblesses, qui eût passé comme nous par toutes sortes d'épreuves » (Héb 4:15)* qui fût semblable en tout à ses frères, pour être envers Dieu un Pontife compatissant et fidèle en son ministère ; qui eût appris par tout ce qu'il a souffert, combien coûte l'obéissance ; à qui le sentiment des misères humaines qu'il a éprouvées lui-même, donnât des entrailles de miséricorde pour nous. *« Et c'est des peines et des souffrances mêmes, par lesquelles il a été tenté et éprouvé, qu'il tire la vertu et la force de secourir ceux qui sont aussi tentés » (Héb 2:18)*

Ayant donc pour médiateur (Héb 7:14) *« et pour Pontife Jésus-Christ, fils de Dieu qui est monté au plus haut des cieux, afin de se présenter pour nous devant la face de Dieu; qui possède un sacerdoce éternel, et qui peut sauver (Héb 4:16) pour toujours ceux qui s'approchent de Dieu par son entremise, étant toujours vivant pour intercéder pour nous ; allons nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce, afin d'y recevoir miséricorde, et d'y trouver le secours de sa grâce dans nos besoins »*

Ch 6 Continuation de la même matière

§1 Que tout ce qu'on a dit jusqu'à présent prévient toutes les tentations qui peuvent attaquer l'espérance chrétienne

I L'Espérance a, comme tous les autres vertus, **ses tentations**; et ces tentations attaquent même plus ordinairement, ceux qui vivent dans la crainte de Dieu. Car pour ceux qui vivent dans l'oubli de Dieu et de leur salut, ils périssent plutôt par la présomption, que faute d'espérer, espérant contre la parole formelle de Dieu d'être sauvés sans se convertir, sans garder tous les commandements de Dieu et de l'Eglise. **Leur espérance n'est pas une espérance chrétienne mais un horrible aveuglement**, dont nous ne parlons point ici ; car notre dessein n'est que de parler des tentations qui peuvent attaquer l'espérance de ceux qui travaillent à se donner sérieusement à Dieu.

Nous avons déjà vu que, selon saint Bernard, la plus violente de leurs tentations, la plus continuelle et la plus séduisante, c'est celle qui attaque leur espérance et que c'est contre cette vertu que l'ennemi emploie tout ce qu'il a de malignité.

II Pourraient-ils après tout ce qu'on a dit de la miséricorde infinie de Dieu et des mérites infinis de Jésus-Christ, entrer dans des sentiments de défiance à la vue de la multitude ou de l'énormité de leurs péchés passés ? Tous leurs péchés comparés à la **miséricorde de Dieu et aux mérites de Jésus-Christ**, sont beaucoup moins qu'une goutte d'eau comparée à toutes les mers du monde. L'horreur même et la détestation de leurs péchés que Dieu leur a inspirée, la pénitence qu'ils en ont faite, avec une forte volonté de ne les plus commettre pour quoi que ce soit, n'est-ce pas un gage assuré de leur pardon ? Dieu n'a-t-il pas promis en cent

endroits de l'Écriture **la rémission des péchés, quelque grands qu'ils fussent, à ceux qui seraient dans ces dispositions ?**

III Ont-ils commis plus de péchés et de plus énormes, que **Saul**, l'ennemi déclaré du nom de Jésus-Christ, le grand persécuteur de l'Eglise naissante, qui n'était altéré que de sang des chrétiens, qu'il persécutait dans toute la Judée, et jusque dans les royaumes étrangers, traînant dans les prisons les hommes et les femmes pour leur faire renoncer Jésus-Christ, ou pour les faire punir ; et qui a reçu non seulement la grâce du pardon, mais la grâce même de l'Apostolat ?

Ont-ils commis plus de péchés qu'**Adam**, le **premier et le plus grand des pécheurs**, qui, cependant, selon le témoignage de l'Écriture, a obtenu miséricorde, après s'être révolté contre Dieu dans le Paradis, après avoir voulu devenir semblable à Dieu même, après ce péché ineffablement grand, qui est la première source de tous les péchés qui se commettront jusqu'à la fin du monde, et la cause de ce déluge de toutes sortes de maux, qu'il a attirés sur la terre; après ce péché par lequel il a tué tous les hommes et dans le corps et dans l'âme, et qui est l'unique cause de la damnation d'un nombre infini d'enfants, qui meurent avec le seul péché originel ?

Combien l'Écriture, ou l'histoire de l'Église nous fournissent-elles d'exemples de grands pécheurs, qui ont commis ou fait commettre aux autres une infinité de péchés très énormes, à qui cependant Dieu a pardonné et qu'il a même élevés à un degré élevé de sainteté, et en qui Jésus-Christ a accompli ce qu'il avait dit aux Juifs « *que les publicains et les prostituées les précèderaient dans le royaume de Dieu ?* » (**Matt 21:31**)

IV Les Apôtres après avoir représenté avec force aux Juifs, le déicide qu'ils avaient commis en faisant mourir l'auteur de la vie, les consolait **par la vue des biens infinis que Dieu avait tirés de ce plus énorme de tous les crimes.**

Joseph consolait de même ses frères du crime qu'ils avaient commis en le vendant pour être conduit en Égypte, **par la vue du bien que Dieu avait tiré.**

Les pécheurs que Dieu a rappelés à lui, doivent aussi se consoler par la vue des biens que la miséricorde de Dieu tirera de leurs péchés. **« Car toutes choses tournent en bien pour les Elus » (Rom 3:28)** leurs péchés mêmes, qui les rendent plus humbles, plus fervents dans la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, plus reconnaissants, plus ardents dans l'amour de Dieu ; car il est bien juste que celui à qui on a beaucoup remis, aime aussi beaucoup. Leur consolation dans le ciel sera que leurs péchés serviront d'une manière toute particulière à la louange de la grâce et de la miséricorde de Dieu durant toute l'éternité. Et cette vue doit aussi être pour eux un sujet de consolation sur la terre.

V Qui pourrait encore perdre courage et confiance à la vue de ses tentations, de sa faiblesse, de la force et des artifices de ses ennemis, puisque nous avons montré que cette vue est un motif d'espérer et une disposition essentielle pour trouver grâce devant Dieu ?

La vérité et la justice nous obligent à reconnaître **que nous ne sommes par nous-mêmes que faiblesse et que ténèbres.** Quiconque est dans une disposition contraire, est dans l'erreur et est injuste aux yeux de Dieu ; son **espérance est fondée sur le mensonge et sur l'injustice**, et ne peut que déplaire à Dieu qui est la vérité et la justice même, et qui **déteste tout mensonge et toute injustice**, comme il aime toute vérité et toute justice.

L'espérance chrétienne, comme toutes les vraies vertus, est donc fondée sur la vérité et la justice, sans quoi elle serait un vice, et non une vertu. L'unique moyen de plaire à Dieu, c'est de reconnaître que nous ne sommes par nous-mêmes que faiblesse, et que toute notre force vient de lui. Plus cet aveu est sincère, plus nous lui

serons agréables, et plus notre espérance sera véritable, solide et en état de tout obtenir.

Alors Dieu lui-même deviendra notre lumière et notre force et saura bien nous faire triompher de tous les artifices et de toute la force de nos ennemis. Car il n'y a point de force, ni « *de sagesse, ni de prudence, ni de conseil contre le Seigneur* » (Prov 21:30) Il dissipe les artifices et tous efforts de la nation des ténèbres ; il rend vaines les pensées des princes des enfers ; **le conseil du Seigneur demeure éternellement.** Heureux donc le peuple, qui a le Seigneur pour lui.

VI Si nous étions sages et forts par nous-mêmes, nous serions bientôt séduits et affaiblis, parce que notre lumière et notre force seraient nécessairement bornées. **Mais Jésus-Christ nous a été donné de Dieu pour être notre sagesse, notre force, et nous être toutes choses.** Sa sagesse et sa force sont sans bornes ; il a une lumière qui ne peut être surprise, une force qui ne peut être vaincue, une bonté qui ne peut se démentir ; attachons-nous à lui par l'espérance et il nous élèvera au-dessus de tous les artifices, de toute la force et de toute la malice de l'enfer ; au-dessus de toutes les erreurs et de tous les attraites de ce monde corrompu, et au-dessus de nos propres ténèbres, de toutes nos faiblesses et de toute la corruption de notre cœur ; car « *si le Seigneur est pour nous, qui sera contre nous ?* » (Rom 8:31)

Si le Tout-Puissant combat pour nous, qui pourrait nous vaincre ? « *Le Seigneur est ma lumière et et mon salut, qui est-ce que je craindrai ? Le Seigneur est le défenseur de mon âme et de ma vie, qui pourra me faire trembler ? Quand des armées seraient campées contre moi, mon cœur ne sera point effrayé* » (Ps 26:1-5)

Jésus-Christ qui combat en nous, est plus fort que le démon, que le monde et que nous-mêmes. C'est notre consolation, c'est notre force, comme il a été celle des plus forts et des plus faibles. « *Mes petits*

enfants, vous avez vaincu, parce que celui qui est en vous, est plus grand que celui qui est dans le monde » (1 Jean 4:4)

Celui qui se confie pleinement en lui, vaincra, et il est impossible qu'il périsse, tant qu'il sera dans cette disposition, puisqu'il est impossible que Dieu manque d'accomplir les promesses qu'il a si souvent et si solennellement faites, à tous ceux qui espèreront en lui jusqu'à la fin.

§2 L'espérance des justes les plus parfaits a les mêmes fondements que ceux qu'on a établis jusqu'ici

I Quand on veut exciter les faibles et les imparfaits à une vive et forte espérance par l'exemple de tant de Saints, ils opposent d'abord à tout ce qu'on leur en dit, que c'étaient des saints, et non des misérables comme eux, qui sont si éloignés d'approcher de leur vertu.

II Il faut avouer qu'il y a une grande distance entre notre vertu et celle des saints ; et si nous ne la reconnaissons pas devant Dieu, la vérité et la justice s'élèveraient contre nous et nous condamneraient. Il faut encore avouer que l'espérance de ces grands justes était beaucoup plus vive, plus forte et plus agissante.

Mais leur espérance, comme toutes leurs autres vertus, n'a point été d'abord parfaite, elle a eu ses différents progrès ; elle a été faible avant que d'être forte. Ils ont commencé le grand ouvrage de leur sanctification par une espérance plus faible ; ils l'ont avancé à mesure que leur espérance s'est fortifiée, et ils l'ont achevé dans le même degré de perfection, auquel était arrivée leur espérance. Par une espérance plus forte, ils en ont obtenu de plus fortes, et par une espérance plus parfaite, ils ont obtenu les plus parfaites. **Car Dieu**

donne ses grâces à proportion de l'espérance qu'on a en Lui, suivant ces paroles du prophète : « *Que votre miséricorde, Seigneur, se répande sur nous, selon l'espérance que nous avons eue en vous* » (Ps 31:22)

III Mais ce serait une erreur manifeste de penser que leur espérance, soit dans les commencements, soit dans les progrès, soit dans la consommation de leur sainteté, n'ait pas eu les mêmes fondements que la nôtre.

Toute espérance chrétienne suppose nécessairement un aveu sincère de la faiblesse, de la corruption et de l'indignité de l'homme, et ne peut avoir d'autres fondements que le commandement que Dieu nous a fait d'attendre le salut et tous les moyens du salut, de la puissance, de la miséricorde et des mérites de Jésus-Christ : l'espérance qui serait établie sur d'autres fondements, ne serait qu'une véritable présomption.

Les Saints ont été plus ou moins grands, à proportion qu'ils ont plus parfaitement connu l'étendue de la misère, de la corruption et de l'indignité qui se trouve dans dans tous les hommes; à proportion qu'ils se sont plus méprisés; à proportion qu'ils ont connu plus clairement combien toutes les vertus étaient défectueuses, et combien il manquait encore à leur justice; à proportion enfin qu'ils ont été plus convaincus qu'ils n'avaient point d'autre ressource que la **miséricorde de Dieu et les mérites de Jésus-Christ**. La vérité et la justice les obligeaient à avoir tous ces sentiments; et s'ils avaient cessé de les avoir, ils auraient cessé d'être saints et d'être justes, parce qu'ils auraient cessé de vivre selon la vérité et la justice.

IV Tous les saints ont été obligés de dire avec l'apôtre saint Jean (1 Jn 1:8,9,10) : « *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous : nous faisons Dieu menteur, et sa parole n'est point en nous; mais si nous*

confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous les remettre, et pour nous purifier de toute iniquité ».

Tous les saints ont dit comme le **saint homme Job (Job 9:2,3,15,20,30)** : *« Je sais assurément que l'homme, si on le compare à Dieu, ne sera point juste; s'il veut disputer avec Dieu, il ne pourra lui répondre sur une seule chose de mille que Dieu lui objectera. Quand il y aurait en moi quelque trace de justice, je ne répondrais point, mais je conjurerais mon juge de me pardonner... Si j'entreprends de me justifier, ma propre bouche me condamnera; si je veux montrer que je suis innocent, il me convaincra d'être coupable. Quand j'aurai été lavé dans l'eau de neige, et que la pureté de mes mains éclaterait, votre lumière, Seigneur, me ferait paraître à moi-même tout couvert d'ordure. Quand Dieu me tuerait, j'espèrerais en lui : j'accuserais mes voies en sa présence, et il sera lui-même mon Sauveur »*

Ils ont tous dit comme **David (Ps 39:16,17)** : *« Mes iniquités m'ont enveloppé et je n'ai pu les voir toutes; elles se sont multipliées au-delà du nombre de cheveux de ma tête, et mon cœur en tombe dans la défaillance, (Ps 18:13) qu'il vous plaise, Seigneur, de m'en délivrer. Qui est celui qui connaît toutes ses fautes ? Purifiez-moi, mon Dieu, de celles qui me sont cachées, (Ps 129:3) et pardonnez-moi de la part que je puis avoir à celle des autres, (Ps 142,) Si vous observez exactement, Seigneur, nos iniquités, Seigneur qui subsistera devant vous ? N'entrez donc point, Seigneur, en jugement avec votre serviteur, parce que nul homme vivant ne sera trouvé juste devant vous »*, **si vous le jugez selon la rigueur de votre justice et sans user de miséricorde envers lui.** « Malheur, s'écrie saint Augustin, malheur à la vie même la plus louable, Seigneur, si vous la jugez sans miséricorde ». Et parlant dans ses Confessions à Jésus-Christ au sujet de sa mère, il dit : *« Ma mère, Seigneur, ne répondra point qu'elle ne doit rien; elle serait perdue, si elle répondait ainsi; mais elle répondra que vous lui avez tout remis, et que personne ne peut lui rendre le prix qu'elle vous a coûté ».*

Les plus saints d'entre les ministres de l'Eglise ont toujours récité cette prière dans la célébration des mystères, *« Recevez, ô Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette hostie sans tache, que, tout indigne que je suis d'être du nombre de vos serviteurs, j'ose vous offrir pour mes péchés, mes offenses et mes négligences qui sont sans nombre »*. Ils ont encore dit en se frappant la poitrine avec de grands sentiments d'humilité, mais avec beaucoup de vérité et de justice : *« Daignez aussi nous accorder aussi à nous pécheurs, vos serviteurs, qui n'espérons qu'en la multitude de vos miséricordes, quelque part avec vos saints Apôtres et Martyrs, et tous vos saints, et nous recevoir en leur compagnie, non en estimant et considérant nos mérites, mais en nous accordant le pardon que nous vous demandons par Jésus-Christ notre Seigneur »*

Tous les saints ont marché courbés et humiliés devant Dieu, ont vécu jusqu'à la mort dans le gémissement et la pénitence; et ce qui mérite une attention particulière, c'est que les plus grands saints sont ordinairement ceux qui ont fait les plus grandes pénitences ; parce que les grandes lumières que Dieu leur communiquait, leur découvrait une multitude innombrable de péchés véniels qui demeurent pour la plus grande partie inconnus aux autres, et dont les justes qui n'ont pas les mêmes lumières, ne connaissent que très imparfaitement la grandeur.

V Il n'y en a pas un seul, à quelque degré de perfection que Dieu l'eût élevé, qui n'ait vécu dans une dépendance continuelle de la grâce et de la miséricorde de Dieu; qui n'ait dit : *« je ne mettrai point mon espérance dans mon arc, et ce ne sera point mon épée qui me sauvera. Le géant même et le plus fort de tous les hommes ne se sauvera point par sa force extraordinaire. C'est en vous, mon Dieu, que je mettrai et que je conserverai toute ma force. La miséricorde de Dieu me préviendra, et votre miséricorde, Seigneur, me suivra dans tous les jours de ma vie. C'est en vous que nous trouvons la force de renverser nos ennemis ; et en invoquant votre nom méprisons tous ceux qui s'élèvent contre nous. Je chanterai votre gloire, ô mon défenseur, parce que vous êtes le Dieu qui me*

protégez; vous êtes mon Dieu, ma miséricorde » (Ps 43:8; 42:16; 58:10-11; 42:8; 43:7; 58:21; Dan 9:18-19)

Tous ont dit avec les plus saints Prophètes : **(Baruch 1:6-18)** « *Ce n'est point par la confiance en notre justice que nous vous offrons nos prières, mais c'est dans la vue de la multitude de vos miséricordes. Exaucez-nous, Seigneur, apaisez votre colère, jetez les yeux sur nous, et agissez; ne différez plus, mon Dieu, pour l'amour de vous-même ; car la justice est votre partage, Seigneur; mais le nôtre, c'est l'humiliation et la confusion dans notre visage est tout couvert en votre présence ; car c'est l'âme qui est triste à cause de la grandeur du mal qu'elle a fait, qui marche toute courbée et abattue, dont les yeux sont dans la langueur et la défaillance, qui rendra la gloire et la louange de la justice, à vous, ô Seigneur ».*

VI C'est la disposition dans laquelle ont vécu tous les justes, et dans laquelle ils ont toujours avancé à mesure qu'ils ont fait plus de progrès dans **la justice**, et à mesure qu'ils ont plus approché du terme de la vie et de la consommation de leur sainteté.

C'est la disposition que Dieu a toujours exigée et qu'il exigera toujours de tous les justes; des plus parfaits comme des plus imparfaits. « *Je répandrai sur vous une eau pure; et vous serez purifiés de toutes vos souillures. Je vous ôterai le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur nouveau. Je mettrai mon esprit au milieu de vous ; je ferai que vous marcherez dans mes préceptes. Ce n'est pas pour vous que je ferai ceci, comprenez-le bien; c'est pour moi-même que je le ferai et pour la gloire de mon nom; et pour vous, soyez confus et rougissez de vos voies » (Ezéchiel 36:25)*

§3 Dieu, en rendant par sa grâce les justes victorieux de leurs faiblesses, ne les délivre pas du sentiment de leurs faiblesses : plus ce sentiment est vif, plus on a sujet d'espérer

I La grâce de Jésus-Christ, quelque forte qu'elle soit, ne délivre pas ceux à qui elle est donnée, du sentiment de leurs maux, de leurs faiblesses, et de leurs misères, soit corporelles, soit spirituelles. Elle leur en donne la victoire, mais sans leur ôter le travail, la douleur et la peine.

Le grand Apôtre ne sentait-il pas vivement le poids de ses maux quand il disait (**2 Cor 1:8-9**) : « *Nous sommes bien aises, mes frères, que vous sachiez que les maux dont nous nous sommes trouvés accablés, ont été excessifs et au-dessus de nos forces, afin que nous ne mettions point notre confiance en nous, mais en Dieu qui ressuscite les morts. Nous sommes pressés, dit-il encore, (2 Cor 4:8-9) par toutes sortes d'afflictions, mais nous n'en sommes pas accablés; nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais nous n'y succombons pas; nous sommes abattus, mais non pas entièrement perdus; afin qu'on reconnaisse que la grandeur de la puissance qui est en nous, est de Dieu et non de nous* »

Ne sentait-il pas vivement la persécution intérieure de cet homme de péché qui est en nous, quand il disait (**Rom 7:21**) : « *Lorsque je veux faire le bien, je trouve en moi une loi qui s'y oppose, parce que le mal réside en moi* ». Lorsqu'il se plaint de l'aiguillon de la chair, et de l'Ange de Satan qui lui donnait des soufflets, et qu'il s'écriait en gémissant (**Rom 7:24**) : « *Malheureux que je suis ! Qui me délivrera de ce corps de mort ? Ce sera la grâce de Dieu par Jésus-Christ, notre Seigneur* ».

II Dieu a choisi cette voie de sauver l'homme, parce qu'elle était la plus glorieuse pour lui et la plus méritoire pour l'homme, la plus propre pour confondre l'orgueil du démon pour tenir l'homme dans l'humilité. Toute la vie de l'homme est une guerre continuelle. La grâce chrétienne est une grâce de combat; et ce serait se tromper, de prétendre qu'elle nous sanctifiera sans effort et sans peine.

« Car le Royaume de Dieu souffre violence, et il n'y a que ceux qui se font violence, qui l'emportent » (Matt 11:12)

De quel mérite serait la persévérance des Elus, si cette persévérance ne leur coûtait rien ? Mais aussi combien précieuse et glorieuse est une couronne que l'on ne gagne que par des combats si longs et si rudes ?

La gloire de Jésus-Christ est de faire servir au salut de l'homme, ses plus grands ennemis, les efforts des démons, la rébellion de la concupiscence. C'est le triomphe de sa grâce de rendre un homme victorieux de l'enfer, du monde et de soi-même, malgré la loi du péché, et de lui faire faire le bien au milieu des plus violentes inclinations au mal.

III C'est ainsi qu'il a plu à Dieu **de confondre l'orgueil des démons.** Il a voulu exposer à ces ennemis si puissants et si artificieux notre faiblesse, sans vouloir nous en délivrer entièrement avant notre mort. Il nous laisse exposés à toutes leurs tentations et à tous leurs pièges. Et cependant, un homme faible, sujet à la cupidité, environné de périls de tout genre, et violemment attaqué de toute part, recevant même souvent de légères blessures, triomphe de tous ces formidables ennemis, et en triomphe pendant le cours de plusieurs années par une grâce qui demeure victorieuse au milieu de tant d'infirmités.

IV C'est encore ainsi qu'il a plu au souverain médecin de guérir l'homme de l'orgueil qui est la plus grande et la plus dangereuse maladie; maladie si cachée, que souvent, plus on en est atteint, moins on la sent; vice si subtil qu'il naît de la vertu même et de la victoire des autres vices, et quelquefois de la victoire de l'orgueil même; car lorsque l'homme paraît avoir en certaines occasions, triomphé de son orgueil; son triomphe, s'il n'y prend garde, fait revivre cet ennemi et le fait triompher à son tour. [*« Ecce vivo, quid triumphas ? Et ideo vivo, quia triumphas »*]

Maladie qui est la source de toutes les autres maladies, et la plus incurable de toutes, parce qu'elle est la plus opposée à Dieu, et la plus indigne de sa grâce. C'est de cette maladie si terrible que Dieu a voulu guérir ceux qui sont à lui, **par le sentiment de tant de faiblesses, de misères, de tentations et de périls, dont ils se voient environnés durant tout le cours de cette vie.**

Il les tient toujours comme sur le bord du précipice. Il permet même souvent que ceux qui lui sont les plus fidèles, soient attaqués des tentations les plus terribles, et en cent manières différentes, afin de les forcer en quelque sorte à concevoir d'eux-mêmes des sentiments de mépris et d'horreur. Et par cette conduite admirable de sa sagesse et de sa bonté, il les guérit par les moyens mêmes qui paraissent les plus contraires à leur salut : il leur fait sentir d'une manière beaucoup plus vive jusqu'où leur propre corruption serait capable de les porter, la dépendance et le besoin où ils sont de son secours, et l'obligation de prier sans cesse et de dire avec David (Ps 93:17-18) : *« Si le Seigneur ne m'eût aidé, mon âme était toute prête à tomber dans l'enfer. Mais si je disais : Mon pied a été ébranlé ; votre miséricorde, Seigneur, me soutenait aussitôt »*

V Tout ce que l'on vient de dire n'a jamais paru avec plus d'éclat que dans la conduite que Dieu a tenue sur saint Paul. Il avait choisi cet Apôtre pour en faire un chef-d'œuvre de sa grâce : il l'avait destiné pour porter son nom devant les gentils, devant les Rois et devant les enfants d'Israël. Mais pendant qu'il l'élève par l'éminence

des vertus et des lumières dont il l'enrichit, il l'humilie par le sentiment le plus vif de ses misères.

Et c'est saint Paul lui-même qui nous instruit de ce secret si élevé au-dessus de la sagesse humaine, après l'avoir lui-même appris de Jésus-Christ. Il nous déclare que, pour le garantir de l'enflure de l'orgueil et de la vanité : (2 Cor 12:7 sqq) « *Dieu avait permis qu'il ressentît dans sa chair un aiguillon, qui était l'ange et le ministre de Satan, pour lui donner des soufflets* ». Il nous déclare « *qu'il avait instamment prié le Seigneur, afin que cet ange de Satan se retirât de lui; et que le Seigneur lui répondit : Ma grâce vous suffit ; car ma puissance se fait plus paraître dans la faiblesse* ».

Et il ajoute pour achever de nous consoler et de nous fortifier au milieu de toutes nos faiblesses et de toutes nos tentations : « *Je prendrai donc plaisir à me glorifier dans mes faiblesses, afin que la puissance de Jésus-Christ réside en moi ; car lorsque je suis faible, lorsque je sens vivement ma faiblesse, c'est alors que je suis fort.* »

VI A Dieu ne plaise que nous aimions nos misères, les ténèbres de notre esprit, la corruption de notre cœur, et les tentations du démon; ce serait un grand désordre. Haïssons-les, condamnons-les, gémissons-en avec l'Apôtre; prions et souvent et instamment le Seigneur de nous en délivrer. **Mais s'il ne juge pas à propos de nous en délivrer en la manière que nous le souhaitons, ne perdons point courage, continuons à prier, et il nous en délivrera d'une autre manière, non en nous ôtant ces tentations qui nous persécutent, mais en nous donnant la victoire.**

Car sa grâce nous suffit, et la puissance de cette grâce se fait plus paraître dans la faiblesse ; **lorsque nous sommes plus pénétrés du sentiment de nos faiblesses, c'est alors que nous sommes forts**, parce que c'est alors que Jésus-Christ se plaît à nous communiquer sa grâce.

« *Rien, dit saint Augustin, ne nous empêche plus d'être forts que la persuasion d'être forts* ». Notre plus grande force consiste dans un aveu humble et sincère que nous sommes faibles, beaucoup plus faibles que nous ne le pouvons comprendre; car Dieu qui résiste à tous les superbes, donne la grâce à tous les humbles. C'est ce qui fait dire à ce saint Docteur que le commencement de la félicité, c'est de bien connaître combien nous sommes misérables.

VII Aimons donc, non pas nos faiblesses, mais le sentiment et la conviction de nos faiblesses. Cette humble conviction est une grâce, dont nous ne pouvons trop estimer le prix, ni assez remercier Dieu. Sans cette grâce nous ne serions point touchés et humiliés de nos misères. Nous sommes trop misérables pour être si bien persuadés de nos misères par nous-mêmes. Plus nous sommes faibles et pauvres, plus nous sommes orgueilleux; et c'est déjà être bien fort et bien riche que d'être touchés de sa misère, de sa faiblesse et de sa pauvreté.

Nous devons regarder ce vif sentiment et cet aveu sincère de toutes nos misères, comme un très grand effet de la bonté et de l'amour de Dieu, et comme un nouveau motif de confiance. Plus nous avons droit de nous approcher de Jésus-Christ, puisqu'il nous a déclaré lui-même, qu'il n'y a que les malades qui ont besoin de médecin, et qu'il n'est point venu appeler les justes, mais les pécheurs. Plus il nous fait sentir que nous sommes pauvres, plus il nous pousse de recourir au trésor infini de ses mérites. Et ceux qui connaissent plus sincèrement le fond de leurs maladies et de leur indigence, sont ceux qu'il distingue et reçoit avec plus de bonté.

VIII Quelque grande que soit notre misère, quelque profonde que soit notre indignité, nous fléchirons certainement Jésus-Christ par l'aveu humble et sincère que nous en ferons. Dès que nous deviendrons nous-mêmes nos accusateurs, il deviendra lui-même

notre avocat ; car il ne peut résister à un cœur humilié. « Non perit qui agnoscit errorem » (saint Augustin Tract 12 in Joan)

Confessons contre nous-mêmes notre iniquité et notre indignité; aimons les reproches et l'humiliation que la vérité et la justice nous en font porter; mettons-nous du côté de la vérité et la justice; tenons-nous dans la place où elles nous mettent et qu'elles nous font connaître nous être due. « *Celui, dit saint Augustin, qui reconnaît humblement ses égarements, ne périra point* ».

C'est par l'amour de la vérité et de la justice que le règne de Dieu commence à s'établir dans les âmes ; et ce règne parfait, qui ne se trouve que dans le Ciel, n'est même autre chose que l'amour parfait de la vérité et de la justice. Ce ne sera qu'alors que nous serons parfaitement humbles, parce que ce ne sera qu'alors que nous connaîtrons par une vue claire et invariable de la vérité et la justice éternelle, combien était profonde et universelle notre misère, et combien nous étions indignes des miséricordes, dont il aura plu à Dieu de nous couronner. Plus les sentiments que nous avons maintenant de nos misères et de notre indignité approchent de ceux que nous aurons dans le Ciel, plus aussi nous approcherons de la parfaite justice.

§4 La défiance qui naît du sentiment de nos misères, serait une fausse humilité, et un vrai orgueil

I Tout ce qui porte le nom de la vertu d'humilité, imprime du respect dans les âmes fidèles, et en est souvent reçu sans examen et sans précaution. Cependant, il y a une fausse humilité, qui n'a que l'apparence de la véritable, et dont les effets sont bien différents. L'humilité, selon saint Bernard, est une vertu qui rend l'homme vil et méprisable à ses propres yeux par une connaissance très véritable de soi-même. Comme la conviction et le sentiment de nos misères y a

beaucoup de rapport, l'ennemi du salut abuse très souvent de cette conviction et de ce sentiment de nos misères **pour nous inspirer sous prétexte d'humilité, un esprit de pusillanimité et de défiance.**

Mais « il ne faut pas, dit l'apôtre saint Jean, (1 Jean 4:1) **croire à tout esprit** »

Il faut éprouver s'ils viennent de Dieu. Le bon esprit produit de bons fruits, et le mauvais en produit de mauvais; c'est par là qu'on doit en faire le discernement, et c'est par là aussi que l'on doit distinguer la vraie de la fausse humilité : l'une et l'autre naissent de la conviction de nos misères et de notre indignité; mais les fruits que l'une et l'autre produit, sont bien différents. La vraie humilité vient de Dieu et porte aussi à Dieu. Comme elle est un grand don de Dieu, elle fortifie l'âme et lui donne une nouvelle vigueur, une promptitude et une liberté plus grande pour le prier et pour le servir.

Le caractère et la marque de l'esprit de Dieu dans une âme, est de l'élever vers Dieu, de l'unir toujours de plus en plus à Dieu, de l'y porter comme à sa fin et à son unique bien. **L'esprit de Dieu, principe de la vraie humilité et de toute autre véritable vertu, ne peut pas affaiblir et décourager les âmes, les rendre plus défiantes de la bonté de Dieu, plus pesantes, plus inquiètes, plus lâches dans la prière et dans l'accomplissement des autres devoirs de la Religion ;** ces mauvais fruits ne peuvent venir que de l'opération du malin esprit. C'est la grande règle que les maîtres de la vie spirituelle donnent pour discerner l'opération du Saint-Esprit de celle du démon.

II « *Remarquez, mes filles* », dit sainte Thérèse, (1) en instruisant les Religieuses, [rc : il s'agit, bien évidemment de sainte Thérèse d'Avila] « *et remarquez avec grand soin ce que j'ai à vous dire et que je sais par expérience. Il pourra arriver que cette opinion où vous êtes d'être si imparfaites et si mauvaises, sera dans un temps une humilité et une*

vertu, et dans un autre, une très forte tentation. L'humilité, quelque grande qu'elle soit, n'inquiète point l'âme, ne l'agite point, ne la trouble point. Car, quoiqu'on se voie une grande pécheresse, quoiqu'on reconnaisse clairement qu'on est digne de l'enfer, qu'on s'en afflige, que l'on avoue mériter d'être en horreur à tout le monde, et que l'on n'ose presque implorer la miséricorde de Dieu, néanmoins, si cette humilité est véritable cette peine est accompagnée de tant de douceur, de paix et de plaisir, que l'on ne voudrait pas ne l'avoir point. Non seulement elle n'inquiète ni ne trouble pas l'âme; mais, au contraire, elle lui donne une plus grande liberté et une plus grande paix, et la rend plus capable de servir Dieu. **Gardez-vous donc de certaines humilités accompagnées d'inquiétudes** que le démon nous met dans l'esprit, qui causent à l'âme une peine qui la presse, qui l'agite, la tourmente, et qui lui est tout à fait difficile à supporter. Le démon prétend par là nous persuader que nous avons de l'humilité, et nous faire perdre en même temps, s'il lui est possible, la confiance que nous devons avoir en Dieu »

III Cette sainte, à qui Dieu avait donné tant de lumières pour ce qui regarde la vie spirituelle ajoute : « Lorsque vous serez en cet état, détournez le plus que vous pourrez, votre pensée de la considération de votre misère, et portez-la à considérer combien est grande la miséricorde de Dieu, quel est l'amour qu'il vous porte, et ce qu'il lui a plu de souffrir pour vous ».

« Il est vrai, continue sainte Thérèse, que si c'est une tentation, vous ne pourrez faire ce que je vous dis, parce qu'elle ne vous laissera point en repos, et ne vous permettra de penser qu'à ce qui vous donnera de la peine ; mais encore ce sera beaucoup, si vous pouvez vous apercevoir que c'est une tentation »

IV Toutes les vertus chrétiennes sont étroitement liées les unes avec les autres; elles se prêtent un secours mutuel, se soutiennent et se fortifient les unes les autres. Il est impossible qu'elles soient contraires les unes aux autres, parce que Dieu qui nous les

commande toutes, ne peut pas se démentir ni être contraire à soi-même : il est donc aussi impossible que la vertu d'humilité que Dieu nous commande, soit contraire à l'espérance chrétienne, que Dieu commande aussi.

La véritable humilité doit soutenir et fortifier l'espérance et non l'affaiblir. Si la conviction et le sentiment de nos misères, de notre indignité et de nos fautes passées ou présentes nous décourage, nous abat, nous jette dans la défiance et dans la pusillanimité, il est certain que cela n'est point là une vraie humilité, et que le démon y mêle son opération.

Toutes les véritables vertus sont des participations de la souveraine justice qui les commande, et dans laquelle elles se trouvent parfaitement unies. Si nous ne voyons pas comment elles sont liées et parfaitement unies entre elles, cela ne peut venir que de la faiblesse et des bornes étroites de notre esprit, qui ne voit point cette justice souveraine dans toute son étendue, et qui, en la considérant d'un certain côté la perd de vue d'un autre côté ; et qui, occupé de certains devoirs qu'elle prescrit, perd de vue d'autres devoirs qu'elle prescrit également.

Mais quand nous ne comprendrions point comment **l'humilité et la confiance en Dieu** sont étroitement unies ensemble, nous sommes obligés de le croire fermement et simplement. **La simplicité ne raisonne pas tant, et elle épargne bien des embarras, des difficultés et des peines inutiles ou dangereuses.**

Quand il y aurait encore plus de difficultés à accorder ensemble la vraie humilité avec la confiance en Dieu, cela devrait-il nous arrêter, nous qui ne pouvons pas seulement rendre raison d'une infinité d'effets purement naturels que nous avons tous les jours devant les yeux ? Par un secret et un artifice admirable de la grâce divine, l'humilité ne rend pas les âmes pusillanimes ou défiantes, mais *« elle les rend même magnanimes, dit saint Bernard, et capables*

des plus grandes choses, sans que l'humilité diminue en rien la magnanimité, ni la magnanimité l'humilité; au contraire, ces vertus se fortifient l'une l'autre; en sorte que moins un homme présume de ses forces dans les moindres choses, plus (p 153) il présume de celles de Dieu pour les plus grandes actions » (Bern. “de 12.prerogat. B. Maria Virg.”)

V La défiance, quoiqu'elle se couvre des apparences de l'humilité et de la conviction de la misère, de la faiblesse et de l'indignité de l'homme, est très **réellement un vrai orgueil**. Notre orgueil et notre amour-propre seraient bien aises de voir en nous quelque chose sur lequel nous puissions nous appuyer; la vue de toutes nos misères nous ôte cette vaine ressource; et voilà pourquoi cette vue nous désole; notre orgueil et notre amour-propre se révoltent et ne peuvent supporter un objet si humiliant et si mortifiant.

Dieu qui connaît mieux que nous nos faiblesses, notre malignité, et notre indignité, nous commande malgré tout cela d'espérer en la miséricorde et dans les mérites de Jésus-Christ; il nous ordonne de rejeter tous les doutes, toutes les pensées qui attaquent ou affaiblissent l'espérance, comme celles qui attaquent ou affaiblissent la foi, la chasteté : et n'est-ce pas un véritable orgueil de ne pas obéir au commandement de Dieu, et d'entretenir dans son esprit des pensées de défiance contre la défense expresse qu'il nous en a faite ?

Il nous encourage, il nous console par sa parole et par ses promesses : et n'est-ce pas un grand orgueil de ne le point écouter, et de rejeter ses consolations ? Il emploie même ses menaces pour nous remplir de consolation : **Il nous déclare qu'il se tiendra offensé, et qu'Il se trouvera obligé de nous punir, si nous écoutons nos défiances**. Si malgré ces menaces, nous écoutons nos défiances, et si nous les entretenons en nous-mêmes, n'y a-t-il pas en cela beaucoup **d'orgueil** ?

VI N'est-ce pas un véritable orgueil de refuser les grâces et les consolations que Dieu nous présente, et de prétendre nous excuser sur ce que nous sommes trop indignes, et que nous avons trop abusé de ses grâces et de sa patience ? Ne sait-il pas infiniment mieux que nous que nous en sommes indignes ? Mais n'est-Il pas assez miséricordieux, pour vouloir faire du bien à des indignes ? Prétendons-nous qu'Il cherchera en nous-mêmes les motifs et les raisons de nous faire miséricorde ? Sa miséricorde n'est-elle pas une assez bonne raison pour nous faire miséricorde ? Et cette raison n'est-elle pas plus digne de Dieu que toute autre ? « *Je ferai miséricorde à qui il me plaira de faire miséricorde* » nous dit-il Lui-même (**Rom 9:15**)

Ne connaît-Il pas mieux que nous Ses propres sentiments et ce qui Lui rend plus de gloire ?

VII En vérité, il y a quelque chose d'incompréhensible en nous. Nous souhaitons la paix, nous la demandons à Dieu; Dieu nous l'offre en nous commandant de nous confier pleinement en lui, et de jeter dans son sein paternel toutes nos inquiétudes, et nous rejetons la paix : au lieu d'exhorter et d'encourager notre âme, et de lui dire avec le Prophète (**Ps 41:6-7**) : « *Mon âme, pourquoi êtes-vous aussi triste et pourquoi me troublez-vous ? Espérez en Dieu, parce que je le louerai comme celui qui est le salut et la lumière de mon visage, et mon Dieu* » ; **nous l'accablons par toutes les réflexions continuelles que nous faisons sur toutes nos misères. Il est bon de penser à nos misères et à notre indignité; pourvu que nous pensions encore beaucoup plus aux miséricordes de Dieu**, et que le sentiment de notre indignité serve à nous faire sentir plus vivement la grandeur de sa bonté et à nous pénétrer d'amour et de reconnaissance. Sans cela, le sentiment de nos misères ne peut que nous nuire et nous rendre encore plus misérables.

§5 La dépendance de la miséricorde de Dieu et des mérites de Jésus-Christ, dans laquelle vit un vrai chrétien, doit le consoler et fortifier son espérance, loin de l'affaiblir.

I L'Amour de l'indépendance qui a perdu nos premiers parents dans le paradis terrestre, a jeté de si profondes racines dans le cœur de tous leurs enfants, que rien ne leur est plus dur et plus insupportable que de dépendre de la volonté d'autrui. Dans l'état de corruption où nous nous trouvons, « *nous sommes tous naturellement Pélasgiens* », selon la remarque de saint Augustin. **Nous voudrions être maîtres de notre sort éternel**, que notre salut ne dépendît que de nous et non de la miséricorde de Dieu et de la grâce de Jésus-Christ. Nous nous imaginons que si la justice et la persévérance dans la justice était entre nos mains et ne dépendait que de notre volonté, notre bonheur éternel serait assuré : car enfin, nous disons-nous à nous-mêmes, qui voudrait se rendre malheureux pour une éternité et qui serait assez insensé pour ne vouloir pas se procurer un bonheur éternel ?

II Mais nous devons corriger toutes ces pensées qui sont pleines d'illusions, par les lumières de la foi. Il est vrai que **personne ne veut se rendre éternellement malheureux** : tous désirent d'être heureux, et l'être pour toujours. **Ce désir est inséparable de la nature de toute créature intelligente** : il n'y a jamais eu, et il n'y aura jamais d'ange ni d'homme, qui ne cherche le bonheur.

Et ce qui paraît plus surprenant, c'est que les pécheurs ne pèchent que parce qu'ils cherchent d'être heureux ; ils cherchent à se satisfaire, à se contenter : **mais ce qui les rend vraiment malheureux, c'est qu'ils cherchent le bonheur où il est impossible de le trouver ; ils le cherchent dans le péché, dans la désobéissance à la loi de Dieu, dans l'injustice où l'on ne peut trouver que la souveraine misère.**

C'est ainsi qu'ils se rendent éternellement malheureux, sans cesser pour cela de désirer d'être heureux. **C'est donc une grande illusion de s'imaginer que, parce que nous voulons tous nécessairement être heureux éternellement, notre salut ne courrait aucun risque, s'il était uniquement entre nos mains.**

III Mais c'est une illusion beaucoup plus grande de s'imaginer que c'est décourager les hommes, de leur dire qu'ils ne doivent mettre l'espérance de leur salut éternel que dans la miséricorde de Dieu, et dans Jésus-Christ. Les hommes seraient-ils donc assez aveugles et assez injustes pour croire qu'on affaiblit leur espérance, parce qu'on leur apprend avec toute l'Écriture à ne la mettre qu'en Dieu seul, et pour croire leur salut comme moins certain et moins assuré parce qu'on leur enseigne à le mettre en dépôt entre les mains de celui qui les a créés pour les rendre heureux, qui les a rachetés d'un si grand prix, et qui est infiniment puissant, infiniment sage, infiniment bon pour les fortifier, les défendre et les conduire au milieu de tant d'ennemis, de tant de pièges et de tant d'attraits séduisants !

Malheur à la présomption humaine, si elle prétend être plus sûrement entre ses propres mains que dans celles de son Sauveur.

IV Les anges dans le Ciel ayant l'esprit plein de lumières, et la volonté remplie de saintes ardeurs, n'ont pas tous persévéré dans la justice dans laquelle Dieu les avait créés. Lucifer, le premier de tous, est tombé du ciel comme un éclair, et il a entraîné avec lui la troisième partie (RC : soit le tiers) des Anges qui brillaient avec les autres comme autant d'étoiles, dans ce séjour céleste.

Le premier homme et la première femme créés de même dans la justice, et placés dans le paradis par la main de leur créateur, ayant l'esprit éclairé de la vérité, et exempt de toutes ténèbres, la volonté droite et toute élevée vers Dieu par le feu de la charité, et exempte de toutes cupidités ; le corps entièrement pur, parfaitement soumis à l'âme, et exempt de toute rébellion et de toute opposition à la loi de

Dieu, n'ont pas néanmoins persévéré dans la justice : avec tant de facilité de persévérer, ils ont fait une chute également déplorable et étonnante.

Comment donc pourrions-nous croire qu'avec un esprit plein de ténèbres, une volonté remplie de toutes sortes de cupidités, un corps dérégulé par la loi du péché et les mouvements de la concupiscence, nous demeurerions plus fermes que les Anges ne l'ont été dans le Ciel et plus qu'Adam et Eve dans le paradis ? **Et que notre salut serait plus en sûreté entre nos mains qu'entre celles de Jésus-Christ ?**

« Si le salut de l'homme était abandonné à sa volonté aveugle, faible et corrompue, l'homme au milieu d'ennemis si puissants et si artificieux, parmi des tentations si violentes et si continuelles, ne persèvererait pas dans l'accomplissement de tous les devoirs de la justice et de la piété chrétienne, parce que, dit saint Augustin, il ne le voudrait pas, ou qu'il ne le voudrait aussi fortement qu'il le faudrait pour vaincre tant et de si grands obstacles » (August, de correct. & grat. c. 12)

V Mais notre consolation c'est que **Jésus-Christ** a fait de notre salut sa propre affaire, il a répondu pour nous, il s'est rendu notre caution, notre médiateur, notre sauveur, notre libérateur, notre pontife, notre victime, notre voie, notre guide, notre lumière, notre force, notre défenseur. Il a commencé par sa miséricorde toute gratuite, l'œuvre de notre salut ; et pourquoi n'espérerons-nous pas qu'il la consommera ? Comptons-nous pour peu de choses cette distinction étonnante qu'il a mise entre nous et cette multitude infinie d'idolâtres, d'infidèles, d'hérétiques, de schismatiques et de mauvais catholiques, qui vivent dans le péché sans changer de vie, sans conversion sincère ? Cette séparation est un gage qu'il nous séparera au dernier jour de la multitude horrible des réprouvés. *« Celui qui a commencé la bonne œuvre en nous l'achèvera jusqu'à la fin » (Philip 1:6)*

VI Ce n'est que dans le ciel *où* [rc : il me semble que l'on utiliserait de préférence « que » à la place de « où »] se trouve le souverain bonheur, parce que ce n'est que dans le ciel *où* [voir ci-dessus] se trouvera la souveraine justice. Les bienheureux sont tous pénétrés de l'excellence infinie de Dieu et de toutes ses perfections; pénétrés du néant de toutes les créatures, et de la justice des droits que Dieu a sur elles; de l'obligation où elles sont de rapporter à sa gloire tout leur être et toutes leurs actions; de l'effroyable injustice d'une créature qui se soustrait à son ordre, qui se retire de sa dépendance. C'est ce qui fait la souveraine justice et le souverain bonheur des Anges et des Saints. « *Subjici Deo requies aeterna* »

Il est donc clair que nous devons chercher sur la terre la justice, et mettre notre unique joie dans l'anéantissement parfait de tout notre être devant Dieu, dans l'assujettissement de nos volontés à celle de Dieu, dans une dépendance continuelle de sa miséricorde.

Car ce qui nous doit rendre justes et heureux dans l'éternité doit commencer à rendre justes et heureux dans le temps ; la vie présente ne doit être que le commencement et l'apprentissage de la vie future. **Notre joie et notre bonheur dans l'éternité sera de tenir notre salut de la miséricorde de Dieu et des mérites de Jésus-Christ, et notre joie et notre bonheur sur la terre doit être d'espérer fermement de l'obtenir de la miséricorde de Dieu et des mérites de Jésus-Christ.** Il est impossible que nous périssions étant dans ces dispositions.

Nous pouvons perdre ces dispositions; mais nous ne pouvons point nous perdre tant que nous les conserverons dans le cœur ; et Dieu, qui, par sa miséricorde, nous commande très expressément d'avoir une ferme confiance que par la même miséricorde, il les y conservera jusqu'à la fin, et achèvera en nous l'œuvre de sa bonté.

VII Si notre salut était uniquement remis à notre volonté, que n'aurions-nous point à craindre ? **car que pouvons-nous trouver en nous-mêmes, que des sujets de craindre ! péchés, ténèbres, tentations, faiblesse, indignité, etc. Mais nous trouvons dans Jésus-Christ tout ce qui nous manque, et plus encore.**

Toutes nos misères nous pressent d'aller à lui, et deviennent un nouveau motif d'espérer, parce qu'elles donnent occasion à la puissance de Jésus-Christ de se manifester davantage, et que c'est pour cela que saint Paul s'en glorifiait. Ce grand Apôtre veut même (Rm 5:15,17) que nous attendions de notre souverain Libérateur un état plus relevé et plus heureux que celui dont nous sommes tombés; une grâce, une vie, une gloire plus puissante, plus élevée, plus abondante que celle que nous avons perdue en Adam : « *Ampliora adepti*, dit saint Léon, *per ineffabilem Christi gratiam, quam per diaboli amiseramus invidiam* ». (S.Léon.Serm.I de Ascen.). Toute notre sûreté et notre bonheur est de dépendre de lui, de nous tenir attachés à lui et de nous abandonner à la conduite de sa grâce.

VIII En effet, c'est ainsi que les Prophètes, les Apôtres et Jésus-Christ même nous consolent et nous rassurent (Deut 33:29) : « *Que tu es heureux, ô Israël, qui trouves ton salut dans le Seigneur ! Il te sert de bouclier pour te défendre, et d'épée pour te donner une glorieuse victoire. Tu fouleras sous tes pieds les têtes de tes ennemis* »

Isaïe 43:1-2 : « *Ne craignez rien, parce que je vous ai rachetés. Vous êtes à moi. Lorsque vous marcherez au travers des eaux, je serai avec vous, et les fleuves ne vous submergeront point; lorsque vous marcherez dans le feu, vous n'en serez point brûlés* »

Ps 30:18,20 : « *J'ai mis en vous, Seigneur, mon espérance. J'ai dit : vous êtes mon Dieu; mon sort est entre vos mains. Sauvez-moi selon votre miséricorde, je ne serai point confondu, parce que je vous ai invoqué* »

2 Tim 1:12 : « *Je ne rougis point, car je sais qui est celui à qui j'ai confié mon dépôt, et je suis assuré qu'il est assez puissant pour me le conserver jusqu'à ce grand jour* »

Jean 10:27,etc. : « *Mes brebis, dit Jésus-Christ, entendent ma voix; je les connais et elles me suivent; je leur donne la vie éternelle et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira d'entre mes mains. Ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses, et personne ne le peut ravir de la main de mon Père. Mon Père et moi, nous sommes une même chose* ».

Moïse, David, saint Paul et Jésus-Christ même ne savaient-ils donc pas ce qui nous doit véritablement consoler, nous rassurer, nous remplir de confiance et de joie, et n'y aurait-il pas de la folie et de l'impiété à penser que ces paroles qu'ils ont dites pour nous inspirer de la confiance, de la joie et du courage, sont plutôt propres à affaiblir notre espérance, à nous décourager et à nous remplir de crainte, d'inquiétude et de trouble ?

IX (Rom 15:4) « *Tout ce qui est écrit a été écrit pour notre instruction, afin que nous concevions une espérance ferme par la patience et par la consolation que les Ecritures nous donnent* ». Il a été écrit pour l'instruction et la consolation des faibles comme des forts. Mais les meilleurs remèdes ne servent de rien à un malade, s'il ne se les applique point. Appliquons-nous donc à nous-mêmes ces paroles, que le Saint-Esprit a dictées aux Prophètes et aux Apôtres, ou que Jésus-Christ a proférées lui-même pour nous consoler et nous encourager. Disons avec David (**Ps 30:18**) : « *Pour moi, j'ai mis toute mon espérance en vous, Seigneur. J'ai dit : Vous êtes mon Dieu ; mon sort est entre vos mains. Recevez-moi entre vos bras (Ps 118:116) selon votre parole, afin que je vive ; et ne permettez pas que je sois confondu dans mon espérance. Je suis à vous, sauvez-moi donc* » (**Ibid 94**)

C'est, Seigneur, votre cause et votre affaire, puisque je suis à vous et non plus à moi-même, et que **vous m'avez acheté d'un si grand prix**, et que vous ne m'avez acheté si cher, que pour me posséder uniquement pour le temps et pour l'éternité. Oui, Seigneur, *« j'ai espéré en vous, je ne serai point confondu pour l'éternité » (Ps 30:1)*

Disons avec saint Paul (2 Tim 1:12) *« Je sais qui est celui à qui j'ai confié le dépôt de mon âme et de mon salut, et qu'il est assez puissant pour le conserver contre tous mes ennemis et contre moi-même, jusqu'à ce grand jour. Il conservera chèrement un dépôt qui lui appartient et qui lui a coûté si cher. Quand nous croirions voir l'abîme ouvert à nos pieds, jetons-nous hardiment entre ses bras; il ne se retirera pas pour nous laisser tomber » (saint Augustin Confess. Lib 8 Cap. 11: « Projice te in eum, noli metuere, non se substrabet ut cadas; projice te securus, excipiet et sanabit te »).*

Il nous recevra sur sa main, il nous délivrera, et il nous sauvera, parce que *« nous aurons espéré en lui (Ps 36:25, 42)*. Il est impossible que celui qui s'unit et s'attache à Jésus-Christ avec persévérance, périsse. *« Le ciel et la terre passeront; mais les paroles »* par lesquelles il a si souvent promis et même avec serment, de ne jamais abandonner ceux qui espèreront en lui *« ne passeront jamais » (Matth 24:35)*

Unissons-nous donc à Jésus-Christ et ne craignons point d'approcher avec lui, de la justice et de la sainteté de Dieu même.

Ch 7 L'Espérance par elle-même

est agréable à Dieu, et obtient tout de lui

§1 Promesses magnifiques

attachées spécialement à l'Espérance

I « *Le Seigneur n'aime point que l'on se fie à la force du cheval, il ne se plaît point que l'homme s'assure sur la force des jambes* » (Ps 146:11)

Non, le Seigneur n'aime point et ne regarde point favorablement ces âmes qui s'appuient sur leur puissance, sur leur adresse, ni sur celle d'aucune créature ; c'est au contraire le moyen de se rendre indigne de ses regards, et de son secours. Mais « *le Seigneur met son plaisir en ceux qui le craignent, et en ceux qui espèrent en sa miséricorde* » (ibid :12) non seulement il les regarde favorablement, mais il met en eux sa complaisance et ses délices. Qui pourrait être assez cruel et assez injuste pour refuser ce plaisir à son Dieu, en refusant d'espérer en sa miséricorde, et pour se refuser à soi-même la plus douce et la plus solide satisfaction qu'il soit possible de goûter sur la terre ?

II Rien de plus consolant dans toute l'Écriture que les promesses si magnifiques que Dieu a voulu attacher spécialement à l'Espérance. « *Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai ; je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom. Il criera vers moi et je l'exaucerai ; je serai avec lui dans son affliction, je le sauverai et je le comblerai de gloire* » (Ps 90:14,15)

Mais pour quelle raison, Dieu promet-il qu'il nous délivrera, qu'il nous sauvera et nous glorifiera ? « *Quare ? et quibus meritis ?* » dit saint Bernard : **parce que nous aurons espéré en Lui** ; « *Parce qu'il a espéré en moi, nous dit-il lui-même, je le délivrerai, je le sauverai, et je le comblerai de gloire* »

Ce ne sera donc pas parce que nous aurons pratiqué les pénitences les plus austères; parce que nous aurons fait de grandes aumônes, essuyé pour la Religion les plus grands travaux, les plus grandes souffrances. Ces actions sont à la vérité d'un grand prix devant Dieu; mais elles ne sont pas au pouvoir de tous. Mais ce sera parce que **nous aurons espéré en Lui**. « *Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai* »

«**Ô**, que cette raison est douce et consolante, dit saint Bernard, et qu'elle est en même temps forte et efficace ! « *Dulcis causa, attamen efficax, attamen irrefragabilis.* »

Car y a-t-il quelqu'un qui ne puisse espérer ? Après cela, si faute d'espérer, nous nous perdons pour l'éternité, ne le méritons-nous pas bien ? Etait-il donc si pénible d'espérer en la bonté d'un Dieu, qui, selon saint Bernard, réduit tout le mérite de l'homme à mettre en lui toute son espérance ? « *Hoc totum hominis meritum, si totam spem suam ponat in eo qui totum hominem salvum facit* ». Qu'un autre, dit encore ce Père, s'appuie sur d'autres mérites, sur ce qu'il aura porté le poids du jour et de la chaleur, sur ce qu'il aura beaucoup jeûné et qu'il aura mené une vie distinguée de celle du reste des hommes. Pour moi, mon lien et mon mérite c'est de mettre mon espérance en la bonté de mon Dieu. C'est l'unique cause pour laquelle il accomplira en moi toutes ses promesses, et la seule raison pour laquelle j'attends tout de sa miséricorde.

III Cette promesse si consolante, quand elle ne se trouverait marquée qu'en un seul endroit de l'Écriture, devrait faire sur notre cœur une impression ineffaçable. Car comme Dieu ne change point

de pensées, sa parole aussi est incapable de changement. Mais il a voulu renouveler cette même promesse en différents endroits, pour nous obliger à y faire plus d'attention. « *Le Seigneur les assistera, et il les délivrera; il les arrachera d'entre les mains des pécheurs, et il les sauvera* » (Ps 36:42)

Et pour cela, le Seigneur ne nous demande que d'espérer en Lui : « *Il les délivrera et il les sauvera, parce qu'ils ont espéré en Lui. Vous m'avez conduit vous-même, vous avez été pour moi comme une forte tour contre les attaques de l'ennemi, parce que vous êtes devenu mon espérance* » (Ps 60:3)

« *Conservez-moi, Seigneur, parce que j'ai espéré en Lui* » (Ps 15:1)

« *Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi, parce que mon âme met sa confiance en vous* » (Ps 56:1)

« *Faites-moi sentir promptement votre miséricorde, parce que j'ai espéré en vous* » (Ps 142:9)

« *Vous m'exaucerez, Seigneur, mon Dieu, parce que j'ai espéré en vous* » (Ps 37:16)

Partout Dieu nous déclare que Lui-même, ou par son Prophète, que c'est parce qu'on a espéré en Lui, qu'on a été exaucé, qu'on a ressenti les effets de sa miséricorde, qu'on a été conservé, qu'on a été protégé. **Notre espérance est toujours le prix et le mérite de notre délivrance et de nos victoires.** Partout Dieu témoigne combien l'espérance en sa miséricorde lui est agréable, qu'elle obient tout de sa bonté, et « *qu'il met son plaisir en ceux qui espèrent en sa miséricorde* » (Ps 146:12)

§2 L'Espérance plaît si fort à Dieu parce qu'elle l'honore

I C'est Dieu Lui-même qui nous déclare que nous l'honorons par l'espérance en sa bonté. « *Invoquez-moi, nous dit-il, au jour de l'affliction; je vous délivrerai et vous m'honorerez* » (Ps 49:16)

Celui qui espère, honore véritablement Dieu, car il n'espère en lui, que parce qu'il a une idée grande et élevée de la puissance de Dieu, à qui il croit que tout est non seulement possible, mais également facile dans l'ordre de la grâce comme dans l'ordre de la nature. Il n'espère, que parce qu'il a de grands sentiments de la miséricorde de Dieu à laquelle il ne met point de bornes et qu'il n'en met encore aucune à la bonté et aux mérites de Jésus-Christ, qu'il sait lui avoir été donné pour Médiateur.

Celui qui **espère en Dieu** au milieu des plus grandes difficultés et des maux les plus pressants, **honore encore Dieu davantage** parce qu'il témoigne assez, que l'idée et les sentiments qu'il a de la puissance et de la miséricorde de Dieu, et de la bonté et des mérites de Jésus-Christ sont encore plus élevés et par conséquent plus dignes de Dieu et de Jésus-Christ.

II C'est ainsi, selon l'Apôtre qu'Abraham, le Père de notre foi et de notre espérance, honora Dieu parce qu'il « *espéra contre toute espérance* » (Rm 4:18) c'est-à-dire contre toutes les apparences, au milieu des plus grandes difficultés, des plus violentes tentations et de la plus forte épreuve, où la foi et son espérance pussent être exposées. Il crut et espéra en « *celui qui ranime et ressuscite les morts, et qui appelle ce qui n'est point comme ce qui est* » (Rm 4:17,20, 21) (qui peut tout sur les esprits, sur les corps, et sur le néant : (Rom 4:17,20,21) « *Il n'hésita point et n'eut pas la moindre défiance ; mais il se fortifia par la foi, rendant gloire à Dieu, et*

étant pleinement persuadé qu'il est tout-puissant pour faire ce qu'il a promis », et ce qu'on attend de sa bonté.

III Si l'espérance honore Dieu, et lui est si agréable, parce qu'elle est toujours accompagnée d'une grande idée et de grands sentiments **de sa puissance, de sa miséricorde, et des mérites de Jésus-Christ, ne faut-il pas dire par une raison toute contraire que la défiance déshonore Dieu**, et lui fait injure, parce que la défiance vient de ce qu'on a une idée et des sentiments faux, bas, injustes et tout à fait indignes de Dieu et de Jésus-Christ ? Aussi le Prophète emploie-t-il une grande partie du Psaume 77 qui est un des plus longs, à faire sentir aux Israélites, **combien la défiance déshonore Dieu, combien elle l'irrite**, surtout lorsqu'on a déjà éprouvé les effets de sa bonté.

Dieu nous invite et nous commande en mille endroits de ses écritures, de nous appuyer et de nous reposer sur lui. Mais ne serait-ce pas lui faire une très grande injure que de croire qu'Il nous invite et qu'Il nous commande de nous jeter entre ses bras, sans qu'Il ait la volonté de nous soutenir ? Dieu, dit saint Augustin, est-il donc un moqueur qui nous invite, qui nous presse, qui nous commande de nous appuyer sur sa main, pour nous tromper ensuite et nous laisser tomber en retirant sa main ? Peut-on lui faire un plus grand outrage que d'en avoir une telle idée ?

« Quare Deus toties ad initendum sibi moneret, si supportare nos nollet ? Non est illusor Deus, ut se ad supportandum nos offerat, et nobis innitentibus ei se subtrahat »

Jetez-vous donc entre ses bras, nous dit ailleurs ce saint docteur, *« ne craignez point, il ne retirera point sa main pour vous laisser tomber; jetez-vous hardiment, il vous recevra et il vous guérira »*

IV Croyons donc que nous honorons Dieu par notre confiance, et que nous le déshonorons par nos défiances. C'est Lui-même qui nous l'a dit en termes exprès; et il faut douter de tout, si nous

doutons d'une vérité si solennellement attestée. Il sait mieux que nous ce qui l'honore ou ce qui le déshonore. Croyons-le sur sa parole, et que ce sentiment reste toujours dans notre cœur, qu'il soit la règle de toute notre conduite. Faisons usage de cette vérité, non comme tant d'autres, un usage durant lesquels on les voit pleins de courage et d'espérance, après quoi on les voit retomber dans leur défiance et leur timidité ordinaire; mais un usage confiant et uniforme.

Ne donnons pas dans les pièges du tentateur, qui, sous prétexte d'humilité, voudrait souvent nous persuader qu'il n'appartient pas à des âmes aussi pauvres, aussi destituées de vertu et de mérites que nous le sommes, de nourrir dans notre cœur une si grande confiance en Jésus-Christ, que ce serait en quelque façon faire injure à sa sainteté infinie, et à sa justice, que de nous adresser à lui avec tant de confiance, et que nous l'honorons davantage par nos craintes, notre timidité et nos défiances.

Tout cela n'est qu'illusion, fausse humilité, et un orgueil véritable, comme on l'a déjà montré. Encore un coup, Dieu sait mieux que nous ce qui l'honore véritablement et ce qui le déshonore : tenons-nous-en à ce qu'il nous a déclaré. L'humilité véritable est toujours simple, ne raisonne et ne raffine point; elle écoute ce que Dieu lui dit, elle lui obéit sans résistance; et plus elle est profonde, plus elle est remplie de confiance.

§3 Le sentiment de notre indignité relève encore le prix de notre espérance

I Le sentiment de notre pauvreté et de notre indignité ne diminue point, mais relève au contraire le prix de notre espérance. Moins Dieu trouve de disposition en nous, plus il lui revient de gloire : **c'est la grandeur et la gloire de Dieu de ne trouver dans**

l'homme d'autre fondement de sa miséricorde que la misère de l'homme.

II Ô, que le Prophète était bien instruit de ces vérités ! Partout nous voyons qu'il se fait un mérite de l'aveu et du sentiment de sa pauvreté et de ses misères, pour s'adresser à Dieu avec confiance. *« Délivrez-moi, Seigneur, parce que je suis pauvre et dans l'indigence » (Ps 108:21) « Pour moi, je suis pauvre et dans l'indigence et le Seigneur prend soin de moi : Mon Dieu, ne tardez point davantage » (Ps 39:23) Et c'est ce qu'il ne se lasse point de répéter dans les Psaumes : « Que les pauvres voient ceci et qu'ils se réjouissent, parce que le Seigneur a exaucé les pauvres » (Ps 68:37) « il aura compassion de celui qui est pauvre et dans l'indigence, et il sauvera les âmes des pauvres » (Ps 71:13)*

Imitons ce Prophète, adressons-nous à Dieu dans l'humble sentiment de nos misères, invoquons-le avec confiance dans le temps de l'affliction ; et nous l'honorons. *« Invoquez-moi dans le jour de l'affliction, je vous délivrerai et vous m'honorerez » (Ps 49:16)*

Ne nous lassons point d'admirer la bonté ineffable de Dieu, qui nous invite en mille manières, et nous presse d'espérer en Lui, et de l'invoquer dans tous nos besoins; et qui veut bien nous en faire un mérite, et y attacher sa gloire, comme s'il y avait quelque intérêt : le moyen de résister à des invitations si pressantes et si touchantes ! Allez donc à Lui ; *« car le Seigneur vous attend pour vous faire miséricorde, parce qu'il fera sa gloire de vous pardonner; il vous fera certainement miséricorde. Heureux donc tous ceux qui l'attendent et qui espèrent en Lui » (Isaïe 30:18,19)*

§ 4 On confirme par des exemples tout ce que l'on a dit dans ce chapitre

I Rien ne montre plus sensiblement **combien l'espérance est par elle-même agréable à Dieu, et qu'elle peut tout obtenir de sa bonté**, que les **exemples que nous présente l'Évangile**. Quel mérite remarquons-nous dans ce nombre prodigieux de toutes sortes de personnes, qui se sont adressées à Jésus-Christ, pour obtenir de sa bonté différentes grâces ?

Jésus-Christ pour nous exciter à recourir à Lui avec une entière confiance dans tous nos différents besoins, **ne relève en eux que le mérite de leur foi et de leur confiance**. « *Votre foi vous a sauvé* » (Matth 9:2) : c'est ce qu'il avait coutume de leur dire ; c'est-à-dire : « *votre confiance vous a sauvé* », car c'est ce que ce terme de foi signifie ordinairement dans l'Évangile ; et il y a même des endroits où l'on ne peut lui donner d'autre sens.

Ce n'est pas que plusieurs n'eussent d'autres dispositions ; mais Jésus-Christ, par des raisons dignes de sa tendresse pour nous, n'a point jugé à propos de les relever ; il attribue toujours à leur confiance les grâces qu'Il leur accordait avec tant de bonté ; parce qu'Il pensait à exciter et à animer notre confiance en récompensant la leur ; il voulait nous faire comprendre combien la confiance en sa bonté, est agréable à ses yeux ; qu'il n'y a point de grâces qu'elle n'obtienne de Lui ; que c'est un trésor inépuisable de toute sorte de biens, puisqu'aucun ne lui est refusé, et que tout est possible à celui qui croit et qui espère.

II C'est encore cette seule disposition que Jésus-Christ demanda expressément à cet heureux paralytique, dont il guérit l'âme avant que de guérir son corps, en lui accordant la rémission de ses péchés : « *Mon fils, ayez confiance*, lui dit-Il, (Matth 9:2) *vos péchés vous sont remis* » ; il est vrai que Jésus-Christ a jugé à propos de

relever en termes exprès la grandeur de l'amour de cette heureuse pécheresse, qui est devenue aussi fameuse dans l'univers par sa pénitence, qu'elle l'avait été dans sa ville par sa vie déréglée. Mais Jésus-Christ après avoir dit à Simon le Pharisien et à tous les assistants que (**Luc 7:47**) « *plusieurs péchés avaient été remis à cette femme parce qu'elle avait beaucoup aimé* », n'oublie pas de relever bientôt après le mérite de sa foi et de sa confiance, en disant à cette sainte pénitente (**Luc 7:50**) : « *votre foi ou votre confiance vous a sauvée ; allez en paix* »

III Quel mérite trouvons-nous encore dans ce pécheur crucifié avec Jésus-Christ; il reconnaît ses crimes ; il confesse qu'il avait été condamné très justement au supplice de la Croix. Celui qui, pour les mêmes crimes avait été aussi condamné au même supplice, et qui était crucifié à l'autre côté de Jésus-Christ en pouvait dire autant. Mais le premier invoque et prie Jésus-Christ, il demande miséricorde : l'horreur de ses crimes qui sont présents à son esprit, la vue de la mort qu'il voit toute proche, l'impuissance entière où il se trouve de se préparer au jugement de Dieu par de bonnes œuvres, rien de tout cela ne l'empêche de d'espérer miséricorde ; et lorsque tout le reste lui manque, son espérance en la miséricorde de Jésus-Christ, lui tient lieu de tout ce qui lui manquait. Que de raisons spécieuses en apparence auraient pu persuader à ce criminel qu'il n'était plus temps de rien faire, que son salut était désespéré ! mais au lieu de raisonner il espéra et trouva dans son espérance le salut et la vie. **Jésus-Christ va au-delà de ses espérances ; il n'avait rien demandé à Jésus-Christ**, sinon qu'il daignât se souvenir de lui quand il serait dans son Royaume, sans avoir rien osé marquer pour le temps ; et Jésus-Christ lui déclare que dès ce jour-là même, il serait avec lui dans son Royaume.

§5 La mesure de notre confiance en la bonté de Dieu est la mesure des grâces que nous en obtenons.

I Dieu qui fait tout avec poids et mesure, et selon les règles d'une sagesse infinie, garde un certain ordre dans la distribution de ses grâces. Elles sont toutes gratuites et des effets de sa miséricorde ; et cependant il veut que les unes précèdent les autres, et servent de dispositions pour les obtenir ; il n'accorde quelques-unes qu'après en avoir accordé d'autres, et en gardant une certaine proportion entre les unes et les autres.

Dieu donne la foi et la confiance, comme il donne toutes les autres grâces ; mais il veut que la foi et la confiance en sa bonté servent de disposition pour obtenir toutes les autres. Les Evangélistes ont eu grand soin de marquer que Jésus-Christ les exigeait de ceux qui recouraient à lui pour obtenir des grâces ; et non seulement, il les exige, mais selon l'ordre ordinaire qu'il s'est prescrit, Il ne répand en nous les grâces, **qu'à proportion que notre foi et notre confiance sont plus ou moins grandes.**

II « *Qu'il vous soit fait selon votre foi et votre confiance* ». C'est ce que Jésus-Christ répondait à ceux qui lui demandaient des grâces ; et c'est ce qu'il nous dit encore présent. **Car ces paroles de Jésus-Christ ont été écrites pour notre instruction et pour celles de tous les siècles.**

« *Qu'il vous soit fait selon votre foi et votre confiance* » : c'est nous dire que si nous avons peu de foi et de confiance, nous recevrons peu ; et que si nous avons beaucoup de foi et de confiance, nous recevrons beaucoup ; c'est nous exhorter à augmenter et à étendre notre confiance afin de la rendre capable de recevoir une plus grande mesure de grâces ; c'est faire tout dépendre de notre foi et de

notre confiance; c'est en quelque sorte nous rendre maîtres de sa puissance et du trésor de ses miséricordes, si nous voulons nous fier à sa bonté pleinement et sans réserves. « *Qu'il vous soit fait selon votre foi et votre confiance* ».

Ayez donc une *foi et une* confiance pleine et entière en Dieu. « Je vous dis en vérité, quoi que ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé » (**Matt 11:22,24**)

Jésus-Christ promet tout à la prière faite avec une entière confiance ; il n'excepte rien : si nous n'obtenons pas tout, c'est que nous n'espérons pas tout, ou que notre espérance n'était pas pleine et sans quelque défiance ou hésitation. **Ne mettons point de bornes à notre confiance, et Dieu n'en mettra point à ses miséricordes.** Car il donne, dit saint Cyprien, à ceux qui croient et espèrent en lui, autant que chacun espère en recevoir. « *Dans credentibus tantum quantum se credit accipere qui sumit* » (Epist 8 ad Mart, & Confess)

Vous obtiendrez du Seigneur autant de biens et de grâces que **vous aurez espéré d'en recevoir**, dit saint Bernard. « *quatenus in bonis Domini fiducia pedem porrexeris, eatenus obtinebis* » **Art admirable de s'enrichir des biens de Dieu, d'espérer seulement d'en devenir riche !** « *Quantumtunque spes processeris, tantum obtinebis, si tamen in Deum tota figatur, ut firma sit et non titubet. Quid timeat aspidem & basiliscum ? Quid leonis rugitas aut Draconis sibilos expavescat ?* »

« *Seigneur, répandez sur nous vos miséricordes, à proportion de ce que nous avons espéré en vous* » (**Ps 32:21**)

C'est la prière que faisait à Dieu un Roi plein de confiance. Il était persuadé que la mesure de la confiance que nous avons en la bonté de Dieu, est la mesure des miséricordes qu'il répand sur nous; et comme il ne mesurait l'étendue de son espérance que sur la grandeur

de la bonté de Dieu, sur la magnificence de ses promesses, et sa fidélité à les accomplir, il ose demander à Dieu qu'Il mesure ses miséricordes sur la mesure de son espérance. « *Seigneur, répandez sur nous vos miséricordes à proportion que nous avons espéré en vous* ».

Mais oserions-nous faire à Dieu la même demande ? Que deviendrions-nous si Dieu ne répandait sur nous ses miséricordes que selon la mesure de notre espérance ? Si nous ne recevions de sa bonté qu'à proportion de ce que nous espérons, que deviendraient les promesses si magnifiques que Dieu fait dans ses Ecritures ? Notre confiance est si bornée et si faible, et nous avons cependant besoin d'une miséricorde, et d'une multitude de miséricordes infinies.

Avant donc de demander à Dieu *qu'Il répande ses miséricordes sur nous à proportion que nous aurons espéré en lui*, prions-Le de changer nos dispositions, d'élargir le vase de notre cœur, qui est si étroit, en augmentant notre confiance, et la rendant capable de recevoir des miséricordes aussi grandes que celles dont nous avons besoin; ou, comme il a infiniment plus de bonté que nous n'avons de foi et de confiance, prions-Le de mesurer les grâces, non sur l'étendue de notre foi et de notre confiance, mais sur l'étendue de sa bonté, « *qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons, et tout ce que nous pensons* » (Ephes 3:20) et « *qui se plaît à surpasser par une abondance de miséricordes les mérites et les désirs de ceux qui ont recours à lui, et à leur accorder ce que leurs prières n'oseraient presque espérer* » (Collecte du onzième dimanche après la Pentecôte)

§6 Les grâces déjà reçues doivent augmenter notre confiance

I Il est naturel que les saveurs dont un ami ne cesse de combler son ami depuis de longues années, augmentent la confiance de ce dernier en la bonté du premier; et si, après toutes ces épreuves,

celui-ci commençait à se défier de la bonté de son ancien ami, l'autre aurait raison de s'en offenser, comme d'une grande injure qu'il lui aurait faite. Tout cela serait beaucoup plus vrai, si, en la place de ces deux amis, on mettait un père et son propre fils. Combien donc cela doit-il être plus vrai, si, en la place de cet ami et de ce père, nous mettons Dieu même, dont la bonté surpasse autant celle de tous les amis et de tous les pères, que l'infini surpasse le fini ? Il veut que tous les bienfaits généraux et particuliers dont il ne cesse de nous combler depuis tant d'années, fortifient de plus en plus notre confiance en sa bonté paternelle : et si nous n'en faisons point cet usage, il s'en tiendra offensé et punira cette injure que nous aurons faite à sa bonté.

II Ce qui irrita davantage Dieu contre les Israélites, c'est qu'après avoir souvent éprouvé en Egypte et dans le désert les effets de sa bonté sur eux, ils perdirent néanmoins la confiance dans les nouveaux périls et les grandes épreuves où ils furent exposés.

« C'est pour cela », dit le Prophète, « que Dieu les rejeta loin de lui, qu'un feu s'alluma contre Jacob, et que la colère du Seigneur s'éleva contre Israël, parce qu'ils ne crurent point en Dieu et qu'ils n'espèrent point en son assistance salutaire. Ils ne se souvinrent point de la puissance qu'Il avait fait paraître au jour qu'Il les délivra de l'ennemi qui les affligeait; de quelle façon il fit éclater dans l'Egypte les signes de sa puissance » (Ps 77:21,41)

« Nos pères, dit encore le Prophète, ne comprirent point vos merveilles dans l'Egypte; ils ne se souvinrent point de la multitude de vos miséricordes, et ils vous irritèrent auprès de la Mer Rouge » (Ps 105:6,7)

Qu'on se souvienne que toutes les merveilles que Dieu opéra en faveur de son ancien peuple, n'étaient que **l'ombre de celles qu'Il a opérées en notre faveur** pour nous délivrer de la servitude du péché et des démons; et qu'on comprenne par là combien nous

irriterons Dieu contre nous, si toutes ces merveilles que Dieu a opérées par Jésus-Christ en notre faveur, ne nous inspirent une confiance capable de nous soutenir dans tous les dangers et dans toutes les épreuves.

III Pourquoi les Apôtres représentent-ils souvent dans leurs épîtres aux premiers fidèles l'état horrible d'où Dieu les avait tirés en les appelant à la foi, les grâces qu'ils en avaient reçues depuis leur vocation ? Ce n'était pas seulement pour les exciter à l'amour et à la reconnaissance; c'était encore pour les animer à une vive confiance, par le souvenir des grâces déjà reçues : « *J'ai une ferme confiance que celui qui a commencé en vous le bien, ne cessera point de le perfectionner et de l'achever jusqu'au jour de Jésus-Christ* » (**Philip 1:6-7**)

Il veut que nous regardions les premières grâces comme un gage de la dernière.

Le gage ou les arrhes sont une assurance que donne une personne qu'elle accomplira ce qu'elle a promis. C'est ainsi que le grand Apôtre veut que nous regardions la part que Dieu a bien voulu nous donner aux grâces de son Esprit Saint comme un gage et une espèce d'assurance qu'Il fera tout le reste et qu'Il accomplira en nous le grand ouvrage de notre salut. C'est pour cette raison qu'en plusieurs de ses Epîtres, il appelle le Saint Esprit que nous avons reçu « *le gage et les arrhes de notre héritage éternel* » (**Eph 1:13,14/2 Cor 1:22**)

Ce que Dieu nous a déjà donné est donc un gage de ce que nous devons attendre de sa bonté.

IV Ce qu'Il a déjà fait pour notre salut, est plus que ce qui lui reste à faire. S'il s'agissait encore d'envoyer son Fils unique au monde, d'en faire un homme de douleurs, de le traiter comme un ver de terre, et comme le rebut et l'opprobre de l'univers, et de le livrer de nouveau

à la mort de la croix ; qui de nous oserait espérer que Dieu portât l'excès de sa charité, jusqu'à faire pour lui des choses si étonnantes ? Mais ce n'est plus de quoi il s'agit.. Il n'est plus nécessaire que Dieu le fasse; il a déjà fait ce que personne, n'aurait osé ni espérer ni même penser. Il a envoyé au monde ce Fils unique, il l'a anéanti pour l'amour de nous, il l'a immolé sur la croix ; il n'est point nécessaire qu'il le livre de nouveau pour nous à la mort.

Le prix de cette mort est infini et s'étend à tous les siècles. « Par cette unique oblation, il a rendu parfaits pour toujours ceux qu'il a sanctifiés » (Heb 10:14) c'est-à-dire que par cette unique oblation il a achevé de préparer le fonds de mérites qui étaient nécessaires pour sanctifier et sauver les hommes de tous les siècles. Il ne s'agit plus que de leur appliquer la vertu et les mérites de ce sacrifice unique.

Si Dieu a fait pour nous ce qui nous aurait paru ou impossible ou incroyable, comment ne ferait-il pas ce qui est si croyable et si facile ? « *Si, lorsque nous étions pécheurs, Jésus-Christ* », selon les ordres presque incroyables de son Père, « *est mort pour nous, maintenant que nous avons été justifiés par son sang* » (Rom 5:8,9,10), et qu'il ne s'agit plus que de continuer à nous appliquer la vertu de ce sang, « nous serons à plus forte raison délivrés par lui de la colère de Dieu. Car si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils » que le Père a livré pour nous à tous les tourments les plus grands et les plus ignominieux; « *à plus forte raison étant maintenant réconciliés avec lui, nous serons sauvés par la vie de son Fils* », qui est toujours vivant pour intercéder pour nous, et pour nous appliquer les fruits et les mérites de sa mort.

Ceux que Dieu par sa grâce a déjà tirés du péché, lorsqu'ils vivaient dans l'oubli de Dieu, peuvent-ils se défier de sa miséricorde, lorsqu'ils le cherchent, qu'ils ne craignent rien tant que de l'offenser et de le perdre ? Tant de bienfaits déjà reçus ne méritent-ils pas bien toute leur confiance ? Et pourraient-ils la lui refuser sans une injustice criante et une honteuse ingratitude ? Leur

plus douce consolation doit donc être de se souvenir de l'état horrible d'où Jésus-Christ les a tirés, de s'occuper de tout ce qu'il a fait et souffert pour eux, et de s'animer sans cesse par cette vue, à une confiance plus pleine, et à un amour plus ardent.

V Jésus-Christ étant un jour monté dans une barque, voulut passer la mer. *« Or les disciples avaient oublié de prendre des pains, et ils n'en avaient qu'un seul dans la barque; or Jésus leur donna cet avis : Ayez soin de vous bien garder du levain des Pharisiens et du levain d'Hérode » (Marc 8:15, sqq)*

Par ce levain, Jésus-Christ entendait l'orgueil, l'hypocrisie et l'envie ; mais les disciples alors ne le comprirent pas. A l'occasion du mot de levain, ils se souvinrent qu'ils avaient oublié de faire provision de pain *« et ils se disaient l'un à l'autre : Nous n'avons point de pain; ce que Jésus connaissant, il leur dit : Pourquoi vous occupez-vous de cette pensée, que vous n'avez (Mc 8:16-20) point de pain; Quoi, vous n'avez encore ni sens ni intelligence, et votre cœur est toujours dans l'aveuglement ! Aurez-vous toujours des yeux sans voir, et des oreilles sans entendre ? Et avez-vous même perdu la mémoire ? Lorsque je distribuais les cinq pains à cinq mille hommes, combien remportâtes-vous de paniers pleins de morceaux qui étaient restés ? Douze, lui dirent-ils. Et, lorsque je distribuais les sept pains à quatre mille personnes, combien remportâtes-vous de corbeilles pleines de morceaux qui étaient restés ? Sept, lui dirent-ils. Et comment donc, ajouta-t-il, n'avez-vous point encore d'intelligence ? »*

En d'autres occasions, Jésus-Christ avait déjà repris ses disciples, de leur **peu de foi et de confiance**. Mais il ne leur avait jamais fait des reproches si vifs et si durs en apparence, que dans cette rencontre. La raison que Jésus-Christ leur en donne est bien remarquable. C'est parce qu'ils avaient déjà éprouvé en deux occasions différentes les effets de sa providence, de sa puissance et de sa bonté paternelle, et qu'ils n'en avaient point profité pour animer et augmenter leur

confiance en lui. Voilà pourquoi Jésus-Christ leur parle comme en colère, et se sert des termes les plus durs et les plus humiliants pour leur faire sentir plus vivement leur faute.

Mais ces **reproches de Jésus-Christ** ne nous regardent-ils pas encore plus que les disciples ? Combien de grâces avons-nous reçues de sa bonté ? **Avons-nous profité de toutes ses miséricordes pour rendre notre confiance plus vive et plus forte** ? Le peu d'usage que nous avons fait de ses dons, l'oubli de ses miséricordes, l'inapplication à tous ses bienfaits généraux et particuliers, notre peu de soin à nous en servir pour croître en confiance et en amour, ne mériteraient-ils pas que Jésus-Christ entrât en colère contre nous, et nous dît comme à ses disciples : *« Aurez-vous toujours des yeux sans voir, des oreilles sans entendre ? Quoi, vous n'avez encore ni sens, ni intelligence, et votre cœur est toujours dans l'aveuglement ! »*

VI Pour éviter ce reproche, usons des dons de Dieu, comme il veut que nous en usions; servons-nous en pour augmenter notre confiance. C'est ainsi que le Prophète dans ses divins Cantiques, s'anime lui-même à la confiance, par la vie des miséricordes que Dieu lui avait déjà faites par le passé, et qu'il regarde presque dans tous les Psaumes, la délivrance de ses périls et de ses maux passés, comme un titre de confiance en sa bonté pour tous les périls et les maux à venir.

Entrons dans ces sentiments de saint Augustin si conformes aux maximes que nous avons établies. « Je sens une humble joie de ce que Dieu a commencé en moi son ouvrage, et j'attends avec foi et avec confiance qu'il lui plaise de l'achever; afin de n'être ni ingrat, en ne reconnaissant pas assez ce qu'il m'a déjà donné; ni incrédule, en n'espérant pas ce qu'il ne m'a pas encore donné ». (*Nec in eo quod jam donavit, ingratus; nec in eo non donavit, incredulus*)

Considérons que, selon ce saint Docteur, ce serait en nous un manque de foi et une incrédulité, si nous n'avions pas une humble et ferme confiance que Dieu, qui nous a déjà fait tant de bien, nous donnera encore ce qui nous manque, et achèvera son œuvre en nous. Demandons à Dieu avec toute l'Église qu'il nous fasse connaître quelle est l'étendue de sa miséricorde, afin que par les dons que nous avons déjà reçus, nous apprenions à attendre avec une ferme espérance ceux qu'il nous reste à recevoir. «*Da nobis intelligere misericordiam tuam, ut ex perceptione praesentium numerum, firma sit expectatio futurorum* » (Oraison après la septième prophétie du samedi saint)

§7 L'Espérance ne trompe personne

I De tous les dons de Dieu le plus excellent et le plus nécessaire, c'est le don de la persévérance, qui nous fait vivre jusqu'à la mort dans l'accomplissement de tous les devoirs de la justice chrétienne.

Or ce grand don, sans lequel tous les autres deviennent inutiles, au salut est encore promis à l'espérance.

*« Car l'espérance ne trompe point, dit l'Apôtre », (Rom 5:5)
« considérez, mes enfants, tout ce qu'il y a eu d'hommes parmi les nations, et sachez que jamais personne qui a espéré au Seigneur, n'a été confondu » (Ecclesiastique 2:11)*

« Je suis le Seigneur, nous dit Dieu Lui-même, Je suis le Seigneur et tous ceux qui m'attendent ne seront point confondus dans leur espérance » (Isaïe 49:25)

« Ecoutez-moi, maison de Jacob, vous que je porte dans mon sein, que je renferme dans mes entrailles » (Isaïe 46:3,4)

Les mères ne portent leurs enfants dans leurs entrailles que durant quelques mois, mais moi, « *je vous porterai dans mon sein et dans mes entrailles jusqu'à la vieillesse. Je vous porterai jusqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés, je vous ai rachetés, je vous soutiendrai, je vous porterai et je vous sauverai. C'est le Seigneur qui a parlé* » (Isaïe 14:9)

« et son peuple dira alors : C'est là vraiment celui qui est notre Dieu; nous l'avons attendu et il nous sauvera. C'est Lui qui est le Seigneur, nous l'avons attendu longtemps, et nous serons dans l'allégresse, nous serons ravis de joie dans le salut qu'il nous donnera. Il précipitera la mort pour jamais, et le Seigneur notre Dieu sèchera les larmes de tous les yeux » (Isaïe 14:8)

« Vous nous conserverez la véritable paix, Seigneur, vous nous la conserverez, parce que nous avons espéré en vous, parce que nous avons mis pour jamais notre confiance dans le Seigneur notre Dieu, dans le fort toujours invincible » (Isaïe 26:3-4)

C'est le Seigneur qui a parlé, et Il fera ce qu'Il a dit. « *Car Il est fidèle dans toutes ses paroles* » (Ps 144:14)

Il a dit « *que tous ceux qui espèrent en Lui, ne seront point trompés dans leur espérance* » (Ps 24:2 ?) Et le Seigneur qui ne peut point mentir, accomplira éternellement ce qu'Il a promis.

II Il est vrai que plusieurs ne persévèrent point jusqu'à la mort dans la justice chrétienne. Ceux-là, sans doute, seront trompés et confondus; mais ce sont eux-mêmes qui se sont trompés, et non pas le Seigneur qui les a trompés.

Car Il est aussi incapable de tromper que de se tromper. Ils ne se trouvent confondus que parce qu'ils ont cessé d'espérer. Comme ce n'est point assez de croire, ni d'aimer durant quelque temps; mais

qu'il est absolument nécessaire de continuer toujours à croire et à aimer, ce n'est point aussi assez d'espérer durant un certain temps; il faut continuer jusqu'à la mort à espérer.

Nous entrerons dans la maison de notre Père céleste et nous ferons nous-mêmes partie de cet édifice éternel, « *pourvu, dit saint Paul, que nous conservions jusqu'à la fin une confiance ferme, et une attente pleine de joie, des biens que nous espérons* » (Heb 3:6)

S'ils l'avaient conservée, leur salut était assuré. **Mais ils se sont lassés d'attendre, d'espérer et de prier** ; et ils sont tombés dans la confusion et la malédiction, dont Dieu Lui-même avait eu la bonté de les avertir, afin qu'ils l'évitassent. « *Malheur à ceux qui manquent de cœur, qui ne se confient point en Dieu, et que Dieu, pour cette raison, ne protègent point! Malheur à ceux qui ont perdu la patience, qui ont quitté les voies droites* » (Ecclésiastique 2:15-16)

« *Pour moi, dit le Prophète, je ne cesserai jamais d'espérer, et de vous donner, Seigneur, de nouvelles louanges* » (Ps 70:15)

Je vous dirai : « *Ne m'abandonnez pas, ô mon Dieu, dans le temps de ma vieillesse; lorsque ma force s'affaiblira, ne m'abandonnez pas jusqu'à ce que j'aie annoncé la force de votre bras, et votre puissance jusques dans les lieux les plus élevés.*

J'ai mis mon espérance en vous, je ne serai point confondu pour jamais. Je me réjouirai au Seigneur, je serai ravi de joie en Dieu, mon Sauveur (Habacuc 3:30,31,32) Mon Seigneur et mon Dieu est ma force, c'est Lui qui, par sa victoire me conduira dans les lieux élevés où j'entrerai en chantant des Hymnes à sa gloire »

C'est ce qu'éprouveront infailliblement tous ceux qui ne cesseront jamais d'espérer en la miséricorde de Dieu, et qui se confieront pleinement à la grâce de Jésus-Christ; il les rendra victorieux de toutes leurs faiblesses et de toute la force et de tous les artifices de

leurs ennemis. Attendez donc : « *mais attendez avec une espérance parfaite, la grâce et la gloire qui vous sera donnée à l'avènement de Jésus-Christ* » **(1 Pierre 1:13)** « *et ne perdez point la confiance que vous avez, qui doit être récompensée d'un grand prix; afin que faisant la volonté de Dieu, vous puissiez obtenir les biens qui vous sont promis* » **(Hebr 10:35,36)**

Ch 8 De la crainte et de l'espérance

§1 Il n'est point permis de séparer les vérités consolantes des vérités terribles

I La foi chrétienne est simple : elle embrasse toutes les vérités que Dieu nous a révélées, sans être étonnée des contrariétés apparentes que notre faible raison s'imagine voir entre ces vérités. Il lui suffit de savoir que Dieu est infiniment au-dessus de toute intelligence créée; que la vérité souveraine ne peut mentir, ni se contredire; qu'il n'appartient pas à un esprit faible et aveugle comme le nôtre de vouloir sonder la profondeur des richesses de la sagesse, de la science, et des autres perfections de Dieu, de ses mystères, de ses jugements, de ses desseins, et de sa conduite; ni d'entreprendre de concilier les difficultés et les oppositions que notre esprit croit y apercevoir. « *Celui qui veut sonder sa majesté sera accablé de sa gloire* » (Prov 25:27) comme celui qui veut regarder de trop près un grand abîme ou un grand précipice, avec les yeux et la tête faible, en sera ébloui et ne manquera pas d'y tomber.

Les voies de Dieu, ses vérités et ses attributs renferment des profondeurs infinies. Les humbles les adorent, en croyant avec simplicité tout ce qu'il a plu à Dieu de nous découvrir; et se donnent bien de garde de vouloir aller plus avant, de crainte d'y trouver un précipice ; ils croient avoir assez à faire de s'occuper de tout ce que Dieu leur a commandé.

« Ne cherchez donc point ce qui est au-dessus de vous, et ne tâchez point de pénétrer ce qui surpasse vos forces. Mais pensez toujours à ce que Dieu vous a commandé, et n'ayez point la curiosité d'examiner la plupart de ses ouvrages » (Ecclésiastique 3:22, sqq)
« car vous n'avez que faire de voir de vos yeux ce qui est caché. Ne vous appliquez pas avec empressement à la recherche des choses

non nécessaires, et n'examinez point avec curiosité les divers ouvrages de Dieu; car il vous a découvert beaucoup de choses qui étaient au-dessus de l'esprit de l'homme. Plusieurs se sont laissé séduire à leurs fausses opinions, et l'illusion de leur esprit les a retenus dans la vanité et le mensonge » (Ecclésiastique 3:22, suite)

II Cet avis que le Saint-Esprit donne par la bouche du sage, est d'une grande importance. Si on ne le suit exactement, on ne peut manquer de tomber dans une infinité de pièges et d'illusions de l'ennemi. Le serpent séduisit Eve par ses artifices, en lui inspirant de vouloir approfondir les raisons secrètes d'une défense que Dieu avait faite à nos premiers parents de manger du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; raisons qu'il n'avait pas droit d'examiner. *« J'appréhende aussi, dit saint Paul, que vos esprits ne se laissent corrompre et ne dégèrent de la simplicité chrétienne » (2 Cor 11:3)*

Croyons simplement et humblement toutes les vérités : les vérités consolantes comme les vérités terribles, sans examiner comment elles s'accordent ensemble, sans écouter seulement les raisonnements du serpent : car c'est déjà un affaiblissement que de les écouter, quoiqu'on ne veuille pas les croire.

Craignons et espérons, c'est ce que Dieu exige de nous. Le Saint-Esprit qui est la source de toute justice, sait bien allier dans un même cœur les mouvements de crainte avec les mouvements de confiance et d'amour, et les faire servir aux uns et aux autres. Il ne nous est point permis de séparer ce que Dieu a uni. Les vérités ne peuvent nous être utiles, ni être règles de notre conduite, si nous les considérons sans la liaison qu'elles ont entre elles, qui sert à les limiter, à les tempérer, à les expliquer. Si nous les considérons séparément les unes des autres, elles deviendront excessives, pernicieuses, et nous conduiront au même précipice que l'erreur. C'est faire injure aux unes et aux autres que de les faire servir à notre perte.

III C'est néanmoins l'usage qu'en font une infinité de chrétiens. Les uns ne sont occupés que des vérités douces et consolantes; et s'ils lisent ou s'ils entendent les vérités capables d'inspirer (p 209) de la crainte, ils n'y font presque aucune attention, comme si ces vérités ne les regardaient point, et ils passent toute leur vie dans une fausse sécurité, sans penser sérieusement à quitter le péché et à régler leur vie ; ceux-ci sont sans doute le plus grand nombre.

Les autres, au contraire, n'ont l'esprit occupé que des vérités terribles. Ils ne voient autre chose dans l'Écriture, ni dans les autres bons livres ; toutes les vérités consolantes qu'ils y lisent, leur semblent n'être écrites que pour d'autres. S'ils y font de temps en temps quelque attention, ce n'est que pour des moments; et c'est ici la source des plus grandes tentations et des plus redoutables périls de certaines âmes, qui d'ailleurs ont une grande horreur du péché et qui aiment et pratiquent la vertu, comme on l'a déjà remarqué (**Ch 1 § 8 p 19**)

IV Il y a donc un extrême danger à s'occuper de certaines vérités séparément des autres. Il faut demander à Dieu par d'ardentes prières qu'il nous garantisse des abus que nous pouvons faire des vérités les plus saintes, et qu'il nous préserve des illusions que le diable pourrait y mêler pour nous séduire. Ne séparons jamais les menaces des promesses ; ne pensons jamais à la justice de Dieu, sans penser encore plus à sa miséricorde, qu'il se plaît de faire éclater davantage ; ne pensons jamais à nos péchés, sans penser à la satisfaction pleine et abondante que Jésus-Christ a offerte à son Père pour les expier. **Ne pensons même jamais au jugement que Jésus-Christ doit prononcer sur nous à notre mort, sans penser à celui qu'il a souffert pour nous.**

Si la vue de la sainteté infinie de notre juge nous effraie, souvenons-nous aussitôt que notre juge nous commande lui-même de le regarder comme notre Pontife, notre Victime, notre Médiateur, notre

Avocat, et comme notre Frère, et notre Père qui nous a engendrés par des souffrances infinies et par sa mort, et qu'il veut que ces qualités si douces et si aimables nous rassurent et nous fassent aller à lui, non seulement avec confiance, mais même avec joie.

Ne négligeons point certaines vérités pour nous occuper trop fortement à d'autres. Aimons-les toutes ; mais dans l'ordre et le degré que Dieu le veut. Rien n'est plus important, ni en même temps plus difficile dans la vie chrétienne que de retenir les vertus mêmes dans leurs justes bornes, et de s'empêcher de blesser certaines vérités en voulant en suivre d'autres.

V Nous tâcherons dans la suite de ce huitième chapitre d'apprendre à retenir la crainte dans les bornes que la Religion lui prescrit, de montrer en la considérant sous ses faces différentes les avantages que nous en devons retirer; et de faire voir que cette crainte salutaire, qui nous est tant recommandée dans l'Écriture, loin de détruire ou d'affaiblir la confiance et l'amour, contribue au contraire en plusieurs manières à nous y conduire, à nous y conserver, et à nous y affermir; qu'elle fait une partie du culte et de l'hommage que nous devons à Dieu, et une partie de notre sûreté, et que cette crainte si utile et si nécessaire ne l'est pas cependant ni par rapport à toutes sortes de personnes, ni pour tous les temps de la vie.

§2 La Crainte, loin d'être opposée à la Confiance et à l'Amour, est au contraire un motif d'espérer et d'aimer, et contribue en plusieurs manières à la Confiance et à l'Amour.

I Nous devons toujours régler nos pensées, nos dispositions, et toute notre conduite sur la parole de DIEU qui est la vérité même. Or, cette parole divine nous apprend que la crainte et l'espérance

s'allient parfaitement, et se soutiennent mutuellement, et elle nous recommande également l'une et l'autre. « *Vous qui craignez le Seigneur, espérez en Lui, et il vous comblera de joie par les effets de sa miséricorde* » (Ecclésiastique 2:9)

« *Ceux qui craignent le Seigneur, ont mis au Seigneur leur espérance; il est leur soutien et leur Protecteur* » (Ps 113:19)

« *Le Seigneur met son plaisir en ceux qui le craignent et en ceux qui espèrent en sa miséricorde* » (Ps 146:12)

« *Craignez le Seigneur de toute votre âme. Aimez de toutes vos forces celui qui vous a créés* » (Ecclésiastique 7:31-32)

Les Psaumes et le livre de l'Ecclésiastique sont remplis de semblables expressions.

II Ne vous imaginez donc point que la crainte soit opposée à la confiance et à l'amour. Jésus-Christ dans l'Évangile, et les Apôtres dans leurs Épîtres nous parlent souvent de la rigueur des jugements de Dieu, des feux éternels dans lesquels seront précipités tous les réprouvés, du petit nombre de ceux qui marchent dans la voie étroite qui conduit à la vie, et du grand nombre de ceux qui marchent dans la voie large qui conduit à la perdition.

Et quel est le but de Jésus-Christ et de ses Apôtres, en nous remettant si souvent devant les yeux les objets les plus terribles de la Religion, sinon de nous imprimer une vive crainte des jugements de Dieu, des feux de l'enfer, une forte appréhension d'être du nombre des réprouvés qui marchent dans la voie large, et non du petit nombre des prédestinés qui marchent dans la voie étroite ?

Jésus-Christ et les Apôtres ont-ils donc prétendu, en nous imprimant cette crainte, détruire ou affaiblir en nous les sentiments de confiance et d'amour ? Il y aurait sans doute de l'impiété à le penser. C'est néanmoins ce qu'il faudrait dire, si la crainte à laquelle ils nous ont si souvent et si fortement excités, était opposée à la confiance et à l'amour. Ne faut-il pas au contraire conclure de cette conduite de Jésus-Christ et de ses Apôtres, **que la crainte est très propre pour nous conduire à la confiance et à l'amour et pour empêcher que l'amour de Dieu ne soit étouffé par les passions** et les différentes attaches aux créatures, si ces passions et ces attaches n'étaient réprimées ou affaiblies par les sentiments d'une vive crainte ?

III Le plus juste motif de confiance que nous puissions avoir que nous sommes du nombre des justes et des prédestinés, c'est le témoignage sincère que notre conscience peut nous rendre, que nous accomplissons tous les devoirs de la justice chrétienne, soit par rapport à Dieu, soit par rapport à nous-mêmes et au prochain. Car le nombre des prédestinés ne sera composé que des véritables justes. Et qui doute que, pour être véritablement juste devant Dieu, il ne faille remplir tous les devoirs de la justice ? Et qui pourrait encore douter que la crainte ne soit un des devoirs qui nous sont prescrits par la justice éternelle ? N'est-il pas juste de craindre d'être l'objet de la haine de Dieu, de craindre d'être un réprouvé et d'être condamné à des supplices qui sont horribles dans leur rigueur et infinis dans leur durée ? Quoi de plus juste que de craindre et de craindre beaucoup des choses si terribles ? Et ne serait-il pas injuste de ne les pas craindre ? Celui qui les craint accomplit donc un devoir de la justice ; et cette crainte doit être pour lui un sujet d'espérance et de consolation, comme st Bernard l'enseigne si expressément. **(Bern in Ps 90 Serm 15:4)**

IV Dieu ne nous a créés, et il ne nous a rachetés que pour nous rendre éternellement heureux. Il est si bon qu'Il nous en a fait un commandement exprès; et il ne nous défend rien plus fortement, que de nous rendre éternellement malheureux, et de l'obliger à nous condamner à ces flammes éternelles qui n'ont été préparées que pour

les pécheurs. C'est pour la même raison, et autant par un effet de sa bonté que de sa justice, et qu'il nous commande de craindre la rigueur de ses jugements et l'enfer, où le feu qui brûle ne s'éteint jamais. Craindre des maux si terribles, c'est donc obéir à un des commandements qu'il nous a faits; c'est entrer dans les vues de sa bonté pour nous, et c'est remplir une de nos principales obligations; c'est par conséquent un sujet d'espérer.

V La crainte de perdre l'amour de Dieu par nos péchés, de tomber dans l'enfer où l'on souffre des tourments inconcevables, et où l'on haïra Dieu, et où l'on sera haï de Dieu éternellement, ce qui est infiniment plus terrible que les feux mêmes de l'enfer; cette crainte est un don de Dieu : comment donc pourrait-elle combattre ou affaiblir la confiance et l'amour de Dieu ?

Les dons de Dieu peuvent-ils être opposés les uns aux autres ? Ils se soutiennent au contraire les uns les autres, ils se fortifient mutuellement. Tous ces dons doivent nous consoler, nous fortifier, nous porter à espérer en Lui, et à aimer celui qui répand sur nous ses miséricordes.

V Dieu, pour des raisons dignes de sa sagesse et de sa bonté infinie ne veut donner à personne durant cette vie une entière assurance de son salut et de sa prédestination. Mais chaque fidèle est obligé d'espérer qu'il est du nombre des Elus ; chaque degré de vertu qu'il acquiert, est un nouveau degré de confiance et de sûreté. Plus cette espérance sera vive et pleine, plus elle aura de force pour nous affermir dans la voie de Dieu, nous fortifier contre toutes les tentations, et pour nous faire arriver sûrement au salut, puisqu'il est écrit (**Ps 24:2**) que « *de tous ceux qui espèrent en lui et qui attendent son secours, aucun ne sera confondu* ». Mais personne ne sait d'une certitude entière et parfaite « *s'il est digne d'amour ou de haine* » (**Ecclésiaste 9:1**) et l'Eglise a frappé d'anathème les hérétiques de ces derniers siècles, pour avoir enseigné que tous ceux qui sont vraiment justifiés, doivent croire très certainement et d'une foi divine qu'ils sont justes, qu'ils sont du nombre des prédestinés, et

assurés d'une certitude entière, absolue et infaillible d'obtenir de Dieu le grand don de la persévérance finale.

Une entière et parfaite assurance, exempte de toute crainte, ne serait donc qu'une illusion, et serait une preuve très certaine qu'on n'est point juste, ni dans la voie du salut. Dieu qui sait infiniment mieux que nous ce qui est plus avantageux au salut de ses Elus, voit qu'il leur est utile de n'avoir jamais en ce monde une telle certitude, et d'avoir lieu de craindre toujours ; une telle assurance leur serait pernicieuse ; **en ôtant toute crainte, elle diminuerait** la sollicitude, l'activité, la précaution, la vigilance, l'ardeur pour prier continuellement ; **elle serait une semence et une occasion de présomption, de vanité, de mépris ou de dureté pour le prochain** ; enfin, une telle assurance renverserait tout l'état de cette vie qui est une voie toute de foi, qui renferme toujours quelque obscurité.

Cette crainte qui se trouve même dans les justes, et dans les Saints les plus parfaits, est un des moyens par lesquels Dieu a coutume d'exécuter le décret de sa prédestination ; et loin d'affaiblir la confiance que chacun de nous est obligé d'avoir d'être du nombre des Elus, elle doit au contraire l'augmenter puisque c'est un des grands moyens de notre salut, et que c'est l'état où Dieu veut que nous soyons pour y arriver.

VII Ecoutons donc avec respect et avec amour les paroles que Jésus-Christ adresse à ceux mêmes qu'il honore du glorieux titre de ses amis, savoir à ses Apôtres : *« Je vous dis à vous qui êtes mes amis : Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui, après cela, n'ont rien à vous faire davantage; mais je m'en vais vous apprendre qui vous devez craindre. Craignez celui qui, après vous avoir ôté la vie, a encore le pouvoir de jeter dans l'enfer. Oui, je vous le dis encore une fois, craignez celui-là »* (Luc 12:4-5)

Disons à Dieu avec le Prophète : « *Transpercez, Seigneur, mes chairs* », de votre crainte, comme avec des clous, « *car vos jugements me remplissent de frayeur* » (Ps 118:120)

Il craint déjà et il demande à Dieu la grâce de craindre encore davantage, afin que cette crainte soit assez forte pour crucifier sa chair, c'est-à-dire toutes ses affections charnelles : souvenons-nous encore qu'il demande à Dieu d'augmenter sa crainte, dans celui de ses Psaumes, dont presque tous les versets, qui sont au nombre de soixante-seize, expriment les sentiments de confiance en la bonté de Dieu, et l'amour et le zèle ardent dont son cœur était tout pénétré pour Dieu et pour les préceptes et les ordonnances de sa sainte loi. Joignons, comme ce saint Prophète, par une vive foi, ce que notre infirmité sépare; voyons en tremblant la multitude presque infinie de nos péchés, sentons-en tout le poids; soyons-en comme écrasés : mais au lieu de nous troubler et de nous décourager par cette vue, servons-nous en au contraire pour relever et augmenter notre confiance, et disons encore à Dieu avec lui : « *Pour la gloire de votre nom, vous pardonnerez, Seigneur, mes péchés, car ils sont grands* » (Ps 24:12)

Plus les maladies sont grandes, plus leur guérison acquiert de gloire à un médecin ; plus mes péchés sont grands, plus ils contribueront à la gloire de votre miséricorde ; et le sentiment que vous m'avez donné de leur multitude, est une grâce, qui est le gage de mon pardon.

VIII Ce Prophète ne voit l'abîme de misère où il s'est jeté, que pour crier plus fortement à Dieu, en qui il avait un abîme de miséricorde, infiniment plus grand; si les douleurs de la mort l'environnent, si les périls de l'enfer le surprennent, cette vue, au lieu de l'abattre, est pour lui un avertissement, d'invoquer le Seigneur comme plein de miséricorde, qui garde les petits et les humbles; et il déclare aussitôt qu'il a été délivré, et qu'il aura le bonheur de plaire au Seigneur dans la terre des vivants.

Ne regardons jamais comme lui les périls de l'enfer, les dangers de ne pas persévérer et de devenir un réprouvé, sans nous soutenir par la vue des promesses de Dieu et du commandement qu'Il nous a fait d'espérer tout de sa bonté, en s'obligeant de n'abandonner aucun de ceux qui espèrent en lui. Ne donnons jamais entrée à la pensée que nous serons et rejetés de Dieu éternellement ; une telle pensée, si nous y adhérons volontairement, serait un crime; elle nous est sévèrement interdite, puisqu'elle est directement contraire à l'espérance qui nous est très étroitement commandée. **Si nous craignons sa justice en considérant la multitude et la grandeur de nos péchés, n'ajoutons point à tous nos péchés passés celui de ne pas espérer en sa miséricorde, qui serait le plus horrible de tous.**

Il nous commande si souvent et si expressément d'espérer en sa bonté ; il nous assure en tant d'endroits de Ses Ecritures que, malgré toute notre indignité et tous nos péchés, il nous aime, et ne veut pas que nous périssons; obéissons à son commandement, en espérant fortement en sa miséricorde ; croyons à sa parole en nous persuadant qu'il nous aime; et nous n'aurons pas sujet de craindre sa justice, puisque nous observerons tous les devoirs de la justice chrétienne; et que, si nous continuons à les observer, sa justice même a bien voulu s'obliger à nous rendre la couronne que nous aurons méritée par cette fidélité. « *Si nous avons péché devant le Seigneur notre Dieu, (Baruch 1:17), parce que nous ne l'avons point cru et que nous n'avons eu confiance en lui* » croyons aux assurances qu'il nous donne de son amour dans les Ecritures; confions-nous pleinement en sa miséricorde, et nous ne l'irriterons plus, « *et il nous sauvera, parce que nous aurons espéré en lui* » (Ps 36:41)

§3 Il faut craindre par obéissance et par amour

I La volonté de Dieu est la règle de toutes les actions, de tous les sentiments et de toutes les dispositions d'un vrai chrétien. C'est elle qui les relève, qui les sanctifie, et qui leur donne tout leur prix

et tout leur mérite. Les plus grandes actions ne sont rien devant Dieu, si la volonté de Dieu n'en est le principe et la fin ; et les plus petites sont d'un très grand prix, si elles sont faites par l'impression de cette volonté, pour lui obéir et pour lui plaire.

Or, la volonté de Dieu est que nous craignons ; il nous le commande même. Cette seule raison suffit à un Chrétien. Jésus-Christ dit que sa nourriture était de faire la volonté de son Père; ce doit être aussi la nourriture, la force et les délices de tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ ; un Chrétien craint parce que Dieu le lui commande; et il espère parce que Dieu le lui commande. Il ne sépare point ces deux commandements, parce qu'il sait qu'il faut obéir à tout ce que Dieu ordonne, sans faire aucune exception; et comme il trouve sa paix et sa joie dans sa soumission à la volonté de Dieu et dans l'obéissance à ses ordres, il trouve aussi la paix et la joie dans sa crainte même.

II Cette crainte salutaire est donc fort différente de cette anxiété, timidité, inquiétude qui rend l'âme tremblante sur tout. La crainte salutaire rend la conscience délicate, l'avertit à propos quand il y a un vrai danger de manquer à un devoir réel; la rend attentive et docile à la véritable lumière; mais elle n'alarme point la conscience sans sujet par de vaines frayeurs, par une fausse idée de devoirs et de périls imaginaires, qui troublent et occupent l'âme mal à propos, et qui au moins emportent son attention et la rendent distraite par rapport à des devoirs certains et présents. Ce n'est pas cette sorte de crainte que Dieu nous commande; Dieu veut que nous craignons où il faut craindre ; mais Dieu veut aussi que nous méprisions ce qui mérite d'être méprisé ; **il veut que nous fuyions le trouble, l'inquiétude, la défiance, les scrupules, parce que tout cela est contraire à la confiance, à l'amour, à la paix, à la joie du Saint-Esprit, et à la liberté des enfants de Dieu.**

III S'il faut craindre par obéissance, il faut par la même raison craindre par amour. Car l'amour de Dieu demande que l'on obéisse à sa volonté et à tous ses commandements. « *Celui qui a mes*

commandements et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime. Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole. Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles » (Joan 14:15,21,23,24)

Puisque Dieu nous commande de craindre, qu'Il le veut ainsi, et qu'il nous est si nécessaire et si avantageux de craindre; l'amour que nous lui devons, et celui que nous nous devons à nous-mêmes, nous oblige de craindre. Il faut donc craindre par obéissance et par amour ; trouver même notre plaisir à obéir à ce qu'il demande de nous.

IV La charité tient le premier rang entre toutes les vertus. « *Elle est, selon l'Apôtre, la fin de tous les préceptes* » (1 Tim 1:5) ; elle est donc la fin de toutes les vertus qui nous sont commandées. Elle en est comme la Reine; et toutes les autres vertus doivent la servir, comme n'étant, pour ainsi parler, que ses servantes.

C'est à elle à leur commander, à les employer, à en faire usage. C'est donc aussi à elle à commander à la crainte, à l'employer et à en faire usage ! La confiance et l'amour doivent se servir de la crainte pour leur usage et pour leur accroissement; et ce serait un désordre si la crainte étouffait la confiance, ou si même elle dominait sur l'amour et la confiance.

V La charité, selon l'Apôtre, est patiente, est humble, est douce, elle croit, elle espère, elle tolère, elle souffre. Elle est en quelque sorte toutes les vertus. La charité craint aussi. Elle craint la colère de Dieu ; elle craint les châtiments de Dieu ; mais elle craint beaucoup plus de les mériter par quelques péchés. Elle est pénétrée d'une sainte frayeur et d'un sacré tremblement à la vue de la sainteté et de la justice infinie de Dieu.

Et cependant, elle ose regarder avec confiance, avec amour et avec joie, cette sainteté et cette justice. Elle n'y voit rien qui ne lui

paraisse infiniment aimable. Elle reconnaît avec une humble joie que Dieu lui a déjà fait quelque participation de sa sainteté et de sa justice, par la haine qu'il lui a donnée pour toute injustice, et pour toute iniquité, par le zèle et par la volonté qu'il lui a inspirés de punir et de venger l'iniquité par des œuvres de pénitence, par l'amour qu'il lui a imprimé pour tout ce qui est juste, saint, et raisonnable; car tout cela est une participation de la sainteté et de la justice souveraine par laquelle Dieu est juste en lui-même, et par la communication de laquelle il rend justes les hommes, haïssant souverainement lui-même toute injustice, et imprimant en nous cette même haine et ce même amour; elle reconnaît en elle avec action de grâces, cette participation de la justice et de la sainteté de Dieu; et elle demande et espère d'en recevoir une plus abondante.

§4 Les menaces de Dieu sont des effets de sa bonté

I Les menaces des hommes sont ordinairement des effets de leur impuissance, de leur malignité, de leur orgueil. Quand ils peuvent se venger de leurs ennemis, ils ne manquent guère de le faire et de le faire de la manière la plus propre à satisfaire leur haine, et leur vanité. Avant que de se venger, ils ne font point de menaces, parce qu'ils craignent qu'en menaçant ils ne portent leurs ennemis à prendre des mesures pour se dérober à leur vengeance.

Mais quand le pouvoir ou l'occasion de se venger leur manque, c'est alors qu'ils usent de menaces, afin de contenter au moins leur haine par des paroles offensantes et menaçantes qui sont la plus prompte de toutes les vengeances ; et de satisfaire au moins en cette manière leur vanité, en tâchant de faire valoir leur autorité et d'intimider et d'effrayer ceux à qui ils ne sont pas en état de faire d'autres maux.

II Mais les menaces que Dieu fait aux pécheurs dans l'Écriture ont des causes infiniment saintes et toutes aimables. Il ne menace

point par l'impuissance de punir ses ennemis, car personne ne peut se soustraire à son pouvoir souverain ; il ne menace point parce que le temps propre pour les punir lui manque, il a une éternité pour le faire, il n'y a pas un moment où il ne les puisse punir aussi facilement que dans un autre. **Notre Dieu n'est point comme étaient les dieux des païens, un dieu cruel et superbe, qui puisse prendre plaisir à se repaître des maux de ses créatures, à les intimider, à les effrayer par des menaces.**

Toutes ses menaces sont autant d'effets de sa bonté ; il menace parce qu'il est bon et patient, afin qu'on se convertisse, et qu'on n'oblige point sa justice de punir. « *Vous dissimulez, Seigneur, les péchés des hommes, afin qu'ils fassent pénitence; car vous aimez tout ce qui est, et vous ne haïssez rien de tout ce que vous avez fait; vous êtes indulgent envers tous parce que tout est à vous, ô Seigneur, qui aimez les âmes* » (Sag 11:24,25,27)

« *Vous ne prenez point plaisir à ce qui nous afflige ou à nous voir périr* » (Tobie 3:22)

« *Dieu use de menaces, parce qu'il nous aime, et il nous attend avec patience, ne voulant point qu'aucun périsse, mais que tous retournent à lui par la pénitence* » (2 Pierre 3:9)

Si nous fermons l'oreille à la voix de ses menaces « *Si nous méprisons les richesses de sa bonté, de sa patience, et de sa longue tolérance* », cela ne vient que « *de la dureté de l'impénitence de notre cœur* » (Rom 2:4)

Et il n'est pas pour cela moins vrai que « *la bonté de Dieu nous invite à la pénitence* » et que les menaces les plus terribles sont autant de voix par lesquelles il nous avertit de nous mettre en état d'éviter les effets de sa colère.

III C'est ainsi, dit saint Ambroise, « *que la sévérité de Dieu revient à sa miséricorde, et se confond avec sa bonté* » (*Severitas Dei in bonitatem recurrit*)

Il ne menace point pour le plaisir qu'il prend à nous consterner, et à nous remplir de terreur ; **mais parce qu'il nous est nécessaire et avantageux de craindre**, afin que nous ne nous rendions pas malheureux. Nous devons reconnaître dans ses menaces et dans ses promesses des preuves éclatantes qu'il nous donne de sa bonté pour nous, y voir les soins paternels d'un Dieu tout aimable qui nous engage et nous force en quelque manière à rentrer dans notre devoir, tantôt par la vue des récompenses qu'il promet, tantôt par les peines dont il menace. Combien ne fait-il pas paraître d'amour et de bonté dans les unes et dans les autres, s'écrie saint Ambroise ! « *Quam pius, quam clemens in utroque, cum aut miseretur, aut vindicat* »

IV Qui suis-je, Seigneur et que vous suis-je, dit saint Augustin, pour que vous me commandiez de vous aimer, et que vous menaciez de me punir et de vous mettre en colère contre moi, si je ne vous aime point, comme si vous aviez intérêt à ce que je vous aimasse ? Pourrait-il m'arriver un plus grand malheur que celui de ne pas vous aimer ? Vous n'avez aucun besoin de mon amour ; mais j'ai un besoin infini de vous aimer ; c'est en cet amour que consiste tout mon bonheur et toute ma gloire. Que ne me dites-vous pas, par le commandement que vous me faites de vous aimer, et par les menaces dont vous l'accompagnez ? Pouviez-vous me donner une preuve plus grande et plus touchante de votre amour ?

V Le même saint Docteur apprend encore en plusieurs endroits de ses ouvrages, à regarder toutes les autres menaces que Dieu nous fait comme des effets de sa bonté et de son amour. Car « *si Dieu, dit-il, avait dessein de nous condamner, il se tairait; jamais personne, ayant dessein de frapper un autre n'a crié qu'il y prît garde* ». Dans un de ses Sermons, il nous déclare que les châtiments dont Dieu nous frappe en cette vie, n'ont pour but que de nous

avertir de nous corriger, afin qu'Il n'ait point lieu de nous punir dans sa rigueur.

VI Au milieu donc de nos afflictions, de quelque nature qu'elles soient, quand même nous nous les serions attirées par nos fautes, nous ne devons jamais les regarder comme si elles n'étaient que des effets de sa colère; nous ne devons jamais nous laisser abattre, ni donner entrée à des sentiments de défiance ; tout cela serait contraire à la volonté de Dieu, et ne serait bon qu'à ôter à notre âme toute la force, à la disposer à l'impatience et à ouvrir la porte à toutes sortes de tentations.

Nous devons alors nous **soutenir par une ferme espérance que toutes ces afflictions seront utiles à notre salut, que Dieu les fera servir à l'expiation de nos péchés, à nous corriger de nos vices, à l'exercice de notre patience, à notre avancement spirituel, à nous rendre plus conformes à Jésus-Christ, et à acquérir plus de mérites.** C'est ce que nous sommes alors obligés de faire, c'est ce que Dieu veut et exige de nous. C'est l'usage que saint Paul veut que nous fassions de tout ce qui nous paraît dur, amer et sévère dans la conduite de Dieu sur nous. Il nous oblige à regarder tout cela comme les effets de la tendresse d'un père plein de bonté, qui ne menace et qui ne châtie ses enfants que pour leur avantage ; et qui, soit qu'il menace, soit qu'il frappe, mérite notre amour et notre confiance, parce qu'il ne menace et châtie en père, qu'il n'y cherche que notre véritable utilité. « Lorsque nous sommes jugés de la sorte », c'est-à-dire, exercés par de sévères punitions que nous nous sommes attirées par nos péchés, c'est « *le Seigneur qui nous châtie, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde* » (1 Cor 11:32)

« Croyons donc toujours que les fléaux dont Dieu nous châtie comme ses serviteurs, nous sont envoyés pour nous corriger et non pour nous perdre » (Judith 8:17)

Car Dieu fait miséricorde, non seulement en pardonnant les péchés, mais aussi en les punissant. « *Quiconque vous sert, Seigneur, se tient assuré, que si vous l'éprouvez pendant sa vie, il sera couronné ; si vous l'affligez, il sera délivré; et si vous le châtiez il aura en cela même un moyen d'obtenir de vous miséricorde. Car vous ne prenez pas plaisir à notre perte, et à ce qui nous afflige* » (Tobie 3:18,22)

§5 La crainte est un hommage que nous devons à Dieu, et une partie de notre pénitence

I Tout ce qui rend quelque honneur et quelque gloire à Dieu nous doit être très cher et très précieux; car nous ne sommes au monde que pour le glorifier. Par cette raison, la crainte de Dieu nous doit être chère et précieuse, puisque cette crainte fait partie du culte que nous lui devons rendre, et que c'est un hommage que nous devons à sa puissance, à sa justice et à sa sainteté. « *Le fils honore son père, et le serviteur honore son seigneur* », (Malachie 1:6) nous dit-Il Lui-même par un de ses Prophètes. « *Si donc je suis votre Père, où est l'honneur que vous me devez? et si je suis votre Seigneur, où est la crainte que vous me devez* ». **C'est donc honorer Dieu que de le craindre.**

II Mais c'est le déshonorer que de craindre les hommes, parce que c'est transférer à des créatures un hommage qui n'est dû qu'au Créateur et au Seigneur Souverain. « *Qui êtes-vous pour avoir peur d'un homme mortel, d'un homme qui sèchera comme l'herbe ? Quoi, vous avez oublié le Seigneur qui vous a créés, qui a étendu les cieux et fondé la terre, et vous avez tremblé sans cesse devant la fureur d'un ennemi ? ... C'est moi qui suis le Seigneur votre Dieu, qui trouble la mer, et qui fait soulever ses flots* » (Isaïe 15:12,13,15)

« *Ne craignez donc pas les paroles et les menaces d'un homme pécheur, et ne vous épouvantez point. Mais rendez gloire à la*

sainteté du Seigneur des Armées ; qu'Il soit Lui-même votre crainte et votre terreur, et il (Macch 2:62,63) deviendra votre sanctification » (Isaïe 2:12,13,15)

Il veut Lui seul être l'objet de notre espérance, de notre amour, de notre adoration ; il veut de même être lui seul l'objet de notre crainte qui fait partie de l'adoration et du culte souverain qui lui est dû : « Craignez le Seigneur, rendez-lui gloire, et adorez celui qui a fait le ciel et la terre » (Apoc 14:7)

III Mais souvenons-nous bien que cette crainte qui honore Dieu, est une crainte accompagnée de confiance en sa bonté. **Vivre sans aucune crainte** des jugements de Dieu, c'est non seulement déshonorer Dieu, mais c'est insulter à sa puissance, à sa justice et à sa sainteté, et irriter sa colère. **Craindre sans espérer**, c'est le déshonorer, parce que c'est le craindre comme on craint un tyran, et ne considérer en lui qu'une justice sans bonté, et sans miséricorde, et violer un de ses plus grands préceptes, par lequel il nous commande si expressément d'espérer en lui. **Craindre et espérer, c'est vraiment l'honorer**, parce que c'est le regarder comme l'être souverainement juste et souverainement miséricordieux, le Dieu de sainteté et le Dieu Père des miséricordes.

IV La crainte fait aussi une grande partie de notre pénitence. « Offrez à Dieu le sacrifice de justice, et espérez au Seigneur » (Ps 4:6)

La crainte qui afflige et humilie l'esprit et le cœur, où se forme le péché, est vraiment un sacrifice de justice, qui, étant joint à la confiance en la miséricorde de Dieu, Lui est très agréable et rend à Dieu l'honneur et la gloire qu'on lui avait ravie par le péché.

« Une âme qui est triste à cause de la grandeur du mal qu'elle a fait, qui marche toute courbée et toute abattue, c'est cette âme qui

vous rend gloire, ô Seigneur, et qui vous rend la louange de la justice » (Baruch 2:18)

« Si vous aviez souhaité des sacrifices, je n'aurais pas manqué de vous en offrir ; mais ce ne sont de tels holocaustes qui vous agréent le plus. Un esprit affligé, un cœur abattu, brisé et humilié, c'est le sacrifice le plus digne de vous, et que vous ne méprisez jamais » (Ps 50:18)

Un enfant qui, après avoir offensé son père, craint de se présenter devant lui, par la douleur et la confusion qu'il sent d'avoir offensé un père dont il n'avait reçu que toute sorte de biens, et dont il espère encore en recevoir à l'avenir, honore plus son père et répare mieux sa faute par cette conduite que par toute autre voie.

V Jésus-Christ, comme Il n'était venu au monde, que pour être le chef et le modèle de tous les pénitents, que pour satisfaire à la justice de son Père et réparer l'honneur que le péché lui avait ravi, n'a point voulu se dispenser de cette sorte de pénitence. Nous voyons dans plusieurs endroits de l'Évangile, qu'Il s'est troublé Lui-même, que son âme a été troublée, qu'il a frémi en lui-même.

C'est par là qu'il a commencé sa Passion, qui est la grande pénitence, et le grand Sacrifice d'expiation qu'il a offert à son Père. Les Évangélistes ont soin de marquer que Jésus *« commença dans le Jardin des Oliviers à être saisi de frayeur, à avoir le cœur pressé d'une extrême affliction, et que son âme en devient triste jusqu'à la mort » (Marc 14:33,34)* et que cette frayeur et cette tristesse le firent *tomber en agonie*, et firent sur lui une si terrible impression, qu'il lui vint *« une sueur comme de gouttes de sang qui découlaient jusqu'à terre » (Luc 22:43,44)*

N'est-il pas juste que nous honorions cette crainte, cette frayeur, cette tristesse et cette agonie que nos péchés ont causées à Jésus-

Christ, par des dispositions qui y aient quelque rapport ? Ne devons-nous pas regarder comme une grande grâce cette crainte, cette frayeur, cette horreur, cette tristesse que la vue de nos péchés pourrait nous causer; et les regarder comme une petite goutte de ce calice d'amertume dont Jésus-Christ a été enivré, et dont il veut bien nous faire quelque part ? Trop heureux si une telle vue nous faisait tomber en agonie, nous causait une sueur de sang et la mort même.

Mais nous sommes infiniment éloignés de concevoir une telle frayeur et une telle horreur à la vue des péchés que nous avons eu le malheur de commettre contre Dieu. David exprime en plusieurs de ses Psaumes les sentiments de frayeur et d'horreur dont il était pénétré en pensant à ses péchés; et ces sentiments qu'il regardait comme des effets de la miséricorde de Dieu fortifiaient son espérance, loin de la diminuer.

§6 La Crainte doit faire une partie de notre sûreté, et être pour nous un sujet de joie

I Dieu nous commande de craindre. Et qui ne voit que nous devons trouver notre sûreté à lui obéir et à accomplir les commandements ? La crainte est un don de Dieu; c'est un grand moyen de salut; et Jésus-Christ la recommande à ses Apôtres, et la recommande parce qu'ils sont ses amis. La crainte est un honneur et un hommage, que nous devons à Dieu ; elle est une partie de notre pénitence. C'est ce que l'on a montré jusqu'à présent. N'est-il pas naturel d'en conclure que la crainte de Dieu doit faire notre sûreté, et doit être pour nous un sujet de joie ?

II Ce n'est point un paradoxe de dire que la crainte de Dieu doit nous rassurer, et nous donner une joie véritable et solide ; c'est parler comme l'Écriture en parle. « *Celui qui craint le Seigneur ne tremblera point de peur, parce que Dieu même est son espérance.*

Heureuse est l'âme de celui qui craint le Seigneur... Les yeux du Seigneur sont sur ceux qui le craignent. Et Il est leur protection puissante et l'affermissement de leur force ; ... Il les soutient afin qu'ils ne tombent pas ; il les assiste quand ils sont tombés (Ecclésiastique 34:16, sqq) La crainte du Seigneur réjouira le cœur; elle donnera la joie, l'allégresse et la longue vie. Celui qui craint le Seigneur se trouvera heureux à la fin de sa vie, et il sera béni au jour de sa mort (Ecclésiastique 1:12,13)

Heureux donc l'homme qui est toujours dans la crainte. Mais celui qui a le cœur dur, tombera dans le mal (Prov 28:14) : La crainte du Seigneur chasse le péché : car celui qui est sans crainte ne pourra devenir juste » (Ecclésiastique 1:27,28).

C'est ainsi que le Saint Esprit fait consister une partie de notre bonheur, de notre joie et de notre sécurité, à vivre toujours dans la crainte de Dieu, et à ne nous tenir jamais dans une pleine et entière assurance, qui nous serait funeste.

III C'est ce qui fait dire à saint Grégoire qu'il n'y a point de plus grande sûreté que de craindre toujours (*Nihil securius quam sub lege semper timere*). Avec cette crainte, on espère avec fruit et avec mérite, dit saint Bernard, et cette crainte est elle-même un motif très fort et très efficace d'espérer. « *Cum hoc timore (investigabilis abyssi judiciorum Dei) spes habes meritum ; cum hoc metu fructuose speratur. Est iis ipse timor firmissima quaedam et efficax materia spei. Si quidem maximam quoddam donum Dei timor iste... Et beneplacitum est Domino super timentes eum* » (saint Bern in Psalm.90 Serm 15 n 4)

Cette crainte est plus désirable qu'une entière sécurité, qui ne convient point à l'état de cette vie.

IV Craignons le Seigneur et que cette crainte fasse notre joie et notre bonheur; ces mouvements de crainte et de joie qui nous paraissent contraires, s'allient parfaitement. La douleur et la joie

paraissent autant incompatibles ; cependant la douleur des vrais pénitents s'accorde très bien avec la joie ; ce qui a fait dire à un Père, Qu'un pénitent soit toujours dans la douleur de ses péchés, et qu'il fasse toujours sa joie de sa douleur même. « *Semper de peccato deleat, semper de dolore gaudeat* » C'est ainsi qu'un vrai Chrétien doit toujours vivre dans la crainte et trouver toujours sa joie dans sa crainte même. « *Servez donc le Seigneur dans la crainte et réjouissez-vous en Lui avec tremblement* » (Ps 2:11)

« *Car heureux est l'homme qui craint le Seigneur, il mettra toute son affection à accomplir ses préceptes* » (Ps 111:1)

La crainte de Dieu produit la joie et cette joie produit de nouveau l'accroissement de cette crainte salutaire.

« *Seigneur, que mon cœur se réjouisse, afin qu'il craigne votre saint nom* » (Ps 85:10)

« *Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur* » (Philipp 4:4)

« *craignez-le, observez ses commandements, c'est là le tout de l'homme* » (Ecclésiaste 12:13)

§7 En quels temps on doit s'occuper moins de la crainte

I Dieu qui est admirable dans ses Saints, juste dans toutes ses voies et Saint dans toutes ses œuvres, conduit à lui Ses Élus par des voies fort différentes. Ils ont tous craint, ils ont tous espéré et aimé ; **ils ont même beaucoup plus espéré et aimé qu'ils n'ont craint.** L'amour et la confiance doivent être les dispositions dominantes de tous les justes ; et la crainte même, quoique bonne et

louable en elle-même, ne nous est commandée qu'autant qu'elle est nécessaire pour conduire à la confiance et à l'amour, ou pour les conserver et les fortifier.

Cependant, il y a eu des justes et même de grands saints, en qui Dieu avait imprimé une si vive crainte de ses jugements, que leur confiance ne paraissait pas d'une manière aussi sensible que leur frayeur. Cette impression sensible a paru dans quelques-uns durant toute leur vie, et quelquefois même à leur mort. Et c'est ce qui doit consoler et rassurer les âmes pieuses, qui n'éprouvent point en elles-mêmes les sentiments d'une confiance aussi vive qu'elles le souhaiteraient, et en qui les sentiments de crainte agissent plus fortement qu'elles ne voudraient. Job était, selon le témoignage que Dieu lui a rendu, un grand saint; cependant voici ce que ce saint nous dit de lui-même : « *J'ai toujours craint Dieu comme des flots suspendus au-dessus de moi, et je n'en ai pu supporter le poids* » (Job 31:23) « *Vous savez, Seigneur, dit-il ailleurs; que je craignais à chaque action que je faisais* » (Job 91:8)

Mais ce serait un très grand mal, si une pareille disposition dégénérait en anxiété, trouble, inquiétude, défiance et scrupule. Aussi, cette vive impression de crainte était-elle accompagnée dans le saint homme Job, d'une très grande confiance en Dieu ; confiance si grande qu'il soutient constamment la justification de son innocence contre sous ses amis, qui prétendaient faussement lui prouver qu'il fallait qu'il fût mal avec Dieu, puisqu'il l'accablait de toute sorte de maux, et qui par ce moyen en lui ôtant sa confiance en Dieu, lui auraient ôté toute sa force et toute sa patience dans des maux si extrêmes.

II Il y a dans la vie spirituelle des états et des temps d'obscurité, de ténèbres, d'orage, de faiblesse, d'agitation, d'épreuves, où l'esprit est agité malgré lui de grandes peines, où l'on est tenté de découragement, et de défiance, des états semblables à celui que le Prophète exprime par ces paroles (Ps 37:10) : « *Mon cœur est rempli*

de trouble ; ma vertu et ma force m'ont abandonné, et la lumière qui éclairait mes yeux n'est plus avec moi ».

Ces temps sont très pénibles à supporter. C'est pour cela que l'on peut alors en peu de temps amasser de très grands trésors de mérites. Ces temps doivent être très précieux à la foi et à l'espérance, qui doivent s'affermir par les obstacles même qui les combattent. En ces états une âme vraiment fidèle est bien aise de se rendre à elle-même un témoignage certain que c'est véritablement en la seule miséricorde de Dieu et dans les mérites de Jésus-Christ qu'elle se confie. Sans ces sortes d'épreuves elle ne peut si bien discerner, si elle n'est point soutenue par quelque autre appui.

Mais dans ces épreuves difficiles, qui lui ôtent toute autre ressource, si elle demeure ferme et inébranlable, elle ne peut douter que ce ne soit en la seule bonté de Dieu et de Jésus-Christ qu'elle a établi toute son espérance, et qu'elle n'ait fondé l'édifice de son salut sur la pierre ferme.

III C'est dans ces temps difficiles, où l'on se sent tenté de découragement et de défiance, qu'il faut s'occuper principalement, ou même uniquement de tout ce qui peut soutenir la confiance et l'amour, et éloigner de son esprit la vue des objets de crainte. Il faut alors imiter ceux qui étaient obligés de marcher le long d'un précipice affreux, en détournent les yeux, et penchent de l'autre côté; de peur que la seule vue du précipice ne leur cause quelque éblouissement, et ne les y entraîne.

L'amour et la confiance sont commandés à tous et pour tous les temps. Mais la crainte n'est commandée, qu'autant qu'elle peut servir à l'amour et à la confiance. C'est là une maxime capitale de la vie spirituelle qu'il ne faut jamais perdre de vue. Les moyens ne sont nécessaires que par rapport à la fin. La crainte par rapport à la charité et à l'espérance, tient lieu de moyen : *« car la charité, dit l'Apôtre, est la fin des préceptes »* (1 Tim 1:5) et par conséquent de

la crainte même. C'est pour cette raison que ceux sur qui la crainte des objets terribles fait des impressions trop vives et trop fortes, doivent bannir de leur esprit la vue de ces objets, pour s'occuper de pensées propres à exciter et à entretenir leur confiance et leur amour. « *Mon âme est toute difforme, je ne veux plus la regarder (c'est saint Augustin qui parle de la sorte : Confess ch 10). Je ne veux point arrêter ma vue sur la laideur; c'est vous que je veux regarder, ô justice, ô innocence, qui avez une beauté, un éclat, et des charmes dont on ne peut jamais se rassasier; qui rendez belle toute âme qui vous aime* ».

C'est que ce saint, lorsqu'il parlait ainsi, sentait que la crainte le menait plus loin qu'il n'eût voulu. Il demande ailleurs à Dieu la grâce d'oublier, au moins pour quelque temps, ses maux, pour ne s'occuper qu'à l'aimer, comme son unique bien. « *Quis mihi dabit ut venias in cor meum, et inebries illud; ut obliviscar mala mea, et unum bonum meum amplectar ?* »

Nos corps se trouvent souvent dans de certaines dispositions qui leur rendent nuisibles ou dangereux certains aliments qui leur seraient très salutaires en d'autres circonstances. Ce qui arrive dans la vie naturelle arrive aussi dans la vie spirituelle. L'âme se trouve très souvent dans de certaines situations où il lui serait nuisible ou très dangereux de se nourrir de certaines vérités dont elle pourrait s'occuper très utilement en d'autres temps. C'est ce qui nous fait dire qu'il y a des personnes à qui il serait nuisible ou dangereux de s'occuper des vérités qui ne sont propres qu'à exciter la crainte : cela même pourrait être vrai à l'égard de toutes sortes de personnes en certaines circonstances.

IV C'est principalement vers la fin de la vie, et surtout aux approches de la mort, qu'il faut uniquement s'entretenir de pensées de confiance et d'amour, pour se prémunir contre la crainte excessive d'une mort prochaine et des jugements de Dieu ; car c'est presque l'unique tentation qui soit alors à craindre, pour les âmes qui ont vécu chrétiennement.

Si le démon leur met alors devant les yeux la rigueur des supplices de l'enfer, elles ne doivent y penser que pour remercier Dieu qui ne les y a point précipitées dans les temps où elles le méritaient davantage, et pour s'exciter à aimer plus fortement et plus ardemment le Seigneur, dont elles vont éternellement chanter les miséricordes dans la société de tous les Anges et de tous les Saints.

Mais quand Dieu permettrait qu'elles fussent alors agitées par des sentiments de crainte, elles ne doivent point se décourager; mais souffrir ces agitations en esprit de pénitence et espérer que ces peines d'esprit leur seront peut-être beaucoup plus méritoires devant Dieu; se souvenir que plusieurs grands Saints, comme un saint Hilarion, un saint Arsène et tant d'autres, sont morts dans des sentiments de crainte; se souvenir que Jésus-Christ même s'est plaint à son Père, quelques moments avant que de mourir, de ce qu'Il l'avait abandonné, pour nous apprendre à souffrir pour Dieu, avec une humble patience, la privation de toute sorte de consolations, pour nous apprendre à trouver notre joie et notre paix dans la soumission aux ordres de Dieu, et pour nous par cette privation de consolations sensibles, la grâce de le suivre.

Le point essentiel est d'espérer toujours et d'espérer contre toute espérance; puisque c'est une vérité révélée par le Saint-Esprit que *« de tous ceux qui espèrent jusqu'à la fin en la miséricorde de Dieu, nul n'a jamais été confondu; que tous ceux qui espèrent en lui, comme il leur est commandé, ne seront point trompés; et que, pourvu que nous conservions «jusques à la fin» la confiance et la gloire de notre espérance, nous serons la maison de Dieu »* (Ecclésiastique 2:11; Ps 24:2; Heb 3)

§8 Motifs pour lesquels les Chrétiens imparfaits ne doivent point craindre la mort, et peuvent même la désirer.

I Comme la vie chrétienne n'est qu'une imitation et une expression de la vie que Jésus-Christ a menée pour nous; la mort chrétienne n'est aussi qu'une imitation et une expression de Jésus-Christ mourant pour nous

Jésus-Christ est mort pour satisfaire à la justice de Dieu pour les péchés de tous les hommes et mettre fin au règne de l'iniquité; pour rendre à son Père l'obéissance la plus parfaite, en se soumettant à l'Arrêt de mort prononcé contre tous les pécheurs dont il tenait la place, comme s'étant rendu leur caution; pour rendre par sa mort un hommage infini à la majesté de Dieu, et reconnaître son souverain domaine sur toutes les créatures.

Tout chrétien est obligé d'accepter sa mort dans ces mêmes dispositions, et il doit s'estimer trop heureux que Jésus-Christ veuille unir le sacrifice qu'Il a fait à Dieu de sa vie toute divine, et infiniment plus précieuse que la vie naturelle de tous les hommes et de tous les Anges, avec le sacrifice que chacun de nous doit faire à Dieu d'une vie si misérable et si indigne; et qu'il veuille rendre notre mort en l'unissant à la sienne, digne de nous mériter une vie éternelle. Mourir sans participer à ces dispositions de Jésus-Christ mourant, ce n'est point mourir en chrétien, c'est mourir en bête et par nécessité, c'est mourir en réprouvé.

II Tout chrétien est obligé de travailler à acquérir ces dispositions pendant toute sa vie, qui ne lui est donnée que pour apprendre à bien mourir.

Il faut donner souvent en Jésus-Christ, ce zèle ardent de satisfaire à la justice de Dieu, et de détruire le péché, cet esprit d'obéissance et de sacrifice dans lequel Il a vécu et dans lequel il est mort, et qu'il conserve encore dans le Mystère de l'Eucharistie. Il faut le prier de nous en faire part, surtout dans le temps de l'auguste sacrifice de la messe, de la sainte Communion, où Jésus-Christ s'offre encore à son Père dans ces mêmes dispositions, et où il se donne à nous pour nous les communiquer.

Plus nous participerons à ces saintes dispositions, et moins nous craindrons une mort, qui doit être si précieuse et si méritoire devant Dieu et qui le sera d'autant plus, que nous entrerons plus pleinement dans les desseins de Jésus-Christ qui, n'étant mort réellement qu'une seule fois pour rendre à son Père l'honneur souverain qui lui est dû, désire lui offrir jusqu'à la fin des siècles la mort de chacun de ses membres, comme une continuation de son sacrifice.

III Un des grands effets de l'Incarnation et de la Passion de Jésus-Christ a été de nous délivrer de la crainte de la mort ; il s'est fait homme et homme mortel, « afin de détruire par sa mort celui qui était le prince de la mort, c'est-à-dire le diable; et de délivrer ceux que la crainte de la mort tenait dans une continuelle servitude pendant leur vie » (Hb 2:14-15)

N'est-ce pas déshonorer en quelque sorte la victoire de Jésus-Christ sur la mort, que de trembler devant un ennemi qu'il a vaincu et de demeurer encore dans cette servitude par la crainte de mourir ?

IV Jésus-Christ a désiré avec ardeur l'heure qui devait consommer son sacrifice par l'effusion de son sang : « je dois être baptisé d'un baptême, c'est ainsi qu'il appelle sa passion; et combien me sens-je pressé, « jusques à ce » (rc : sic) qu'il s'accomplisse » (Luc 11:50)

Un chrétien qui a l'honneur d'être l'un de ses membres, ne devrait-il pas entrer dans son esprit ; désirer d'accomplir le baptême dont il était baptisé ? car la mort doit être pour un vrai chrétien un baptême, où il doit être lavé de tous ses péchés, et où il doit être régénéré pour une vie immortelle et parfaitement exempte de toute la corruption du péché. Ne devrions-nous pas comme Jésus-Christ, désirer avec ardeur de sacrifier au plus tôt notre vie :

1° Pour rendre à la souveraine majesté de Dieu, et à toutes ses divines perfections la plus grande gloire que la créature puisse lui rendre, et pour rendre le plus parfait hommage à la mort de Jésus-Christ notre Dieu et notre Sauveur.

2° Pour offrir à Dieu la plus digne action de grâces en reconnaissance de ce qu'il a sacrifié pour nous sur la croix la vie de son Fils, et de ce qu'il continue depuis tant de siècles à immoler son Corps et son Sang sur nos Autels, et en reconnaissance de ce qu'il nous a donné son Esprit-Saint, et donné la vie de la grâce qui vaut mieux que toutes les vies du monde.

3° Pour offrir à Dieu la plus pleine satisfaction que nous lui puissions offrir pour nos péchés, en lui offrant notre mort unie à celle de Jésus-Christ.

4° Pour attirer sur nous les plus grands miséricordes de Dieu par l'humble acceptation de la mort, et par le sacrifice continuel que nous lui ferons de notre vie; car quoique notre vie soit si peu de chose, si peu digne d'être offerte à Dieu en Sacrifice, souillée comme elle est de tant de péchés, cependant c'est ce que nous avons de plus considérable à offrir à Dieu ; et Dieu est assez bon pour recevoir ce reste du péché, comme un sacrifice d'agréable odeur.

Un nombre presque infini de Martyrs de tout sexe, de tout âge, de tout pays, ont couru à la mort avec joie, et ont regardé comme leur plus grand bonheur de pouvoir se sacrifier à Dieu parmi les tourments les plus horribles. La vie païenne ou déréglée que quelques-uns d'entre eux avaient menée jusque là, n'arrêtait pas leur ardeur, parce qu'ils espéraient par leur mort réparer tout le passé. « *Pourquoi, dit saint Jérôme, ne les imiterions-nous pas en quelque chose* » ? Ne sommes-nous pas comme eux les Disciples et les membres d'un Dieu mort pour notre salut et destinés au même Royaume des cieux ?

Il est vrai que nous n'aurons pas comme eux le bonheur d'offrir à Dieu une mort sanglante; mais pourquoi ne tâcherions-nous pas d'y suppléer par l'oblation continuelle que nous lui ferons du genre de mort qu'il nous a destiné : car j'ose dire, ajoute ce Père, qu'il y a autant et peut-être plus de mérite à lui offrir notre vie dans tous les moments qu'il nous la conserve, qu'à la perdre une seule fois par la cruauté des bourreaux. Ce Sacrifice que nous faisons à Dieu de notre vie, s'il est sincère, est le plus grand acte d'amour que nous puissions produire; et, si les Anges, dit saint Augustin, pouvaient envier aux hommes quelques avantages, ce serait de ce que l'homme peut mourir par amour pour Dieu.

V Nous demandons tous les jours à Dieu que son règne arrive. Ce règne de Dieu ne s'établira parfaitement en nous que par la mort qui sera pour chacun de nous la fin du péché, la destruction de la concupiscence, et le commencement du règne parfait de la justice et de la charité. Demander tous les jours l'avènement du règne de Dieu, et craindre excessivement la mort, sont-ce des choses qu'il soit facile d'allier ensemble ? Le désir du Royaume de Dieu, et de la vie éternelle, est essentiel au salut : il ne suffit pas, dit saint Augustin, de croire par la foi cette vie bienheureuse, il faut l'aimer par la charité, et désirer d'être déjà dans cette demeure céleste; et il est impossible d'avoir cette disposition dans le cœur, sans être bien aise de sortir de cette vie.

A la tête de cette divine prière où nous demandons à Dieu l'avènement de son règne, il nous est ordonné de lui dire : « Notre Père qui est dans les Cieux ». Si nous croyons sincèrement que Dieu est notre Père et que nous sommes ses enfants, comment pouvons-nous craindre d'aller trouver notre Père céleste pour régner avec Lui, pour jouir de tous ses biens, et nous reposer à jamais dans son sein.

VI L'Écriture représente tous les fidèles comme des personnes qui attendent le dernier avènement de Jésus-Christ, qui aiment cet avènement, qui l'avancent autant qu'il est en eux, par leurs désirs et leurs gémissements, pourquoi sommes-nous chrétiens, pourquoi nous sommes-nous convertis à Dieu ? « *C'est, dit saint Paul, (1 Thessal 1:9-10) pour servir le Dieu vivant et véritable, et pour attendre du ciel son fils Jésus-Christ, qu'Il a ressuscité et qui nous a délivrés de la colère à venir ?* ». A qui le Seigneur « *comme juste juge rendra-t-il la couronne de justice au grand jour ?* »

Le même Apôtre répond que ce sera « *à ceux qui aiment son avènement* » (**2 Tim 4, 8**)

« *Puisque la terre, et tout ce qu'elle contient, doit être consumé par le feu, qui précèdera l'avènement du grand juge, quels devez-vous être, dit saint Pierre (2 Petr 3:10,11,12) à tous les fidèles, et quelle doit être la sainteté de votre vie, et la piété de vos actions, attendant et comme hâtant par vos désirs l'avènement du jour du Seigneur ?* »

Jésus-Christ, après avoir fait une description des signes effrayants, qui précéderont son avènement, après nous avoir dit que les hommes sècheront de frayeur dans l'attente des maux dont le monde des impies est menacé, adresse aussitôt à tous ses Disciples qui étaient présents, et à tous ceux qui les devaient suivre durant le cours des siècles, ces paroles de consolation et de joie : « *Pour vous, leur dit-il, quand ces choses commenceront d'arriver, regardez en haut et levez la tête, parce que votre rédemption parfaite sera*

proche... Lorsque vous verrez arriver ces choses, sachez que le règne ou le Royaume de Dieu sera proche » (Luc 21:28, 31)

Ces grandes maximes que les Apôtres et Jésus-Christ même nous enseignent, s'accordent parfaitement avec un désir ardent de la mort; mais s'accordent-elles avec la crainte excessive de la mort ? Ne craignons-nous pas de déshonorer ces vérités par l'opposition qui se trouve entre les dispositions qu'elles exigent, et celles que nous trouvons en nous-mêmes ? Jésus-Christ, dit saint Augustin, partagera son royaume avec tous ceux qui auront désiré sincèrement que son règne arrive. Il rendra, dit l'Apôtre, la couronne de justice, à ceux qui aiment son avènement. Que ne désirons-nous donc qu'il arrive, puisque c'est un moyen sûr de régner avec lui ?

VII « *C'est en vain, dit saint Augustin (quast. Evang. I quest 17 in Matt 5) que ceux qui ont une foi sincère disent qu'ils ne veulent pas mourir si tôt, afin d'avoir le temps de devenir meilleurs qu'ils ne sont. Car ils ne s'avanceront dans la vertu qu'à proportion qu'ils s'avanceront dans cette dispositio, qui leur fera souhaiter la mort... Tant qu'ils souhaiteront de ne pas mourir, ce ne sera pas un moyen d'acquérir plus de vertus : ce sera seulement une marque qu'ils n'en auront encore guère acquis. Que ceux donc qui ne souhaitent pas de mourir, afin de devenir parfaits, souhaitent de mourir et dès lors ils seront parfaits ».*

La différence que ce saint Docteur met dans un autre endroit entre les parfaits et les imparfaits, c'est que les parfaits soutiennent la vie et reçoivent la mort avec joie ; les imparfaits souffrent la mort avec patience, combattent contre eux-mêmes pour se soumettre à la volonté de Dieu, et aiment mieux se rendre à ce qu'il a ordonné d'eux, s'armant de force et de patience, pour vaincre le désir de la vie, et pour recevoir la mort avec soumission et avec paix.

La perfection consiste donc à désirer de mourir afin de n'être plus imparfait, afin de cesser entièrement de pécher, afin que Dieu règne

parfaitement en nous, et que ce corps de péché, que nous portons jusqu'à la mort, soit, en punition de ses révoltes continuelles contre Dieu, réduit en cendre, pour satisfaire pleinement à sa justice et à sainteté, et réparer toutes les injures qu'il a commises contre sa Majesté par cette dernière, plus profonde et plus longue humiliation. On s'élève vers la perfection à proportion que ces saints désirs de la mort deviennent plus sincères et plus ardents, et le moyen le plus abrégé de devenir parfait, c'est de désirer la mort de toute l'étendue de son cœur.

VIII Les préparations que nous voudrions apporter à notre dernier sacrifice, ne doivent donc pas, quand l'heure de le consommer est arrivée, nous porter à désirer que ce sacrifice soit différé. Ces précautions sont moins nécessaires que notre soumission à la volonté de Dieu.

Notre soumission peut suppléer à ces préparations, mais rien ne peut suppléer à notre soumission ; c'est ce que les âmes, même les plus imparfaites, ne doivent jamais oublier. Il est plus utile et plus sûr pour nous d'aller au-devant de Jésus-Christ, quand il nous annonce sa venue, que de nous exposer à arriver trop tard en croyant nous mieux préparer à le recevoir.

La préparation essentielle dont aucune autre ne peut tenir lieu, c'est d'aller au devant de lui avec confiance et amour; et il ne faut penser alors qu'à les exciter et à les ranimer. C'est même un grand sujet d'humiliation et de confusion pour nous de ne point sentir une sainte ardeur et une sainte impatience d'aller à lui. « *Heureux, dit saint Chrysostome, si nous soupirions et si nous gémissions continuellement en nous-mêmes, en attendant l'accomplissement de notre adoption divine, qui fera la rédemption et la délivrance de nos corps et de nos âmes; si nous désirions sortir de ce monde avec autant d'ardeur et d'impatience que des bannis et des captifs désirent la fin de leur exil et de leur prison; cette impatience, ajoute ce Saint Docteur, que nous témoignerions à Dieu, contribuerait beaucoup à nous obtenir le pardon de nos*

péchés, et serait la meilleure de toutes les dispositions pour paraître devant Lui »

IX Nous avons montré ailleurs que personne, quelque sainte qu'ait été sa vie, ne doit se rassurer sur ses vertus, si Dieu les examinait sans miséricorde. C'est déjà être condamné que de consentir à être jugé sans une grande miséricorde. **C'est la confiance en cette miséricorde et dans les mérites de Jésus-Christ qui fait la sûreté de tous.** Puisqu'il faut toujours revenir à ce point, abandonnons-nous-y dès à présent, et pour la vie et pour la mort. Tenons pour une vérité très certaine que plus nous nous y abandonnerons pleinement, plus nous serons justes, et plus notre sacrifice sera agréable à Dieu. Il est bon de rappeler ici ce que l'on a déjà dit ci-dessus.

Chapitre 9. Les rechutes fréquentes

dans des fautes vénielles ne doivent pas affaiblir la confiance en Dieu. Quelles doivent être les dispositions des vrais Chrétiens par rapport à ces forces de péché ?

§1 On ne peut trop haïr et détester les péchés véniels.

I Si l'on appelle les péchés véniels des petits péchés, des péchés légers, ce n'est que par comparaison, et par rapport à ces monstres de péchés qui tuent l'âme d'un seul coup, qui la rendent l'objet de la haine et de la malédiction de Dieu, et digne des supplices de l'enfer, et qui, pour cette raison, se nomment mortels. Car si l'on considère les péchés véniels en eux-mêmes, **ils sont d'une grandeur capable d'étonner tous ceux qui les pèsent dans la balance de la vérité et de la justice éternelle.**

II Le moindre péché véniel offense un Dieu infiniment grand, infiniment saint, infiniment bon, qui nous a comblés de toutes sortes de biens malgré notre indignité, et malgré toutes nos infidélités. Et qui pourrait comprendre la grandeur d'une telle offense ? Par le péché véniel ne préférons-nous pas en quelque sorte le fini à l'infini, la créature au Créateur, notre volonté injuste et dérégulée à la volonté de Dieu infiniment juste et sainte, qui nous défend ce péché ?

Quoique, par le péché véniel, nous ne nous rendons pas dignes de l'enfer, n'est-il pas vrai néanmoins que, pour un plaisir ou un intérêt de néant, qui nous font commettre ce péché, nous nous enlevons quelques degrés d'une gloire et d'une félicité éternelle que nous aurions pu acquérir par notre fidélité à notre devoir ? Une telle faute

et une telle perte n'est-elle pas beaucoup plus grande que nous ne le pouvons penser ? La moindre offense et la moindre injure commise contre un Dieu souverainement grand et souverainement aimable, est un mal plus grand que tous les maux temporels que peuvent endurer les créatures, plus grand que les maladies, les pertes des biens, les douleurs corporelles, l'infamie et la mort la plus cruelle. Toutes les créatures ne sont rien en comparaison du Créateur; et tous les maux des créatures ne sont aussi rien en comparaison de la moindre offense du Créateur. Néanmoins si l'on a une si grande idée de tous ces maux, dont on vient de parler, et si on les craint si fort, quelle idée donc faut-il avoir de la grandeur du moindre péché véniel, et combien le doit-on craindre ? Et quel est l'aveuglement de ceux qui, pour éviter le moindre mal temporel, ne font point de difficulté de commettre un péché véniel ?

Tous les péchés véniels ont été mortels pour Jésus-Christ, ont tous contribué à sa mort. Il est mort pour les expier et pour les détruire. On n'obtient le pardon d'aucun péché, soit mortel, soit véniel, que par le prix de son sang et la vertu de sa mort. Jugeons de la grandeur du mal par la grandeur du remède, et comprenons que le péché véniel est un mal que nous ne pouvons assez craindre, assez haïr, et assez détester. Le péché véniel qui n'aura pas été expié en ce monde, sera puni en l'autre, par les peines du Purgatoire ; peines, selon les Pères, [rc : saint Augustin] sans comparaison plus grandes que toutes les peines que l'on peut endurer en ce monde. Quelle est donc la grandeur du péché véniel qui, au jugement d'un Dieu qui est la justice et la bonté d'un même, mérite d'être puni par des peines si terribles ?

III Faut-il après cela s'étonner si les plus éminents entre les Saints qui vivaient dans une si grande séparation des créatures, dans une attention continuelle sur tous les mouvements de leur cœur, dans une prière continuelle, ont trouvé cependant dans une vie si parfaite assez de matière pour gémir continuellement, pour se condamner eux-mêmes à toutes les pénitences les plus rigoureuses, pour expier en ce monde les fautes vénielles qui échappent toujours durant cette

misérable vie à la vigilance des plus parfaits ? Mais ce qui nous doit étonner, c'est de voir que nous soyons si peu touchés de ce nombre infini de péchés véniels que nous commettons sans cesse, dont nous gémissons si peu, et dont nous pensons à peine à nous purifier par les plus légères pénitences.

Déplorons au moins les ténèbres de notre esprit, et la dureté de notre cœur, qui nous empêchent de connaître et de sentir la multitude et la grandeur de nos péchés.

§2 Combien il est dangereux de négliger les péchés véniels.

I Il se trouve des chrétiens qui méprisent les péchés véniels, sous prétexte qu'ils ne sont que véniels ; qui n'en font aucun état, qui ne croient point que ces sortes de fautes demandent que l'on se fasse violence pour s'en corriger. « *Ce n'est pas grand'chose, dit-on ; quand je demeurerais dans ces péchés légers, et véniels* ». Ce langage que saint Bernard met dans la bouche de l'un de ces chrétiens, n'est aujourd'hui que trop commun ; et si la bouche n'ose pas toujours proférer ces paroles, le cœur parle pour la bouche, et dit clairement par son indifférence et son insensibilité à l'égard des péchés véniels, que ce n'est pas grand'chose d'y demeurer : (*Non est magnum, si in his maneam venialibus minimisque peccatis*). Oserons-nous adresser à ces chrétiens la réponse de ce Père, et leurs oreilles seront-elles capables de l'entendre ? Voilà, dit ce saint docteur, voilà l'impénitence, voilà le blasphème contre le Saint-Esprit, voilà le blasphème dont on n'obtient point le pardon. « *Haec est impenitentia, haec blasphemia in Spiritum Sanctum, blasphemia irremissibilis* »

II Il n'y a que les enfants de Dieu qui aient droit à l'héritage de leur Père céleste ; les esclaves qui ne sont animés que de l'esprit de servitude, n'y ont point de part. « *Chassez la servante et son fils ; car*

le fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la femme libre » (Gal 4:30)

Pour vous qui servez Dieu avec amour, vous êtes les enfants de la femme libre, les vrais enfants de l'épouse de Jésus-Christ, et non de la synagogue; les véritables enfants de Dieu, et par conséquent ses héritiers. *« Car vous n'avez point reçu l'esprit de servitude pour vous conduire encore par la crainte; mais vous avez reçu l'esprit de l'adoption des enfants, par lequel nous crions mon Père, mon Père » (Rom 8:15)*

Mais ceux qui ne se mettent point en peine d'offenser Dieu par une infinité de péchés véniels, qui ne craignent que ces offenses pour lesquelles ils savent qu'ils seraient condamnés à des feux éternels, quelle marque nous donnent-ils qu'ils ne sont point animés *de l'esprit de servitude pour se conduire encore par la crainte*; mais qu'ils sont conduits par *l'esprit de l'adoption des enfants*? Que penserait-on dans le monde, d'un enfant qui ne se mettrait nullement en peine de commettre contre son père un grand nombre d'injures et d'offenses; pourvu qu'il ne les crût pas assez énormes pour obliger son père à le livrer entre les mains de la justice? Dirait-on que c'est l'amour qui anime cet enfant? Jugerait-on que cette disposition fût digne d'un enfant, ou d'un esclave?

III Mais ce n'est point de ces sortes de chrétiens que nous parlons ici. Nous n'écrivons que pour les personnes qui craignent vraiment Dieu; parce qu'elles l'aiment. Or celui qui a une crainte filiale, n'a garde de négliger les fautes vénielles. *Celui qui craint Dieu, ne néglige rien*, dit l'Écriture (Ecclésiaste 7:19)

On peut perdre la vie du corps tout d'un coup et en un moment, en recevant quelque blessure mortelle, ou peu à peu en prenant de mauvais aliments, ou en respirant un air malsain, qui nous ronge insensiblement les parties nobles; et cause enfin la mort. On peut aussi perdre la vie de l'âme tout d'un coup et en un moment, en

commettant un de ces péchés qu'on nomme mortels, parce qu'ils tuent l'âme d'un coup, ou peu à peu et d'une manière presque imperceptible, par le peu de cas que nous faisons des péchés véniels, par notre négligence à nous en corriger, et à nous en purifier par les bonnes œuvres, affaiblissant ainsi en nous peu à peu l'amour de Dieu, qui est le principe de la vie spirituelle et fortifiant de plus en plus notre amour-propre, qui devient enfin par des degrés presque insensibles plus fort que l'amour de Dieu, se rend le maître de notre cœur, et lui donne la mort, en y détruisant l'empire de l'amour de Dieu.

IV Jésus-Christ nous avertit que *celui qui est fidèle dans les petites choses, sera aussi fidèle aussi dans les grandes (Luc 16:10)*, parce que par cette fidélité il attirera et obtiendra toutes les forces dont il aura besoin pour demeurer fidèle dans les occasions les plus importantes et les plus difficiles. Mais Jésus-Christ nous avertit aussitôt après (*ibid*) que *celui qui est injuste dans les petites choses, sera injuste aussi dans les grandes*. Parce que par ces infidélités dans les petites choses, il éloigne de lui ces grâces spéciales, sans lesquelles il manquera de fidélité dans les grandes choses, et tombera dans des fautes mortelles. Celui qui fait si peu de cas de Dieu, et qui prend si peu de soin d'éviter de l'offenser dans les choses qui ne lui paraissent point essentielles, mérite bien que Dieu fasse peu de cas de lui, et lui refuse dans les choses plus grandes, ses grâces et ses faveurs spéciales, sans lesquelles la foi nous apprend que personne ne persévère dans la justice. *Celui qui est injuste dans les petites choses, sera injuste aussi dans les grandes*.

V C'est ici le point le plus important de la vie spirituelle. **Ce ne sont pas ordinairement les grands péchés, qui sont la première cause de la perte des chrétiens.** Le diable est trop habile pour attaquer d'abord des gens de bien sur des choses capitales et essentielles. Il sait que ses pièges seraient aisément découverts, et ses attaques fortement repoussées. Il travaille donc de loin à leur perte, de peur d'être reconnu et vivement chassé. Il commence à leur faire négliger peu à peu les péchés véniels, aujourd'hui l'un, demain un autre. Il les

leur représente comme des fautes qui ne sont presque d'aucune conséquence ; il espère, par ces sortes d'infidélités les conduire à de plus grandes, éloigner d'eux les grâces et la protection spéciale de Dieu et les faire enfin tomber dans le précipice, parce que « *celui qui est injuste dans les petites choses, sera injuste aussi, dans les grandes* »

VI « *J'ose avancer, dit saint Chrysostome, une proposition qui paraîtra surprenante et inouïe : c'est qu'il me semble quelquefois que l'on doit apporter moins de soin à fuir les grands péchés, qu'à éviter les fautes légères* » (Chrysostome Hom 87 in Matt)

« *Les petites fautes, dit saint Grégoire le grand, sont en quelque façon, plus dangereuses que les grandes, parce qu'on en fait moins de cas* ».

Craignons donc toute sorte de péché ; **car le péché est l'unique mal, qui puisse nous nuire** ; les autres maux peuvent être de grands biens pour ceux qui vivent de la foi. Craignons le péché mortel, dont la seule idée doit faire frémir un chrétien ; car c'est un mal sans comparaison plus terrible que tous les maux de ce monde, et plus terrible même que tous les feux de l'enfer, puisque c'est le péché qui a allumé ces feux ; et que, si par impossible, nous étions au milieu de ces flammes et au milieu des démons, sans péché, ni ces flammes, ni tous les démons n'auraient aucun pouvoir sur nous.

Craignons les péchés véniels ; n'en commettons d'une volonté délibérée ; souvenons-nous que c'est en perdant insensiblement l'horreur que l'on doit avoir des péchés véniels, que l'on commence à perdre insensiblement l'horreur que l'on doit avoir des péchés mortels, et que l'on oblige enfin Jésus-Christ à nous vomir de sa bouche, et à nous laisser tomber dans la gueule du dragon. « *Celui qui est injuste dans les petites choses, sera injuste aussi, dans les grandes* » (Luc 16:10)

« *Celui qui méprise les petites choses, tombera insensiblement* »
(Ecclésiastique 9:1)

« *Celui qui craint Dieu, ne néglige rien* » (Ecclésiaste 7:19)

§3 Comment il faut se relever des péchés véniels sans se laisser aller au trouble et à la défiance.

I Quand le démon ne peut pas porter les âmes à négliger les péchés véniels, et qu'il les voit fortement enracinés dans la haine et la détestation de ces péchés, il tâche au moins d'y mêler une douleur et une tristesse toute humaine, et de leur nuire presque autant par cet endroit que par la négligence même de ces sortes de péchés. Car si la haine et la douleur des péchés véniels que le Saint Esprit produit, console par l'espérance du pardon, et donne des forces nouvelles pour travailler à les détruire, cette douleur et cette tristesse toute humaine, que le démon y mêle, remplit l'âme de trouble et d'inquiétude, lui ôte l'espérance de pouvoir jamais s'en corriger, et ouvre la porte à des tentations fort dangereuses, et la dispose à des chutes nouvelles, et souvent plus grandes que les premières.

II Combien voit-on de chrétiens, lesquels d'ailleurs vivent très chrétiennement, qui se voyant toujours sujets à retomber dans des péchés véniels, conçoivent contre eux-mêmes des mouvements de colère, d'impatience, de dépit, de chagrin; qui accusent tantôt leur mauvais naturel, tantôt la faiblesse de leurs bonnes résolutions, tantôt les défauts et l'inutilité de toutes leurs prières, de leurs confessions, de leurs communions; qui se mettent dans l'esprit qu'ils ne se corrigeront jamais de leurs péchés; qui, par ces pensées et par beaucoup d'autres également tristes et affligeantes, accablent leur âme, la remplissent d'ennuis, de dégoûts, de répugnances et d'amertumes pour tous les exercices et toutes les actions de piété; qui, après leurs rechutes, n'osent presque plus revenir devant Dieu

pour le prier ; qui, pour remèdes, emploient tout leur temps à penser à tout ce qui s'est passé dans leur esprit durant la tentation, à examiner scrupuleusement combien de minutes ils s'en sont entretenus, s'ils y ont consenti d'abord, s'ils y ont consenti pleinement ; qui reviennent plusieurs fois à ces sortes d'examens ; qui plus ils s'examinent, moins ils sont d'accord avec eux-mêmes, et ne font qu'augmenter leur trouble, leur dégoût, leur inquiétude, et leurs peines.

III Ces personnes s'approchent néanmoins assez souvent du sacrement de pénitence; mais comme elles y viennent avec un esprit rempli de crainte, de trouble, de défiance et de tristesse; elles ne sont pas plus en paix avec elles-mêmes qu'elles l'étaient auparavant; elles craignent toujours de n'avoir pas expliqué toutes les circonstances de leurs péchés, ou de ne s'être pas bien fait comprendre. Enfin toute leur vie n'est qu'une suite continuelle de peines, de troubles, de frayeurs, d'ennuis, d'amertumes dont elles ne tirent ni fruit ni mérite car ces peines ne servent qu'à les décourager et à les empêcher de faire du progrès dans la piété chrétienne ; tout ce progrès consistant principalement dans l'amour de Dieu et la confiance en sa bonté.

IV Tous ces mauvais fruits ne viennent point de la haine et de la douleur du péché que produit le Saint-Esprit; car cette haine et cette douleur est une très grande grâce de Dieu : or il est impossible que la grâce de Dieu décourage l'âme, et ne lui inspire que du chagrin, du dépit et de l'impatience contre elle-même; que de l'ennui, du dégoût et de l'éloignement pour la prière et les actions de la piété chrétienne, et lui ôte la liberté de recourir à la bonté de Dieu avec confiance.

La douleur du péché que la grâce du Saint-Esprit produit dans une âme, la porte à Dieu, la fortifie ; et si elle y excite quelque trouble, elle change ce trouble en une confiance paisible en la miséricorde de Dieu qui la relève et la console en même temps qu'elle l'afflige et l'humilie. Tous ces mauvais effets dont nous venons de parler, ne peuvent donc être attribués à l'esprit de Dieu, et ne viennent que de

l'esprit malin, qui, ne pouvant détruire dans les âmes la haine et la détestation du péché que Dieu y produit et conserve par la grâce, tâche au moins de leur ravir les fruits qu'elles en devraient tirer, en y mêlant une douleur, et une tristesse toute humaine, par le moyen de laquelle il produit tous ces mauvais effets; c'est ce que l'on a prouvé ailleurs avec assez d'étendue. On y a montré aussi que, sous les apparences d'une fausse humilité, il y avait en tout cela beaucoup d'orgueil et d'amour-propre.

V Un Chrétien qui est bien humble, n'est point surpris de ses chutes, parce qu'il est parfaitement instruit de la profondeur de sa misère et de sa corruption. On n'en est étonné que parce qu'on s'imaginait être plus fort ; il y a plutôt lieu de s'étonner qu'étant aussi faibles que nous le sommes, nous ne tombions pas à chaque pas, et que nous ne fassions pas des chutes beaucoup plus grandes.

Il faut cependant haïr nos péchés, parce qu'ils sont volontaires, parce qu'ils sont contraires à la justice et à la sainteté de Dieu, et qu'ils renferment une injustice et une ingratitude infinie; mais il faut en même temps reconnaître les obligations que nous avons à la bonté de Dieu qui en nous soutenant nous a empêché d'aller plus loin, et de nous briser entièrement par les chutes les plus criminelles; nous résoudre à combattre tout de nouveau contre nos mauvaises inclinations sans nous décourager jamais ; recourir à Dieu après toutes nos chutes et nos rechutes avec la même confiance ; ne cesser jamais d'espérer qu'il nous en donnera la victoire, en la manière qui lui sera la plus glorieuse et qui sera la plus utile à notre salut, ou en nous délivrant de nos défauts, ou en nous humiliant par nos défauts, et qu'il nous fera la grâce de vivre et de mourir dans son amour et dans la haine du péché. « *Combattez comme un généreux soldat; et si vous tombez de temps en temps par fragilité, reprenez de plus grandes forces qu'auparavant, en espérant de ma part une plus grande grâce* » (**Imit. Christi. l.3 c.6.n.5**) [IMITATION DU CHRIST LIVRE 3 CHAPITRE 6 NUMERO 5]

VI Dieu nous commande de haïr nos mauvaises inclinations et ce nombre infini de péchés véniels où elles nous entraînent. **Mais Dieu nous commande de les haïr pour l'amour de lui, et non par orgueil.** Il nous commande de les pleurer et de les détester de la manière qui est la plus propre pour nous en corriger et nous en relever, et nous défend de nous en affliger d'une manière qui n'est propre qu'à nous faire tomber plus bas. Comme nous sommes pleins d'orgueil et d'amour-propre, nous ne pouvons supporter la vue de nos défauts et de nos chutes; cette vue soulève et aigrit cet orgueil, qui serait bien aise de se nourrir d'une vue qui ne fût pas si humiliante, et qui pût le flatter, et lui faire trouver quelque vaine complaisance en ses vertus.

Une âme bien humble hait les péchés où elle tombe, parce qu'ils sont contraires à la vérité et à la justice ; et elle aime l'humiliation qui lui en revient, parce que la vérité et la justice demandent qu'elle souffre avec une humble patience cette humiliation qu'elle a méritée, et qu'elle profite de cette vue humiliante pour réparer son péché et obtenir de Dieu la grâce de s'en relever; mais une âme qui a encore beaucoup d'orgueil, s'applique peu à considérer l'opposition que le péché enferme contre la vérité et la justice, et ne s'applique presque qu'à la confusion et à l'humiliation que la vue de ses défauts et de sa corruption lui cause. De là vient l'impatience, le chagrin, le dépit et le découragement. Haïr le péché de la sorte, ce n'est pas le haïr comme Dieu nous l'ordonne; ce n'est pas réparer les chutes, mais c'est plutôt les augmenter.

VII Ne nous étonnons donc jamais de voir tant de langueur, tant de misères, tant de défauts en nous, après même tant d'années employées à servir Dieu, et ne perdons point pour cela. Nous montrerions par cette surprise et par ce découragement que nous n'avons guère fait de progrès dans la connaissance de notre faiblesse et de notre corruption, dans le mépris de nous-mêmes, dans la manière de nous relever de nos fautes et d'en profiter, et que nous sommes encore bien éloignés de rendre à la bonté de Dieu et à la grâce de Jésus-Christ, toute la louange qui lui est due. Quand nous

sommes tombés, **pensons à Dieu**, et non aux hommes; rendons gloire à la vérité et à la justice ; avouons humblement devant lui que c'est ce que nous devons attendre de notre corruption, rendons-lui grâces de ce qu'il nous a empêchés d'aller plus loin; tenons-nous sur nos gardes contre les ruses et la malice de notre ennemi, qui s'efforce de nous faire tomber plus bas par le dépit, le chagrin et la mauvaise honte.

Relevons-nous avec paix ; regardons l'indignation et la colère dont on est tenté contre soi-même, comme un mal plus grand que celui que nous déplorons.

Un enfant qui est affligé d'avoir dit ou fait quelque chose qui a offensé sa mère, ferait injure à sa mère, de douter si elle lui pardonnera, ou si pour cette faute elle ne le déshériterait point : une telle pensée offenserait plus sa mère que la faute qu'il avait commise. Persuadons-nous aussi que le découragement, la défiance, la défiance de la bonté de Dieu et de son secours, soit pour obtenir le pardon, soit pour nous relever de nos chutes, déshonorent plus Dieu, et lui font une injure plus grande que les péchés qui y ont donné lieu. Craignons que si nos fautes ordinaires, ne font qu'aigrir notre orgueil, dont elles devraient être le remède, Dieu ne permette que nous tombions dans des fautes plus considérables, qui seront le châtement de notre orgueil, de notre découragement, de nos défiances et de notre négligence à profiter de nos fautes ordinaires.

VIII Que si, après que nous sommes tombés, nous nous sentons troublés, confus et découragés, la première chose que nous devons faire, c'est de regagner la paix et la tranquillité du cœur, en détournant pour lors notre pensée de dessus notre chute, et nous occupant de la miséricorde infinie de Dieu, des marques qu'il nous en a données depuis que nous sommes au monde, de toutes les grâces dont il nous a favorisés préférablement à un nombre infini de personnes et de peuples entiers. Et quand par ces considérations ou d'autres semblables nous aurons rendu la paix à notre cœur, nous penserons alors sérieusement à la faute que nous avons commise,

pour la réparer en la manière qu'on a expliquée : car tant que dure le trouble, l'âme n'est point en état d'y penser d'une manière qui lui soit utile et salutaire; et au lieu de réparer sa faute, elle en fera plutôt de nouvelles, et peut-être de plus grandes.

IX Toutes les fois qu'on se sent troublé, il faut toujours poser ce principe très certain, que la volonté de Dieu est, qu'on se défende de ce trouble, comme d'une tentation qui empêche l'âme de bien connaître la vérité, d'agir d'une manière conforme à l'esprit de Dieu, et qui ouvre la porte à beaucoup de suggestions de l'esprit malin, qui pour cette raison fait tous ses efforts pour exciter et pour entretenir le trouble. Il ne faut point se laisser séduire sur ce point par une fausse humilité, ni par des apparences trompeuses de la crainte de Dieu. Le trouble est toujours dangereux. Le premier et le plus important de nos devoirs est de nous en délivrer. Quand même il serait nécessaire de nous condamner à une rigoureuse pénitence pour expier quelque faute considérable, il le faudrait faire avec une vue tranquille, qui puisse discerner la vérité et nous y affermir, et non pas avec un trouble qui nous la cache, et qui est la source de l'inconstance et de beaucoup de tentations et de fautes

§4 Les rechutes très fréquentes en des fautes vénielles ne sont pas toujours des marques que la contrition qu'on en avait n'était pas suffisante.

I C'est ici une matière fort ordinaire de trouble, de découragement et de défiance pour les âmes timorées. Car tout ce que l'on va dire ne regarde que les personnes qui aiment Dieu sincèrement, qui haïssent véritablement les péchés véniels, qui en gémissent et qui désirent s'en corriger. C'est de ces personnes que nous disons, que, quoiqu'elles retombent toujours dans les mêmes fautes, elles ne doivent pas croire que la douleur qu'elles en ont, ni la résolution où elles sont de se corriger, soient fausses ou insuffisantes.

Il y a une grande différence entre la pénitence qu'il faut faire des péchés mortels et des péchés véniels, entre la haine et la détestation qu'il faut avoir des uns et des autres; la résolution où l'on doit être de ne plus commettre les uns et les autres. On ne peut faire une véritable pénitence de quelques péchés mortels, sans la faire de tous les autres ; on ne peut se convertir sincèrement à Dieu en haïssant et en détestant les uns, sans détester aussi les autres ; ni être dans la résolution telle que le sacrement de pénitence l'exige, de ne plus commettre les uns, sans être de même fortement résolu de ne plus commettre les autres; ni enfin obtenir la rémission des uns sans obtenir en même temps le pardon des autres.

Les péchés mortels sont tous incompatibles avec la vie de la grâce, avec l'amitié de Dieu, et le droit au Royaume des Cieux. Tout péché mortel sépare l'âme de son Dieu, la rend ennemie de Dieu, lui donne la mort, et la rend digne de l'enfer. De là, il s'ensuit que pour se convertir et rentrer en grâce avec Dieu, pour se mettre en état d'obtenir de Dieu le pardon de ses péchés mortels, pour délivrer son âme de la mort et de l'enfer, il faut les haïr et les détester tous; être non seulement dans la résolution de n'en plus commettre quelques-uns ; mais renoncer effectivement à tous.

La résolution de quitter tous les péchés mortels, peut et doit être suivie de l'effet, parce que tous les fidèles peuvent et doivent être exempts de tous ces péchés qui tuent l'âme, et la rendent l'objet de la malédiction de Dieu, et dignes de la damnation éternelle. « *Un Chrétien qui a une foi pure et une espérance ferme ne commet point de tels péchés* », disent les Pères [rc : st Augustin] C'est de ces sortes de péchés que l'Apôtre saint Jean dit souvent que « *celui qui est né de Dieu, ne commet point de péché* » (**Joann. 3:5,6,9 et 5:18**)

III Il faut raisonner d'une manière bien différente de l'état de ceux qui servent Dieu fidèlement, et qui ne commettent que des fautes vénielles. La résolution de les éviter, quelque sincère qu'elle soit, ne peut pas être suivie de l'effet, parce qu'il est de foi que les justes ne peuvent pas avec les secours ordinaires de la grâce éviter durant

toute la vie tous les péchés véniels. C'est un privilège qui n'a été accordé qu'à la Sainte Vierge. La résolution où doivent donc être les plus justes, d'éviter tous les péchés véniels, doit être plutôt un dessein de travailler à les éviter, et un désir sincère de n'en plus commettre, qu'une espérance de les éviter absolument, puisqu'ils sont obligés de croire qu'avec toute leur vigilance, toutes leurs prières, et tout leur travail ils ne parviendront jamais à en être totalement exempts.

IV Il ne faut donc pas qu'ils se découragent, ni qu'ils laissent affaiblir leur confiance en Dieu, quoiqu'ils retombent toujours dans les mêmes fautes vénielles, dont ils s'accusent sans cesse. « *Le juste, dit l'Écriture, (Prov 25:16) tombera sept fois, et se relèvera* ». Il suffit qu'ils s'en humilient, qu'ils en gémissent, qu'ils travaillent à les éviter, autant qu'ils pourront. Ils peuvent avoir une douleur très sincère et très vive de ces péchés, et néanmoins souvent y tomber. Car on peut être faible et haïr sa faiblesse. Ceux mêmes qui seraient assez faibles pour conserver une attache volontaire à quelque péché véniel, ne doivent pas perdre courage. On ne vient point à bout de détruire toutes ses attaches vicieuses sans beaucoup de peines et beaucoup de temps. Ceux qui vivent dans une plus grande séparation des créatures et des affaires du siècle, sont plus sujets à retomber toujours dans les mêmes péchés véniels. Comme leurs exercices sont toujours les mêmes, leurs occupations toujours les mêmes, leurs fautes sont ordinairement les mêmes.

Nos péchés ordinairement ne se diversifient qu'à proportion que les occasions d'en commettre se diversifient. Les mêmes occasions produisent les mêmes tentations et les mêmes péchés ; cependant, ce sont ces personnes qui haïssent plus fortement les péchés véniels, et qui font de plus grands efforts pour s'en corriger.

V Il ne faut pas pour cela croire ni que toutes les résolutions que nous formons d'éviter ces fautes, ni que toute notre vigilance, notre travail, et les prières que nous offrons à Dieu pour nous en délivrer, soient inutiles. Ce serait donner dans un des plus

dangereux pièges de notre ennemi. C'est par tous ces moyens que Dieu nous préserve de beaucoup d'autres péchés ou semblables ou plus grands que ceux que nous commettons ; c'est encore par ces moyens qu'ils conserve ou augmente même la haine et la détestation de ceux mêmes que nous commettons, qu'il nous en accorde le pardon, qu'il nous affermit de plus en plus dans la haine et le mépris de nous-mêmes, et dans l'humilité qui est le fond de la piété chrétienne, et le but principal de nos prières et de nos autres exercices spirituels ; enfin c'est en vue de toutes nos prières, de nos gémissements, et de tout ce que nous faisons pour demander à Dieu d'être délivrés de tous nos péchés ordinaires, qu'il nous en délivrera en effet au jour de notre mort; qu'en récompense de cette faim et de cette soif continuelle que nous aurons eues pour la justice durant notre vie, **il nous rassasiera éternellement de la vue, de la beauté et de l'amour de la justice** d'une manière qui surpassera infiniment toutes nos pensées et tous nos désirs.

§5 Avantages que Dieu fait tirer aux justes, des péchés véniels et de toutes leurs autres imperfections.

I (Ecclésiaste 34:14,15,20) : « *Dieu aura soin de l'âme de ceux qui le craignent, et son regard les comblera de bénédictions. Car leur espérance est en celui qui les sauve; il les soutient, afin qu'ils ne tombent point; il les assiste quand ils sont tombés. Il élève leur âme* » par le sentiment de leurs chutes mêmes ; il éclaire leurs yeux, et tire pour eux la lumière des ténèbres mêmes ; *il leur donne la santé, la vie et la bénédiction*, et se sert même de leurs infirmités et de leurs fautes journalières pour les affermir dans la santé et la vie. C'est ainsi que s'accomplit la parole du Prophète (**Ps 36:25**) « *Quand le juste tombera, il ne se brisera point, parce que le Seigneur met sa main sous lui* », pour l'empêcher de tomber plus bas, pour le relever avec avantage.

II Le principal avantage que Dieu procure aux justes par le moyen même de leurs chutes et de leurs autres imperfections, c'est une humilité plus profonde et plus ferme. La plus grande et la plus dangereuse de leurs maladies, c'est l'orgueil, une vaine et secrète complaisance en leurs vertus. C'est pour les préserver de cette maladie mortelle que Dieu souffre en eux tant de défauts et d'imperfections, afin qu'ils ne soient point tentés de s'élever.

Car si nous avons tant de peine à être humbles au milieu même de tant de péchés et de misères, **quelle tentation serait pour nous, l'abondance des dons spirituels ?** Dieu dispense ses grâces à ses serviteurs avec poids et mesure ; il leur inspire par son Esprit un grand désir de la perfection.

Cependant, il permet qu'ils éprouvent des tentations, et qu'ils trouvent en eux-mêmes beaucoup d'oppositions et d'obstacles à l'accomplissement de leurs bons désirs, et qu'ils ne fassent pas autant de progrès qu'ils le voudraient, de peur qu'ils ne s'élèvent en eux-mêmes par l'orgueil et par la vaine complaisance en leur vertu. *« Quibusdam tentationibus reprimuntur, ut nequaquam tantum proficere valeant, quantum volunt. Sed ne extollantur superbia, fit in eis quaedam mensura virtutum »* (Greg. L 19 Moral. C 5.)

III Mais comment accorder ces désirs ardents de la perfection que Dieu lui-même inspire à ses serviteurs, les gémissements et les prières continuelles que le Saint Esprit forme en eux pour être délivrés de leurs péchés et de tous leurs défauts, avec les promesses que Dieu a faites de les exaucer. N'est-il pas écrit (Ps 9:41) : *« Le Seigneur exauce le désir des pauvres et son oreille est attentive à la préparation de leurs cœurs »*. N'est-il pas encore écrit, dit saint Augustin : *« Avant qu'ils crient vers moi, je les exaucerai ; et lorsqu'ils parleront encore, j'écouterai leurs prières »* (Isaïe 65:24)

Il est vrai, répond ce saint docteur ; mais quand Dieu diffère de les assister, il les assiste véritablement, et il les assiste en cela même qu'il diffère de les assister, de crainte qu'en remplissant trop tôt tous

leurs désirs, il ne leur procure point une santé parfaite. Si, tout d'un coup, il leur procurait tout ce qu'ils désirent et tout ce qu'ils demandent, ils ne sentiraient en eux-mêmes aucun combat ni aucune opposition à tout le bien qu'ils veulent faire ; ils attribueraient aisément à leurs propres forces ce pouvoir et cette facilité qu'ils sentiraient ; et **cet orgueil les empêcherait d'arriver** à une entière victoire.

Un sage médecin qui refuse à un convalescent certains aliments, qui pourraient être un obstacle au rétablissement de sa santé, **l'exauce en les lui refusant**. Il ne l'exauce point selon ses désirs et sa demande, **mais il l'exauce pour sa santé** et pour son plus grand bien. On peut même dire qu'il l'exauce selon ses désirs, puisque tous les désirs de ce convalescent, s'ils sont raisonnables, ne doivent tendre qu'au parfait rétablissement de sa santé. Un habile chirurgien tient ouvertes certaines plaies pour prévenir des maladies mortelles et conserver sa santé.

C'est à peu près ainsi que Dieu traite en ce monde ses vrais serviteurs. Il les laisse sujets à certaines faiblesses et infirmités ; il ne se hâte point de fermer toutes leurs plaies, **parce qu'il voit qu'une prompte et parfaite santé deviendrait pour eux une tentation d'orgueil et de vaine complaisance**, qui les exposerait à tout perdre à la fois. Il les fait avancer dans les vertus par degrés, pour les enraciner plus fortement dans l'humilité qui est le fondement et la gardienne de toutes les vertus. Il ne leur distribue ses dons que par mesure, pour les conserver tous en eux plus sûrement, en les retenant toujours dans un état bas et humble.

IV Dieu fait luire sur nous la lumière de son visage, et nous nous trouvons tous consolés et pleins de courage. Il se cache à nous, et nous nous trouvons dans la sécheresse, dans l'ennui et le dégoût. Il revient à nous, et il nous redonne la joie. « *Il nous visite le matin, et aussitôt il nous met de nouveau à l'épreuve* » (**Job 7:18**)

Il nous laisse éprouver l'agitation de nos passions, l'instabilité de nos humeurs, l'inconstance de nos désirs, de nos pensées et de nos dispositions ; et par tous ces changements et ces vicissitudes il nous conduit à une espèce d'immobilité d'âme et de disposition; il nous apprend à n'être surpris de rien, à n'être ébranlés par quoi que ce soit, à nous mépriser et à nous humilier en tout, à ne faire aucun fond sur nous-mêmes et sur nos dispositions ; et à le demeurer en tout temps et en tout état immuablement attachés à Dieu comme à notre unique force.

V C'est encore pour augmenter l'humilité, et pour conserver par ce moyen toutes ses grâces dans ses plus fidèles serviteurs, que Dieu permet, non seulement qu'ils soient sujets à tant d'imperfections, mais qu'ils fassent même tant de chutes, et qu'ils commettent tant de péchés véniels, malgré toute l'horreur qu'ils en ont, et malgré toute leur vigilance.

Il leur fait comprendre par ces chutes journalières beaucoup mieux que par toute autre voie, combien ils sont faibles; quelle est la main qui les soutient dans les occasions les plus importantes, combien ils sont incapables par eux-mêmes de surmonter les grandes tentations, puisqu'ils sont tous les jours vaincus par les plus légères; que, pour ne point se briser par des chutes mortelles, ils doivent toujours demeurer unis à Dieu qui est toute leur force, et se reposer sur son sein, comme un petit enfant entre les bras de sa mère, sans laquelle il ne peut se soutenir un moment.

VI Celui qui est vivement pénétré de ces sentiments, ne se brise point en tombant, parce que par ses chutes mêmes il devient plus humble et plus reconnaissant, et par conséquent plus innocent et plus juste. Il y a certaines matières qui salissent les habits en apparence, et qui, néanmoins servent à en ôter les taches. C'est l'usage que les justes font de leurs péchés et de tous les défauts qui se glissent dans leurs meilleures actions. Ils s'en servent pour purifier leur âme de l'orgueil, qui est le plus grand de leurs péchés. S'ils voyaient en eux plus de vertu et de pureté, ils seraient en

danger de tout perdre par la vaine complaisance. C'est l'étrange condition de l'homme en cette vie. La vue de ses vertus le souille, la vue de ses péchés le purifie. Et il arrive souvent, dit saint Grégoire, que celui qui se voit couvert de beaucoup de taches devant Dieu, est cependant plus richement orné par le vêtement d'une plus profonde humilité.

VII « *C'est ainsi que le juste tombe sur la main de Dieu, dit saint Bernard (in Ps 90 serm 2 n2), et il arrive par une étrange merveille que le péché même où il est tombé, contribue à le rendre plus juste : car nous savons, dit saint Paul, que tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu. Nos chutes mêmes ne contribuent-elles pas à notre bien, lorsqu'elles servent à nous rendre plus humbles et plus circonspects, et la main de Dieu ne soutient-elle pas celui qui tombe, lorsque l'humilité le soutient ? J'ai été poussé et renversé, et je tombais déjà, dit le Prophète ; mais celui qui m'a renversé n'a rien gagné, parce que, comme je tombais, le Seigneur m'a soutenu* »

Qui n'admirerait cette bonté de Dieu, qui nous traite et qui nous guérit, pour ainsi parler, à ses propres dépens, c'est-à-dire par les offenses mêmes que nous commettons contre lui ? Qui ne prendra plaisir à s'abandonner à sa conduite avec une entière confiance, puisqu'il se sert des péchés mêmes par lesquels nous l'offensons, pour nous approcher de lui, pour rendre notre âme plus ferme par ses chutes, et plus éclairées par l'expérience qu'elle a de ses égarements et de ses ténèbres.

VII L'humilité est le principal avantage que Dieu procure aux justes par leurs imperfections et par leurs fautes ordinaires ; mais elle n'est pas l'unique. Dieu s'en sert encore pour leur en procurer plusieurs autres. Il s'en sert pour conserver en eux l'esprit de prière, pour l'exciter et le fortifier. La prière devrait faire toute notre consolation et toutes nos délices en ce monde. Et cependant, quelle lâcheté, quelle froideur les plus justes n'éprouvent-ils pas dans ce saint exercice ? C'est de nos chutes et de nos dangers que Dieu se sert pour nous obliger à sortir de notre assoupissement. Ce n'est

presque que le sentiment de nos misères, qui nous fait crier vers Dieu de toutes les forces de notre âme. Dès que nous ne sommes plus pressés par nos maux et nos périls, nous ne gémissons plus, nous ne prions plus avec la même instance. Il faut que nos misères continuent, ou que de nouvelles succèdent aux précédentes pour nous forcer en quelque manière à recourir à Dieu, et à réclamer son secours. Et c'est pour entretenir ce commerce continuel entre sa bonté et notre indigence, que Dieu ne nous guérit point pleinement et parfaitement durant cette vie et qu'il a résolu de ne nous donner ses grâces que par mesure.

IX La pénitence est une des vertus qui a le plus éclaté dans les justes les plus parfaits, surtout depuis la fin des persécutions que les Païens faisaient aux Chrétiens. Car, ne pouvant plus aspirer au bonheur de se sacrifier à Dieu par le martyre, et de laver toutes leurs fautes dans leur sang, ils y ont suppléé par un autre genre de martyre, plus doux à la vérité, mais sans comparaison plus long, en se sacrifiant à lui par les rigueurs d'une pénitence aussi longue que leur vie. Mais qu'est-ce qui les a portés à exercer sur eux-mêmes une si grande sévérité, et à se rendre leurs propres persécuteurs ?

Ce sont les fautes vénielles qu'ils remarquaient dans leur vie. Ils pleuraient leurs plus légères fautes, comme d'autres pleureraient leurs plus grands crimes; le zèle de la sainteté et de la justice de Dieu, qui les brûlait, les armait contre eux-mêmes et les portait à embrasser avec joie un martyre si lent, et une mort si longue. S'ils avaient été plus innocents, et qu'ils n'eussent aperçu aucune tache dans leur vie, ils auraient été moins pénitents, et ils n'auraient pas mérité dans le ciel de si riches couronnes. Car si un pécheur converti qui pleure et qui fait pénitence pour des péchés énormes, cause à tout le ciel une si grande joie, et mérite par sa pénitence d'avoir une place dans le Royaume de Dieu. « *Quelle joie devons-nous penser, dit saint Grégoire, (Hom.34 in Evang.) que doit causer à Dieu et à tout le ciel, un juste qui pleure si amèrement, et qui fait de si grandes pénitences pour les plus légères fautes, et à quelle gloire ne mérite-t-il pas d'être élevé ?* ». Ce n'est pas là sans doute un des

moindres avantages que Dieu fait tirer aux justes de leurs péchés véniels.

X De tous les commandements que Dieu nous a faits, celui qui coûte plus à la nature, c'est le précepte **d'aimer sincèrement nos ennemis**, de leur pardonner du fond du cœur, et de ne mettre aucune borne à cet amour et à ce pardon. Dieu, qui a pitié de notre faiblesse, se sert de ce grand nombre de péchés véniels que nous commettons contre lui durant toute notre vie, pour nous rendre facile et doux l'accomplissement de ce précepte.

Car qui ne pardonnerait avec joie toutes les offenses que l'on peut commettre contre lui, lorsqu'il considère que c'est un moyen d'obtenir de Dieu le pardon de toutes les offenses qu'il commet contre lui ? Ce que l'homme peut avoir à pardonner à l'homme n'est presque rien; ce que l'homme doit à Dieu, est infini ; ne faudrait-il pas être bien ennemi de soi-même, pour ne pas accepter avec joie un échange si avantageux ? **Une miséricorde infinie et continuelle, dont nous avons besoin que Dieu use envers nous, ne mérite-t-elle pas bien d'être achetée par une miséricorde continuelle, mais si légère, dont nous userons envers nos frères.**

XI La nécessité où nous sommes de souffrir avec patience toutes nos fautes, tous nos défauts, l'agitation de nos différentes pensées, la résistance de nos passions, la révolte d'une partie de nous-mêmes contre l'autre partie de nous-mêmes, l'inégalité de nos humeurs, ne nous instruit-elle pas et ne nous prépare-t-elle pas à supporter avec patience toutes les mêmes choses dans les autres ? Si vous ne pouvez pas vous rendre vous-mêmes, tels que vous le souhaiteriez ? Vous commandez à vous-mêmes, et vous n'obéissez pas à vous-mêmes ; vous commandez si souvent à vos passions, à vos pensées, à vos désirs, de se calmer; et ils résistent, de sorte « *que vous ne faites pas tout ce que vous voudriez* » (Galates 5:17)

Quelle serait votre injustice si vous trouviez étrange de trouver dans les autres de la résistance et de la contradiction à vos désirs ? Le Créateur et le souverain Seigneur souffre que la créature résiste à ses volontés, et viole ses commandements ; comment la créature ne souffrira-t-elle pas qu'une autre créature lui résiste et contredise ses volontés ?

XII Voilà une partie des avantages que les justes tirent de leurs péchés véniels et de toutes leurs autres imperfections. Tous ces avantages ne viennent pas de leurs péchés; mais de la miséricorde de Dieu et de la grâce de Jésus-Christ, qui sait faire servir nos iniquités à sa bonté, et nos faiblesses à notre salut. Le fumier n'est qu'une corruption et une pourriture; et cependant, comme remarque saint Bernard, un Laboureur et un Jardinier s'en servent pour faire porter à la terre des fruits plus beaux et plus abondants.

C'est ainsi que Dieu se sert de la corruption et des péchés véniels où tombent les justes, pour faire porter à leur âmes les fruits les plus rares et les plus abondants de toute sorte de vertus. Mais les justes ne tirent ces avantages de leurs fautes vénielles et de toutes leurs autres faiblesses et imperfections, qu'à proportion qu'ils les haïssent, qu'ils s'en humilient, qu'ils en gémissent, et qu'ils travaillent à les détruire par la prière, par la vigilance chrétienne, par la mortification et par les bonnes œuvres, sans jamais se décourager ni laisser affaiblir leur confiance en la bonté de Dieu, en la grâce et aux mérites de Jésus-Christ.

XIII C'est en cela, selon saint Augustin, que consiste la perfection des justes durant cette vie remplie de tentations et de péchés. Ce saint Docteur a fait un livre exprès pour montrer que la perfection de cet état ne consiste pas dans la justice parfaite, à laquelle personne ne peut arriver en ce monde; mais dans la rémission des péchés véniels, et dans le soin que l'on prend à s'en servir pour s'enraciner de plus en plus dans toutes les vertus, en la manière qu'on vient de l'expliquer. Ceci peut servir à comprendre ce qu'on lit dans les maîtres de la vie spirituelle.

Que les justes les plus parfaits ne sont pas toujours ceux qui commettent moins de fautes vénielles ; car il peut arriver, à cause des emplois dont ils sont chargés, à cause des occasions plus fréquentes d'en commettre, où ils se trouvent exposés, à cause de leur naturel plus vif et plus ardent, ou à cause des personnes avec qui ils sont obligés de vivre, qu'ils en commettront beaucoup plus que d'autres personnes qui ne sont pas dans les mêmes circonstances, et que cependant ils soient devant Dieu plus parfaits et plus purs que ceux qui en commettent moins.

Les plus parfaits sont ceux qui reconnaissent leurs fautes plus sincèrement, qui en gémissent plus profondément, qui s'appliquent davantage à détruire l'orgueil et l'amour-propre, qui en sont les causes; qui s'en servent pour avancer davantage dans l'humilité, dans la reconnaissance des miséricordes de Dieu qui leur pardonne tant de péchés, et qui ne se lasse point de les supporter avec une bonté infinie dans le temps où ils ont eux-mêmes tant de peine à se supporter.

CHAPITRE 10

L'Espérance doit être constante, forte et inébranlable au milieu même des plus grands périls

§1 Il faut espérer toujours et sans interruption

I Toutes les vérités et toutes les vertus chrétiennes servent à notre salut, mais d'une manière fort différente. Les unes n'y doivent contribuer qu'en certains sens et dans certaines circonstances, et cela plus ou moins, selon leur liaison avec les vérités et les vertus les plus essentielles, et selon leur proportion avec les dispositions particulières et les divers besoins de chaque âme. Les autres tiennent une place plus distinguée dans la vie chrétienne, parce que non seulement les premiers commencements du salut, mais encore tout le progrès et toute la suite de ce grand ouvrage en dépendent, et qu'elles ont un rapport nécessaire à des besoins qui sont communs à tous les hommes et qui sont perpétuels.

C'est dans ce rang qu'il faut placer **l'espérance**. Elle est avec **la foi la racine de toutes les vertus chrétiennes**; mais une racine qui, après les avoir produites, sert à les nourrir, à leur communiquer de la force et du mouvement, sans quoi elles tomberaient dans la langueur et dans la mort. C'est, néanmoins, ce que beaucoup de chrétiens comprennent mal, et pratiquent encore plus mal. On sent assez quelle serait l'imprudence d'un convalescent qui ne se servirait que rarement des aliments dont le médecin lui aurait ordonné de faire un usage perpétuel, et qui prendrait pour sa nourriture ordinaire

certaines choses que ce médecin ne lui aurait ordonné que par forme de remède, ou pour certaines circonstances seulement.

C'est à peu près le défaut où tombent beaucoup de personnes par rapport à l'espérance. Ils ne lui donnent point la place qu'elle doit tenir dans la vie chrétienne selon l'ordre du Médecin céleste. Ils ne l'étendent pas jusqu'où elle devrait s'étendre. Ils s'occupent beaucoup plus d'autres vérités que de celles qui leur sont destinées pour entretenir et animer l'espérance. Mais ces autres vérités n'ayant pas la même force, ne produisent pas aussi le même fruit, et peuvent même produire de mauvais effets, parce que l'on passe en se les appliquant la mesure prescrite, qui nous les aurait rendues salutaires. Ce défaut a souvent de grandes et pernicieuses suites. Il arrive de là que toute la religion prend, pour ceux qui y tombent, une face toute différente de celle qu'elle aurait prise, parce qu'on lui ôte une infinité de ressources et de consolations que la seule espérance peut fournir. En continuant de ne pas faire assez d'usage de ce qui rendait la Religion intéressante, elle devient insensiblement comme indifférente à l'homme, et enfin elle ne lui paraît plus que comme un joug pénible, ou comme un poids accablant.

Cependant, **c'est dans la religion que Dieu veut que nous trouvions une source perpétuelle de consolations, de joie, de paix, de courage et d'actions de grâces.** Comprendons donc bien que c'est l'espérance chrétienne qui lie la religion à l'homme et à ses véritables intérêts; que c'est elle qui la lui rend douce et consolante par l'attente des biens ineffables qu'elle lui propose; et qu'afin qu'elle soit pour nous une source perpétuelle de paix, de courage et d'actions de grâces, il faut qu'en tout temps elle règne dans le fond intime de l'âme et que nous unissions toujours des sentiments de confiance à toutes les vérités et à toutes les actions de la Religion. **C'est là l'usage que Dieu dans ses écritures nous ordonne de faire de l'espérance chrétienne, comme nous l'avons déjà souvent marqué, et comme nous l'allons marquer encore plus expressément.**

II « *Le juste vit de la foi* » (Rom 1:17)

C'est une maxime que l'apôtre a tirée du prophète Habacuc, qu'il cite dans trois de ses Epîtres, et dont il fait un des principaux fondements de toute sa doctrine. Mais ce n'est pas de la foi seulement que le juste vit : il vit aussi de l'espérance et de la charité. **C'est dans l'exercice des actes de ces trois vertus que consiste toute la justice chrétienne, et toute la vie du juste depuis ses plus faibles commencements jusqu'à sa dernière perfection.** Comme ce n'est pas simplement en certains temps de la vie, mais dans tous les temps que le juste vit de sa foi; ce n'est point aussi en certains intervalles de la vie, mais toujours et en tout temps que le juste vit de l'espérance. « *Espérez toujours dans votre Dieu, dit le Prophète (Osée 11:6) « oui, Seigneur j'espère toujours en vous, et je vous donnerai sans cesse de nouvelles louanges » (Ps 70:15)*

Nous sommes de la famille de Dieu, « *nous sommes sa maison, si toutefois nous conservons jusqu'à la fin la confiance et la gloire de notre espérance* » (Heb 3:6)

Il faut donc conserver sans interruption la confiance et l'espérance : c'est ce qui fait notre bonheur et notre gloire. *Gloriam spei.* « *Qu'Israël espère dans le Seigneur, dès maintenant, et dans tous les siècles* » (Ps 130:5) « *depuis le point du jour jusqu'à la nuit* » (Ps 129:6)

III « *Il faut toujours prier et ne se point lasser de le faire* » nous dit Jésus-Christ (Luc 18:1) « *Priez sans cesse* », nous dit encore saint Paul (1 Thess 5:17)

S'il faut **prier toujours et sans cesse**, il faut donc aussi **espérer toujours, espérer sans cesse, et ne se lasser jamais d'espérer** ; car on ne demande à Dieu dans la prière que ce que l'on espère d'obtenir. Cette prière continuelle renferme, dit saint Augustin, (in

Psalm.3:7 et Eph 121 ad Probam) le désir continuel de la vie bienheureuse, et de la possession éternelle du bien souverain qui est Dieu même.

Ce désir est essentiel à la vie chrétienne; personne ne possèdera cette vie bienheureuse, s'il ne l'a ardemment désirée. C'est ce qui fait dire à ce même saint docteur que « *toute la vie d'un bon chrétien est un saint désir* » (in Aug.tract.4 in 1.Epist. Joan.31)

Cette vie bienheureuse est la fin pour laquelle il nous a rachetés. Ce doit être la fin de toutes les actions chrétiennes. Elles doivent toutes être faites par l'impression de ce désir; elles doivent toutes s'y rapporter. Mais cela même montre que toutes nos actions doivent être faites par l'impression de l'espérance chrétienne ; car il y a une liaison nécessaire entre l'espérance chrétienne, et le désir et l'attente de cette vie bienheureuse. Il faut espérer, il faut désirer et attendre la vie éternelle, et tous les moyens qui doivent nous y conduire. Il faut espérer en tout temps, et en toutes nos actions, dès maintenant et jusqu'à la fin, depuis le point du jour jusqu'à la nuit.

IV Mais combien de fois avons-nous éprouvé que rien n'est plus inconstant que notre espérance ? Le matin, nous sommes pleins de confiance ; le soir, nous sommes découragés. Nous lisons, nous consultons, nous nous exhortons; et malgré tout cela, nous ne pouvons calmer notre cœur; nous épuisons tous les avis et toutes les pratiques que nous pouvons trouver dans les livres, ou auprès des Directeurs; et nous sentons toujours une secrète pente au découragement et à la peur.

Que pouvons-nous faire dans ces états, sinon de nous prosterner aux pieds de Jésus-Christ qui commande avec un pouvoir souverain aux vents et aux flots de la mer; de lui faire un aveu sincère de l'impuissance où nous sommes de calmer nos agitations et nos frayeurs (car jusqu'à ce que nous fassions sincèrement cet aveu, la tempête durera) ; de le conjurer avec toute l'humilité et toute l'instance dont nous sommes capables, de nous rendre le calme ; de

lui dire avec le Prophète : « *Seigneur, dites à mon âme, je suis votre salut (August L 1. Confess Ch 5) mais dites-le, Seigneur, d'une voix si forte que je l'entende* »

§2 L'Espérance fait toute notre force

l L'homme trouve en lui-même une faiblesse universelle. Il faut qu'il sorte de lui-même, et qu'il cherche en Jésus-Christ toute la force dont il a besoin. Car Jésus-Christ est la force de Dieu, et il nous a été donné pour être notre force.

Or, c'est par la foi et l'espérance que l'on s'unit à Jésus-Christ et à sa force divine. Quiconque ne s'unit point à Jésus-Christ en cette manière, demeure en soi-même et en son impuissance. Quiconque s'y attache par la foi et l'espérance, sort de sa faiblesse et trouve en lui une force qui triomphe de tout. Car « *ce qui paraît en Dieu une faiblesse, est plus fort que toute la force des hommes* » (1 Cor 1:25) et que toute la force des démons. C'est par la communication de cette force de cette force qu'il reçoit de Jésus-Christ, que ce qu'il lui paraissait autrefois comme impossible, lui paraît et possible et facile. Car que ne peut point celui qui agit par la vertu et la force de Jésus-Christ même ? « **Tout est possible à celui qui croit,** (Marc 9:22) **et qui espère.** *Ayez donc la foi et la confiance en Dieu. Quoique ce soit que vous demandiez dans la prière, croyez que vous l'obtiendrez, et il vous sera accordé* » (Marc 11:12,14)

« *Les regards du Seigneur donnent la force à ceux qui croient et espèrent en lui d'un cœur parfait* » (1 Paralipomènes 16:9). Et « *tous ceux qui espèrent en lui ne s'affaiblissent point* » (1 Macabb 2:6)

La puissance de Dieu est à nous, si notre cœur est à lui par une foi vive et une pleine confiance. Avec combien donc de raison le Prophète a-t-il dit, que « *notre force était dans le silence et dans l'Espérance* » (Isaïe 30:15)

II Le mouvement réglé du sang et des esprit animaux entretient la santé et la force de nos corps, les rend capables d'agir et de soutenir même des travaux pénibles. Mais si ce mouvement du sang et des esprits est troublé par quelque agitation violente, il prive nos corps de vigueur et de force, et les rend incapables de toutes les actions tant soit peu pénibles. C'est une image de ce qui se passe dans nos âmes. La confiance en Dieu calme et règle tous les mouvements de l'âme, la tient dans la soumission à la volonté de Dieu, et y établit la paix, lui communique une vigueur et une force, qui le rend capable de tout entreprendre et de tout exécuter. **Mais la défiance y jette le trouble, y cause des agitations violentes, lui ôte presque toute la vigueur et toute la force. En cet état elle fait toujours peu de choses, elle le fait avec beaucoup d'imperfection et de peine, elle s'en dégoûte et s'en ennuie bientôt.**

III L'âme qui n'est faite que pour aimer, ne se peut porter à quoi que ce soit, si elle n'y voit quelque bien, car il lui est impossible d'aimer le mal. La vue du bien ou présent ou futur est ce qui l'attire, ce qui la soutient, ce qui lui cause de la joie. Car selon l'Écriture, « *la joie du Seigneur est notre force* » (2 Esdr 8:19)

Dès que l'âme ne voit que du mal, que de la peine sans espérance d'aucun bien ni d'aucun plaisir, elle tombe dans la langueur; elle se trouve sans mouvement, sans attrait et sans force; et par là il est aisé de comprendre que l'espérance fait toute notre force. « *In silentio et in spe erit fortitudo vestra* »

§3 L'Espérance affaiblit les tentations, confond les démons, et nous rend victorieux

I Si jamais l'âme a besoin d'être puissamment soutenue, c'est principalement dans le temps des tentations et des épreuves. Il y a des temps, dit st Augustin, où l'on a besoin de grandes forces et de toutes ses forces pour vaincre le monde, et le diable qui en est le prince, avec tous ses attraits, et avec toutes ses terreurs et ses menaces.

Or nous venons de voir que la confiance en Dieu fait toute notre force. Comme sans le secours de sa grâce, nous sommes, dit un grand Pape, infailliblement vaincus; avec le secours de cette grâce, forte et efficace, qu'il donne à ceux qui l'invoquent avec une entière confiance, nous sommes aussi infailliblement victorieux. *« Il est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur tout-puissant dans les combats. Mes ennemis qui me persécutent le plus, ont été affaiblis par sa puissance et sont tombés ; (Ps 26:4) c'est par lui que je serai délivré de la tentation : ce sera par son secours que je forcerai les plus fortes murailles. (Ps 17:31,35, sqq) : c'est lui qui m'a revêtu et rempli de sa force, qui a rendu mes pieds aussi rapides [rc : ici l'auteur a écrit «aussi vites») que ceux des cerfs, et qui m'a établi sur la pierre ferme et les lieux les plus élevés, et qui instruit mes mains pour le combat. C'est vous, ô mon Dieu, qui avez fait de mes bras comme un arc d'airain; vous avez élargi sous moi la voie où je marchais, et mes pieds ne se sont point affaiblis. Je poursuivrai mes ennemis et je les atteindrai, et je ne m'en retournerai point qu'ils ne soient entièrement défaits. Je les romprai et ils ne pourront tenir ferme contre moi, ils tomberont sous mes pieds; parce que vous m'avez environné de force pour la guerre, et que vous avez abattu sous moi ceux qui s'élevaient contre moi »*

(Ps 139:8) : *« Vous avez fait tourner le dos à mes ennemis devant moi, et vous avez exterminé ceux qui me haïssaient. Vous êtes toute la force d'où dépend mon salut; vous avez mis ma tête à couvert au*

jour de la guerre » (Ps 117:11, 13, 14) : « Ils m'ont attaqué de toutes parts. J'ai été poussé et presque renversé; j'étais prêt à tomber; et le Seigneur m'a soutenu » ; (Ps 58:3,9,10) : « Il est ma force et ma gloire; et il est devenu mon salut. Des ennemis puissants sont venus fondre sur moi; prêts à se rendre maîtres de mon âme ; et vous, Seigneur, vous vous rirez d'eux, vous regarderez toutes ces nations comme un néant. C'est en vous que je conserverai, et à vous que je rapporterai toute ma force. Ce sera par le secours du Seigneur que nous ferons des actions de vertu et de courage, et lui-même réduira à néant nos ennemis »

(Ps 107:14) : *« Je n'attends du secours que du Seigneur qui a fait le ciel et la terre; il ne permettra point que mes pieds soient ébranlés »*

(Ps 120:1,5) : *« Le Seigneur est mon soutien; je ne craindrai point ce que l'homme pourra me faire. Le Seigneur est mon soutien, je mépriserais mes ennemis ».*

(Ps 117:16) : *« La droite du Seigneur a fait éclater sa puissance, la droite du Seigneur m'a élevé, la droite du Seigneur a fait éclater sa puissance : je ne mourrai point, mais je vivrai, et je raconterai les œuvres du Seigneur ».*

(Ps 67:37) : *« Dieu est admirable dans ses Saints ; le Dieu d'Israël donnera lui-même à son peuple la force et la puissance ; qu'Il soit béni à jamais »*

II Ces différentes expressions que le Saint Esprit a mises dans la bouche du Saint Prophète, montrent admirablement bien quelle est la force que l'espérance chrétienne inspire à ceux qui s'appuient uniquement sur la grâce de Dieu ; force qui les rend également humbles et généreux, victorieux et reconnaissants ; force qui fait toute leur joie et leur mérite, qui couvre les démons de confusion, et rend fidèlement à Dieu la gloire de toutes leurs victoires.

§4 L'Espérance rend aisée la pratique des vertus les plus pénibles

I Tant que l'homme a persévéré dans l'état d'innocence et de droiture où Dieu l'avait créé, toutes les vertus lui étaient faciles. Elles n'étaient opposées à aucune de ses inclinations naturelles; au contraire, elles y étaient toutes très conformes; et c'est ce qui lui donnait une merveilleuse facilité de les pratiquer et de les conserver. Mais le péché ayant répandu une corruption universelle dans l'homme tout entier, toutes les vertus lui sont devenues très difficiles, parce qu'elles sont devenues contraires à la pente de la nature corrompue. Les vertus sont toujours demeurées les mêmes, toujours conformes à la raison et à l'équité naturelle, mais l'homme n'est pas demeuré le même. Le péché qui a dérégulé et son âme et son corps, lui a rendu les vertus pénibles, difficiles à acquérir et difficiles à conserver.

II Mais quelque amères et quelque pénibles qu'elles paraissent à nos inclinations corrompues, l'espérance les rend douces et faciles par la vue des biens ineffables dont ces vertus doivent être récompensées. Si l'espérance n'est pas toujours assez vive et assez animée pour en ôter toute l'amertume et toute la peine, elle la diminue beaucoup, et rend beaucoup plus aisée la pratique des vertus même les plus difficiles.

L'espérance par la joie que l'attente des récompenses éternelles inspire, élargit le cœur, fait qu'il se porte avec ardeur à tout ce que Dieu lui commande ; lui donne non seulement la force de marcher constamment dans la voie étroite des commandements, mais de courir même dans cette voie avec une grande légèreté ; c'est ce qui faisait dire au Prophète (Ps 118:112) : « *Seigneur, j'ai porté mon cœur à accomplir éternellement vos ordonnances pleines de justice, à cause de la récompense que vous y avez attachée. (ibid 31) J'ai couru dans la voie de vos commandements lorsque vous avez élargi mon cœur* ».

« Ne savez-vous point, nous dit un Prophète, (Isaïe 40:28, sqq) et n'avez-vous point appris que Dieu est le Seigneur éternel, qui a créé toute l'étendue de la terre, qui ne se lasse point, qui ne travaille point ? C'est Lui qui soutient ceux qui sont las, qui remplit de force et de vigueur ceux qui étaient tombés dans la défaillance. La fleur de l'âge se lasse et succombe au travail, et la vigueur de la jeunesse s'affaiblit et tombe. Mais ceux qui espèrent au Seigneur trouveront des forces toujours nouvelles, ils prendront des ailes et voleront comme l'Aigle, ils courront sans se fatiguer, et ils marcheront sans qu'ils se lassent »

III Un chrétien qui a une foi et une espérance sincère, ne laisse pas de sentir quelquefois de la peine et de la difficulté dans l'exercice de ses devoirs; mais cette peine, loin de le rebuter, l'anime. Il n'est jamais plus satisfait de ses bonnes œuvres que quand elles lui ont coûté quelque sacrifice ; c'est alors qu'il paraît devant Dieu avec plus de confiance, parce que la peine qu'il a soufferte lui a donné le moyen de donner à Dieu des marques plus certaines de sa fidélité. Un homme de guerre qui revient du combat, paraît devant le Prince avec une grande assurance, lorsqu'il peut montrer par des preuves sensibles avec quelle ardeur il a combattu pour son service.

IV Considérons les enfants de ce siècle; voyons combien de rebuts, de contradictions, de travaux et de peines ils souffrent pour satisfaire les désirs que la passion pour les voluptés charnelles, pour des richesses terrestres, ou pour une gloire toute humaine, leur inspire. Cependant l'espérance de réussir les soutient, et leur fait même trouver du plaisir dans les choses les plus pénibles. Quelle honte et quelle confusion ne serait-ce pas pour nous, qui sommes les enfants de lumière, si l'espérance d'acquérir des délices, des richesses, et une gloire immortelle, ne nous inspirait assez de force pour nous soutenir et pour nous faire trouver du plaisir dans tout ce qui se présente à souffrir de plus pénible pour faire réussir l'affaire de notre salut ?

V Considérons en particulier avec quel courage et quelle ardeur les gens de qualité, gens d'ailleurs grands amateurs du repos, du plaisir et de la vie; grands ennemis du travail et de la peine, supportent tous les travaux et tous les dangers de la guerre, se faisant un honneur d'exposer à mille dangers, une vie à laquelle on sait assez qu'ils sont très attachés, dans l'espérance d'obtenir du Prince des charges et des récompenses, qui échappent à la plupart de ceux qui les poursuivent, et dont ceux mêmes qui les obtiennent ne peuvent jouir que pendant fort peu de temps.

Que ne feraient-ils pas, s'ils pouvaient espérer d'acquérir un Royaume ? Si une espérance si incertaine d'une gloire si fragile peut inspirer tant de courage aux gens les plus délicats, quel courage et quelle ardeur ne doit point inspirer l'espérance du Royaume des Cieux; d'un Royaume, dont la possession est assurée à tous ceux qui le désirent avec toute l'ardeur avec laquelle une chose si grande mérite d'être désirée; Royaume qui est éternel et qui rend éternels tous ceux qui le possèdent ? Si cet exemple nous touche peu, parce qu'il frappe rarement nos yeux, saint Bernard va nous en proposer un qui est tous les jours exposé aux yeux de tous.

VI Jetez les yeux, dit ce saint sur les laboureurs, les vigneronns qui sont une si grande partie du monde. Ils sont mal nourris, mal vêtus, mal couchés, dormant peu; et cependant accablés de peines, de fatigues et de travaux, ils sont exposés à toutes les intempéries de l'air et des saisons, ils portent tout le poids des chaleurs les plus excessives, des froids les plus rigoureux, et tout cela dans l'espérance de recueillir un peu de vin et de blé, dont après avoir acquitté les tailles, les rentes et autres impositions dont ils sont chargés, il leur reste si peu entre les mains, qu'il suffit à peine pour les nourrir et les couvrir et pour les mettre en état de renouveler toujours leurs travaux et leurs misères.

Si une si chétive espérance est capable de leur inspirer tant de patience et tant de force, que ne pourra point faire l'espérance chrétienne à laquelle sont promis des biens si grands, que tout ce

qu'on en peut dire, c'est « *que l'œil n'a jamais vu, ni l'oreille entendu, ni l'esprit de l'homme compris rien qui en puisse approcher ?* »

Les peines que nous pouvons trouver dans la pratique des vertus chrétiennes, égalent-elles les peines que tous ces Laboureurs, tous ces Vignerons, et tous les autres ouvriers qui sont condamnés aux travaux les plus rudes, trouvent dans l'exercice continu de leurs professions ? Combien criminelle serait donc notre lâcheté, si nous refusions de faire pour des biens si grands et si élevés au-dessus de toute intelligence, une petite partie de ce que fait tous les jours devant nos yeux la plus grande partie des hommes pour des fins si basses et pour des espérances de néant ?

VII Faisons au moins le peu que nous faisons avec courage, avec ardeur, et avec humilité; rougissons de voir que nous ne faisons rien pour le ciel, qui approche de ce que font la plupart des gens pour la terre. Gémissons profondément en la présence de Dieu, de notre peu de foi et de confiance; c'est la source de notre lâcheté, car toutes choses sont possibles et faciles à celui qui croit et qui a une vive espérance.

Mais comme nous n'espérons rien de grand, nous n'obtenons rien de tel; car Dieu veut que les grandes grâces soient demandées avec une grande foi et une vive espérance. Demandons, mais demandons avec une foi et une confiance vive et animée : que les difficultés que nous trouvons dans la pratique des vertus chrétiennes, ne nous rebutent point et ne nous étonnent point; et nous éprouverons bientôt que, ce qui nous paraissait difficile et presque impossible, deviendra facile, et que « *Dieu est tou-puissant pour faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et tout ce que nous pensons* » (Ephes 3:20)

§5 L'Espérance adoucit tous les maux qui peuvent affliger le corps ou l'esprit

I S'il en coûte à notre faible nature pour pratiquer les vertus chrétiennes et pour renoncer à tous les plaisirs qui flattent les sens, il en coûte sans comparaison davantage pour supporter chrétiennement tous les maux qui peuvent affliger le corps ou l'âme. La privation des plaisirs ne fait jamais une impression si pénible et si terrible que le sentiment des grandes douleurs. C'est ici l'épreuve la plus forte où nous puissions être exposés; et jusqu'à ce que nous ayons passé par cette sorte de tentation, nous ne pouvons pas nous rendre à nous-mêmes un témoignage assuré que nous sommes sincèrement et solidement attachés à Jésus-Christ. *Car de quoi peut s'assurer celui qui n'a point été éprouvé ? (Ecclésiastique 14:9) ?*

II Mais que ne peut pas l'espérance chrétienne ? Elle supporte tout; elle adoucit tout; il n'y a point de peines si grandes ni de maux si violents, ni de douleurs si aiguës, dont elle ne triomphe par la patience qu'elle inspire, par la consolation, et par la joie qu'elle y fait trouver. « *Vous serez traînés dans les prisons*, disait notre Seigneur à ses disciples **(Luc 21:12,16,17,19)**

Vous serez amenés devant les Rois et les Gouverneurs à cause de mon nom. Vous serez livrés par vos pères et vos mères, par vos frères, par vos parents, par vos amis, et on en fera mourir plusieurs d'entre vous, et vous serez haïs de tout le monde; mais vous posséderez vos âmes par la patience ». « *Réjouissez-vous dans votre espérance* », dit saint Paul **(Rom 12:12)**

L'Apôtre, dit saint Augustin, a mis l'espérance avant la patience ; car, comment peut-on conserver la patience dans tous les maux, si l'on n'a de la joie dans l'espérance des biens à venir ?

III C'est même trop peu pour des chrétiens pleins de l'espérance des biens à venir d'être patients dans les plus grands maux : Jésus-Christ veut que cette espérance les remplisse de joie et d'une joie qui les ravisse. « *Vous serez heureux lorsque les hommes vous chargeront d'injures, lorsqu'ils vous persécuteront, et qu'à cause de moi, ils diront faussement toute sorte de mal contre vous (Matth 5:11,12) Réjouissez-vous alors et soyez transportés de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel* ».

Ce n'est pas simplement parce qu'on est haï, maudit, calomnié, persécuté, outragé que Jésus-Christ veut qu'on soit dans la joie. **Les maux ne sont point aimables par eux-mêmes.** Si on les considère en cette manière, et sans rapport à l'espérance chrétienne, ils n'ont rien que de triste et d'accablant.

Mais Jésus-Christ veut que nous considérions le fruit qui nous en doit revenir, la récompense qui nous est préparée ; et c'est par cette raison qu'il veut que non seulement nous les souffrions avec patience, car ce n'est point encore assez, mais que nous soyons dans la joie et dans des ravissements de joie. « *Réjouissez-vous alors et soyez transportés de joie, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel. Car c'est ainsi qu'ils ont persécuté les Prophètes* » (Matth 5:12)

Entrer en société et en communion de souffrances avec les Prophètes, les Apôtres et les Martyrs; et ce qui est infiniment plus estimable, entrer en société et en communion de souffrance avec Jésus-Christ, le Fils unique du Père, le Seigneur et le Dieu des Prophètes, des Apôtres et des Martyrs, c'est vraiment un sujet de joie, et d'un excès de joie ; c'est de quoi se glorifier; parce que c'est le gage le plus précieux de l'amour de Jésus-Christ et la plus grande assurance que nous puissions avoir que nous entrerons après cette vie, en société et en communion de gloire et de bonheur avec les Prophètes, les Apôtres et les Martyrs, et avec Jésus-Christ même, le sauveur et le Dieu de tous ces saints. « *Car si nous souffrons avec lui, nous règnerons aussi avec lui (Timothée 2:12) C'est ce qui rend*

notre espérance ferme, sachant que, comme nous avons part aux souffrances, nous aurons aussi part à la consolation » (2 Cor 1:7)

C'est la seule chose qui soit digne de faire la joie et la gloire d'un chrétien : tout le reste n'est pas digne de son ambition et de sa vocation.

IV Que les enfants des Rois de la terre se glorifient tant qu'ils voudront de leur naissance, et des grands empires dont ils doivent être héritiers, tous ces grands noms et tous ces grands royaumes périront à jamais. « Pour nous, dit l'Apôtre, nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu », et dans l'attente de ce Royaume éternel qui nous est promis; et parce que les souffrances sont le prix de cette gloire et de ce Royaume, « *nous nous glorifions aussi dans les afflictions. Car nous savons que toutes les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous (Rom 8:18) Car le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une gloire souveraine et incomparable; Ainsi nous comptons pour rien les choses visibles » (2 Cor 4:17,18)* tous les biens et les maux de cette vie : nous ne considérons que les choses invisibles, les biens et les maux de la vie future, qui ne se voient point par les yeux du corps, parce que « les chose visibles sont temporelles, mais les invisibles sont éternelles. »

Un moment pour une éternité ; des biens et des maux qui ne font que passer pour des biens et des maux dont la durée est infinie; quelle proportion ! « *Quand il faudrait, dit saint Augustin, endurer toutes les souffrances de l'enfer durant plusieurs siècles pour jouir éternellement de Jésus-Christ dans sa gloire, nous devrions le faire avec courage et avec joie »*; et n'était-ce pas à peu près le sentiment du saint homme Job, de cet homme de douleur, qui, dans le plus grand excès de ses maux, disait à Dieu : « *Qui pourra me procurer cette grâce, que vous me mettiez à couvert et que vous me cachiez dans l'enfer, jusqu'à ce que votre fureur soit entièrement passée, et*

que vous me marquiez un temps, où vous vous souviendrez de moi »
(Job 14:13)

« Il n'y a en effet, dit saint Augustin, que des travaux, des peines et des souffrances éternelles qui puissent avoir de la proportion avec un repos, des biens et une gloire éternelle. Tout ce qui peut avoir une fin, quelque longue durée qu'il puisse avoir, doit non seulement, dit ce Père, être compté pour peu de chose, mais pour rien du tout, en comparaison de ce qui n'aura jamais de fin ». Nous lisons dans les actes les plus authentiques des plus célèbres martyrs qu'ils se servaient de toutes ces considérations pour soutenir et animer leur courage.

Ces chevalets, ces ongles de fer, dont vous déchirez nos corps, disaient-ils à leurs persécuteurs qui tâchaient de les ébranler, ces torches ardents et ces feux dont vous nous menacez, ne sont que des supplices et des feux en peinture en comparaison des supplices et des feux éternels de la vie future. Nous nous estimons trop heureux de racheter par des feux et des tortures de quelques moments, des feux et des tourments sans fin, et de mériter encore par ce moyen un bonheur éternel.

V Telle est la force de l'espérance chrétienne. Elle adoucit les maux les plus horribles ; elle les convertit en biens et en actions de grâces; mais sans cette espérance, les maux ne remplissent l'âme que d'inquiétude et de tristesse. Or, il n'y a plus ni fermeté, ni courage qui ne succombe, lorsque le fond du coeur est sans consolation, et qu'il ne voit dans ses maux que la justice de Dieu et ses péchés, et qu'il n'est pas puissamment soutenu par les motifs de l'espérance chrétienne.

VI Il y a un autre genre de souffrances qui ne sont pas moins difficiles à supporter. Ce sont les peines que l'on appelle intérieures, les états qu'on appelle dans la vie spirituelle, de sécheresse, d'ennui, de dégoût, de frayeur, d'obscurité, d'anxiété, de désolation de l'âme, les tensions les plus horribles où elle se trouve exposée en cet état.

Ces peines intérieures sont souvent plus accablantes que les douleurs corporelles les plus aiguës; elles peuvent être une épreuve par laquelle Dieu veut purifier certaines âmes; elles peuvent être aussi une juste punition de nos infidélités. Mais soit épreuve, soit châtiment, il faut toujours commencer par espérer.

En quelque état que nous nous trouvions, la justice éternelle nous oblige de recourir à la miséricorde de Dieu, et d'espérer de sa bonté infinie, malgré notre indignité, tous les secours qui sont nécessaires. C'est ici un point essentiel et fondamental. Il faut donc, dans ces souffrances, quelles qu'elles puissent être, commencer par s'affermir dans l'espérance, en aimant Dieu, en croyant en être aimé, et en nous soumettant à ses ordres.

VII Une paix et une tranquillité continuelle serait un état encore plus dangereux. Notre âme ne serait point capable de porter un tel état sans le perdre, comme on l'a déjà montré ailleurs.

La chaleur du soleil est nécessaire pour la production des fleurs et des fruits de la terre; mais si cette chaleur n'était tempérée par les fraîcheurs de la nuit, elle les sécherait avant leur maturité. Ces états d'obscurité, de crainte, d'ennui, de dégoût sont souvent nécessaires pour amener les vertus à un certain état de maturité.

Dieu s'en sert pour perfectionner et affermir ce qu'il y a de bon en nous, pour nous empêcher de tomber dans le péché, dans la présomption, dans la vaine complaisance, pour nous tenir jusqu'à la mort dans les sentiments de mépris et d'horreur que nous devons avoir pour nous-mêmes; dans les sentiments d'une continuelle humiliation à la vue de la faiblesse et de la corruption, que nous ne pouvons en cet état nous empêcher de voir dans le fond de nos cœurs. Ceux qui, après avoir servi Dieu fidèlement durant plusieurs années, auraient été tentés de se croire quelque chose, et de se perdre par l'orgueil, sont forcés par toutes ces sécheresses, par les

tentations les plus horribles dont ils se trouvent obsédés, de sentir vivement qu'après tant d'années ils ne sont que faiblesse, que malice et que corruption, et ils sont contraints de se faire encore horreur à eux-mêmes.

Sans ces rudes épreuves, ils n'auraient jamais si clairement compris, ni si vivement senti ce que seraient les personnes mêmes les plus vertueuses, si Dieu détournait d'elles sa face seulement pour quelques moments. C'est par ces vues que l'espérance console, et fortifie ceux qui se trouvent dans ces état pénibles, et qu'elle leur fait comprendre qu'il ne faut pas les craindre si excessivement, puisque Dieu nous en fait tirer tant de biens.

VIII Nous avons déjà vu que Jésus-Christ lui-même a voulu participer à ces états si pénibles, autant qu'il en était capable; qu'il a souvent été troublé, qu'il a été saisi d'ennui, de frayeur, de tristesse, jusqu'à tomber dans l'agonie et dans une sueur de sang. Par une condescendance digne de toute notre admiration, de tout notre amour et de toute notre reconnaissance, il s'est revêtu de toutes nos faiblesses, et de celles même qui paraissaient les plus indignes de sa puissance, et qui, en cela même, n'étaient que plus dignes de sa charité. Il a pris sur lui nos troubles, nos ennuis, nos frayeurs, notre tristesse, pour nous consoler et nous fortifier dans les nôtres, pour nous mériter la grâce d'en faire un saint usage, et nous apprendre que ces états, quoique si pénibles, ne sont point incompatibles avec la piété la plus éminente.

Dans le temps même qu'Il se sacrifie à son Père sur la Croix, c'est-à-dire dans le temps où il donne à son Père la plus grande marque de son amour et de son obéissance, dans le temps où il semble que son Père lui aurait pu donner des marques plus éclatantes de sa complaisance et de sa tendresse, il a voulu être abandonné de son Père; porter dans son âme sainte tout le poids de la justice de Dieu, toute la rigueur de sa sainteté. « *Mon Dieu, mon Dieu, lui dit-il en jetant un grand cri, pourquoi m'avez-vous abandonné ?* » (Matth 27:46)

Ce n'était pas tant pour se plaindre qu'il parle et qu'il crie à son Père d'une voix si forte, **que pour nous appliquer à la grandeur de ses souffrances et à la rigueur de la conduite de son Père sur lui** ; et pour nous faire concevoir que ce délaissement de son Père a été l'une de ses plus grandes souffrances, et peut-être la plus grande de toute sa passion, puisque c'est la seule dont il a paru se plaindre à son Père ; et pour nous apprendre que nous pouvons aussi selon la mesure de la grâce qui nous est donnée, souffrir une sorte d'abandon et de désolation de la part de Dieu, dans le temps même que nous lui sommes le plus intimement unis.

IX On aurait donc grand tort de regarder ces épreuves si pénibles, cette privation de toute consolation sensible, cette désolation intérieure, comme une marque certaine de la colère de Dieu. Ces peines qui affligent l'esprit, comme celles qui affligent le corps, doivent, au contraire selon les maximes de l'Évangile et des Épîtres des Apôtres, être regardées comme des marques de l'amour de Dieu, et du dessein qu'il a de nous sauver, et de nous purifier de plus en plus, en nous détachant même de toutes les consolations spirituelles, excepté celle de faire la volonté de Dieu, et en nous attachant par ce moyen à lui par des liens plus purs et plus saints.

Aussi, ces épreuves dont nous parlons ; ces états si pénibles, n'arrivent presque jamais à ceux qui ne commencent qu'à servir Dieu, et qui n'ont encore qu'une piété faible et mêlée de beaucoup de défauts. Ils n'éprouvent ordinairement ces sortes de souffrances que longtemps après leur conversion, après que leur piété est devenue plus forte, et dans le temps où ils ont moins lieu de craindre que Dieu soit en colère contre eux, et où ils ont au contraire toutes sortes de raisons de croire qu'ils en sont plus aimés. Tout le monde a entre les mains le *Livre de l'Imitation de Jésus-Christ* où il est très souvent parlé de cette matière. On peut lire le chapitre 9 du 2^{ème} livre et les Chapitres 25 et 30 et plusieurs autres du troisième Livre.

§6 L'espérance doit être forte et inébranlable.

I L'Église a frappé d'anathème les Calvinistes, qui veulent que l'on croie d'une foi divine et par conséquent avec une certitude entière et absolument infaillible, qu'on est justifié et du nombre des prédestinés. Dieu pour des raisons dignes de sa sagesse et de sa bonté ne veut point nous donner une telle certitude de notre salut, laquelle nous serait nuisible. C'est ce que l'on a prouvé ailleurs.

Mais de ce que l'espérance chrétienne ne peut jamais aller jusqu'à cette certitude totale et absolument infaillible de notre salut, il ne s'ensuit nullement qu'elle nous laisse dans le doute, c'est-à-dire dans une égale incertitude entre notre béatitude ou notre damnation éternelle. On compte sûrement sur la bonté, sur la tendresse, sur la fidélité d'un père, d'une mère, d'un époux, d'une épouse, d'un parent, d'un ami.

Et pour qu'on ne puisse avoir une certitude absolument infaillible touchant la sincérité, la fermeté et la confiance de leurs sentiments et de leur bonne volonté, on n'en doute cependant point ; on s'y fie pleinement dans les occasions ; on y a recours avec confiance, et on ne se met point dans l'esprit que peut-être ils nous haïssent et nous trahissent, et qu'ils nous abandonneront et nous livreront à nos plus cruels ennemis.

Et cependant quelle comparaison y a-t-il à faire entre le fond que l'on peut faire sur la bonté d'un ami, d'un parent, d'un époux et d'une épouse, d'un père et d'une mère, bonté qui, selon Jésus-Christ, mérite plutôt le nom de malice que de bonté et le fond que l'on doit faire sur l'infinie bonté d'un Dieu, qui, non seulement nous permet, mais nous commande très expressément de nous confier pleinement en lui; qui nous assure en tant de manières qu'il n'abandonnera jamais aucun de ceux qui espéreront en lui jusqu'à la fin; qui nous ordonne de travailler à faire croître notre espérance, à la rendre toujours plus vive et plus ferme, sans nous borner jamais

volontairement à aucun degré de confiance ; qui nous déclare que plus notre espérance en sa bonté sera grande et forte, plus nous lui serons agréables ?

Tout cela ne nous montre-t-il pas assez clairement, que l'espérance chrétienne doit bannir le doute, et qu'il n'est jamais permis de douter volontairement de son salut éternel ?

II L'Écriture qui, d'un côté, exclut la certitude totale du salut, d'un autre côté, nous propose partout l'espérance en Dieu, comme une source de paix et de joie, de consolation et de force. Refuser à l'espérance la gloire et la vertu de produire tous ces grands effets, c'est nier l'autorité de l'Écriture, c'est démentir l'esprit de vérité, et réduire à des paroles vaines et trompeuses toutes les promesses et les consolations que l'Écriture attache partout à l'espérance. Il faut donc, selon l'Écriture et la vérité même, **que l'espérance chrétienne combatte directement le doute du salut éternel.**

Car comment nous remplirait-elle de paix et de joie, comment nous consolera-t-elle et nous fortifierait-elle dans toutes nos tentations, dans tous nos maux, et dans toutes nos peines intérieures, si elle nous laissait dans le doute, c'est-à-dire dans une égale incertitude sur notre bonheur ou notre malheur éternel ?

Le doute si on recevra les moyens nécessaires au salut, ou si on ne les recevra point ; si on sera sauvé ou damné, serait une source d'inquiétudes cruelles, insupportables, et qu'on ne pourrait calmer par aucun moyen légitime. Rien n'est plus affreux que de douter de son salut éternel ; rien ne serait plus juste que de s'abandonner sans consolation à la douleur, si l'on en devait douter pendant toute sa vie, et on serait contraint d'en douter, si l'espérance était compatible avec le doute. Le Saint-Esprit, en nous déclarant que l'Espérance est une source de force, de consolation et de joie

dans toute sorte de maux, nous déclare donc en même temps qu'elle doit être ferme, et exclure tous les doutes volontaires.

III Il faut, selon l'apôtre saint Jacques, demander avec foi et sans aucun doute, et sans aucune hésitation. Il faut donc aussi espérer sans aucun doute et sans aucune hésitation ; car l'espérance est la source de la prière chrétienne. Jésus-Christ, en plusieurs endroits de l'Évangile nous oblige de croire que tout ce que nous demanderons nous sera accordé; il n'excepte personne (**Matth 7:8**) : « *Tous ceux qui demandent recevront ; tous ceux qui cherchent trouveront; et on ouvrira à celui qui frappe à la porte* ». Pour nous donner une plus grande assurance, il confirme sa promesse par son serment ordinaire. « *En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* » (**Jean 16:23**)

L'espérance qui produit la prière, doit être aussi ferme et aussi éloignée de l'incertitude que la prière ; la prière n'est ferme qu'autant que l'est l'espérance qui la forme.

IV Partout, l'Écriture exhorte ceux qui espèrent en Dieu, qui ont recours à sa miséricorde, à agir avec force et courage, à croire fortement qu'il leur fera sentir les effets de sa bonté. « *Agissez avec grand courage, et que votre cœur s'affermisse, vous tous qui espérez au Seigneur* » (**Ps 30:31**) *Vous tous qui espérez au Seigneur, personne n'est excepté, non, pas même les pécheurs. « Convertissez-vous, pécheurs, et faites devant Dieu des œuvres de justice, et croyez qu'il vous fera miséricorde »* (**Tobie 13:3**) L'expression du prophète Isaïe est encore plus forte. « *Cessez, dit-il en faisant parler Dieu au pécheur (Isaïe 1:16, 17, 19) cessez de faire le mal, apprenez à faire le bien. Et après cela, venez, plaignez-vous devant moi* », si je ne vous pardonne point.

« *Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige ; et quand ils seraient comme le vermillon,*

ils deviendront blancs comme la laine la plus blanche » (Ps 124:1) « *Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur seront inébranlables comme la montagne de Sion. Celui qui craint le Seigneur, a le cœur toujours préparé à espérer au Seigneur, son cœur est puissamment affermi; il ne sera point ébranlé jusqu'à ce qu'il soit en état de mépriser ses ennemis* » (Ps 111:7) « *Demeurons, mes frères, demeurons fermes et inébranlables dans la profession que nous avons faite d'espérer les biens qui nous ont été promis* » (Hebr 10:23) « *Travaillez à vous rendre saints, purs et irrépréhensibles devant Jésus-Christ, si toutefois, vous demeurez fondés et affermis dans la foi et inébranlables dans l'espérance* » (Coloss 1:22,23)

Voilà d'où saint Paul fait dépendre **notre sainteté** : à être **inébranlables dans la foi et dans notre espérance.**

§7 L'Espérance ne doit point s'affaiblir par la vue des périls les plus grands.

I Les tentations et les périls dont nous sommes environnés dans ce monde sont continuels; mais ils ne sont pas toujours les mêmes. Il y en a qui sont infiniment plus capables de nous affaiblir ; **mais l'espérance doit toujours être la même, toujours ferme, toujours inébranlable dans les périls les plus grands comme dans les plus petits, parce que les fondements sur lesquels notre espérance est établie, sont toujours les mêmes.** « *Jésus-Christ était hier, il est aujourd'hui, et il sera le même dans tous les siècles* » (Hebr.13:8)

Sa puissance et sa bonté ne peuvent changer : c'est Lui qui est la pierre ferme et le fondement inébranlable de notre espérance. Sans sa grâce, les moindres périls nous renverseraient, et avec elles les plus grands ne nous renverseront point. Elle nous est nécessaire pour les moindres, et elle nous suffit pour les plus extrêmes. Ce serait infidélité ou défiance, de douter qu'il ne puisse ou qu'il ne veuille nous donner la victoire dans les tentations même les plus

violentes. N'est-il pas aussi puissant et aussi bon pour nous soutenir dans les unes comme dans les autres ?

II C'est principalement dans les **grands dangers et dans les grandes occasions que Dieu aime à fortifier ceux qui n'espèrent qu'en lui.** « *Le Seigneur est bon; il connaît ceux qui espèrent en lui, et il les soutient au jour de l'affliction* » (Nahum 1:7)

C'est dans les grands périls qu'il nous exhorte à nous confier en lui et à attendre de sa bonté un puissant secours, sans nous laisser affaiblir par la grandeur du danger. « *Soyez courageux et armez-vous de force ; ne soyez point frappés de frayeur à la vue de vos ennemis; parce que le Seigneur votre Dieu est lui-même votre conducteur et qu'il ne vous laissera point et ne vous abandonnera point* » (Deut 31:6)

« *Que votre cœur ne s'étonne point; ne craignez point vos ennemis ; car le Seigneur votre Dieu est au milieu de vous ; et il combattra pour vous contre vos ennemis, afin (p 348) de vous délivrer du péril* » (Deut 20:3,4)

« *Dieu est notre refuge et notre force, c'est Lui qui nous assiste dans les grandes afflictions qui nous environnent; c'est pourquoi nous ne craignons point quand la terre serait ébranlée et que les montagnes seraient transportées dans le fond de la mer... Il brisera l'arc et mettra les armes en pièces... Le Seigneur des armées est avec nous. Le Dieu de Jacob est notre défenseur* » (Ps 45:1,2,9,11)

III « *Pourquoi, Seigneur, ceux qui me persécutent sont-ils en si grand nombre (Ps 3) ? Pourquoi tant d'ennemis s'élèvent-ils contre moi ?* » Prétendent-ils m'épouvanter et me décourager par leur multitude et par leurs menaces ? *Car plusieurs disent à mon âme : elle n'a point de salut à espérer de son Dieu.* Mais leurs menaces et leur grand nombre ne serviront qu'à leur attirer une plus grande confusion. « *Car vous, Seigneur, vous êtes mon protecteur et ma*

gloire. Je ne craindrai point des milliers d'ennemis qui m'entourent. Levez-vous, Seigneur; sauvez-moi, mon Dieu ; car le salut vient du Seigneur, et c'est vous qui bénissez votre peuple. Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, je ne craindrais aucun mal, parce que vous êtes avec moi » (Ps 22:4)

Mes ennemis tâchent de me ravir mon espérance qui fait toute ma force ; ils tâchent de me persuader qu'il n'y a personne qui puisse me délivrer de leurs mains.

« Ils disent : Dieu l'a abandonné, poursuivons-le, rendons-nous en maîtres. Ô mon Dieu, ne vous éloignez pas de moi ; regardez-moi pour me secourir; faites que ceux qui cherchent à m'accabler de maux, soient couverts de confusion et de honte. Car je ne cesserai jamais d'espérer. J'entrerai dans la puissance du Seigneur, et ma langue sera appliquée tout le jour tout le jour à annoncer les louanges de votre justice; lorsque ceux qui cherchent à m'accabler, seront couverts de confusion et de honte... » (Ps 70:11, sqq) Jusqu'à quand, vous qui cherchez à m'enlever ce que j'ai de plus précieux et à profiter du temps où je suis plus faible, « jusqu'à quand viendrez-vous fondre sur un homme seul; et vous joignant tous ensemble pour lui donner la mort, le pousserez-vous comme une muraille qui penche déjà et une mesure toute ébranlée ? Pour vous, mon âme, tenez-vous soumise à Dieu, puisque c'est de Lui que vient ma patience : puisque c'est Lui qui est mon Dieu et mon Sauveur ; c'est Lui qui prend ma défense, et je sera inébranlable. C'est en Lui que je trouve mon salut et ma gloire ; c'est Dieu qui me donne du secours ; et mon espérance est en Dieu » (Ps 61)

C'est ainsi que David, loin de se laisser abattre par la grandeur des périls et de ses propres faiblesses, anime au contraire par cette vue sa confiance en Dieu; et « c'est le fruit que le Saint-Esprit veut que nous tirions de ces paroles sacrées qui n'ont été inspirées et écrites, que pour notre instruction et notre consolation » (Rom 15:4)

§8 L'Espérance doit croître et s'affermir par la grandeur même des périls et par les obstacles qui la combattent.

I C'est beaucoup que la grandeur de nos périls n'ébranle point et n'affaiblisse point notre espérance. Cependant, ce n'est pas encore assez pour remplir l'idée que l'Écriture nous donne de l'espérance chrétienne. **Il faut tirer de nouveaux motifs d'espérer de tout ce qui paraît contraire à l'espérance** ; il faut qu'elle croisse et qu'elle s'affermisse par les périls et par les obstacles les plus grands. **Quel grand mérite y a-t-il à espérer lorsqu'on sent le secours présent et que rien ne s'oppose à notre espérance** ; mais c'est quelque chose de plus grand d'espérer lorsqu'on ne voit que le danger, et que tout paraît contraire à notre espérance. Les Israélites dont les défiances ont été si souvent punies dans le désert, avaient toujours raison selon l'homme.

Car alors tout leur manquait, ils ne pouvaient rien attendre que par un miracle. Leurs punitions sont, selon l'Apôtre, **(Heb 4) notre instruction**. Prenons donc bien garde, nous dit-il, de tomber dans une semblable incrédulité, et dans de semblables défiances, lorsqu'il plaira à Dieu de mettre notre force, notre espérance aux plus rudes épreuves. Il faut alors nous servir de ces **épreuves** mêmes pour nous affermir plus pleinement dans l'espérance.

Il faut que moins nous verrons de ressource, de consolation et d'espérance de notre côté, du côté des créatures, et en apparence du côté de Dieu même, qui diffère de nous assister et qui paraît nous rebuter, nous redoublions alors notre courage et notre espérance en celui qui peut tout, qui tire la lumière des ténèbres mêmes, et le miel de la pierre ; et qui, par une puissance et une sagesse élevée au-dessus de nos pensées, lorsqu'on se fie pleinement à lui, fait servir au salut ce qui nous paraît en être un obstacle. C'est cette force d'espérance qui est la plus glorieuse à Dieu, et la plus méritoire pour nous.

II Pourquoi l'Écriture relève-t-elle si fort l'espérance d'Abraham ? C'est parce **qu'il espéra contre l'espérance même**. C'est parce qu'il espéra fermement contre toutes les apparences, qu'il deviendrait le père d'une postérité sainte, que Dieu devait bénir, et qui serait aussi éclatante et aussi nombreuse que les étoiles du ciel; c'est parce qu'il espéra malgré les obstacles les plus invincibles : obstacle invincible de sa part; ayant à l'âge de près de cent ans le corps comme mort, et incapable selon les lois de la nature d'avoir ce fils de qui devait descendre toute la race bénie; obstacle invincible de la part de sa femme, Sara, qui ajoutait à l'obstacle d'une vieillesse également avancée, celui d'une perpétuelle stérilité; obstacle en apparence encore plus grand de la part de Dieu, qui lui fait un commandement directement contraire à toutes ses promesses, et qui les détruit sans ressource, lui ordonnant, après lui avoir donné ce Fils en qui seul étaient renfermées les promesses de cette sainte et innombrable postérité, de le lui immoler, et de lui ôter la vie de ses propres mains.

C'est parce qu'Abraham s'éleva au-dessus de tous ces obstacles, sans laisser affaiblir sa foi et son espérance, laissant à Dieu la manière de concilier son commandement avec ses promesses ; et rendant à Dieu cette gloire, qu'il a, dans les trésors de sa puissance et de sa sagesse des moyens qui nous sont inconnus, de faire et d'accorder toutes choses ; c'est pour cette raison que Dieu lui-même a fait un éloge si magnifique de sa foi et de son espérance; et qu'il l'a établi le Père et le modèle de sa foi et de son espérance; et qu'il l'a établi le Père et le modèle de la foi et de l'espérance de toute la multitude; car c'est aussi pour nous, dit l'apôtre, que ceci a été écrit afin que nous devenions les imitateurs de sa foi et de son espérance, et les héritiers des bénédictions et des promesses de Dieu.

III Pourquoi Jésus-Christ lui-même a-t-il relevé et admiré la foi et la confiance de la Cananéenne ?[rc : l'auteur de l'ouvrage écrit ici la «Canané»]

Parce qu'elle espéra comme Abraham, contre l'espérance même, ne voyant en apparence que toutes sortes de raisons de désespérer.

Elle sort d'un pays et d'un peuple infidèle dont elle était; elle entreprend un voyage pour venir trouver Jésus-Christ, elle se jette par terre et se prosterne à ses pieds; elle prie, elle crie, et Jésus-Christ qui recevait tous les autres, et leur parlait avec tant de bonté, ne daigne pas lui dire un seul mot. Elle continue ses instances; les Apôtres mêmes s'y joignent et intercèdent pour elle; et elle ne reçoit de la bouche de Jésus-Christ que cette réponse accablante et désespérante : « *Je n'ai été envoyé que pour les brebis de la maison d'Israël* », et non pour des étrangers. Au lieu de se désespérer, elle suit Jésus-Christ ; elle redouble ses gémissements, ses prières, et ses cris; mais Jésus-Christ toujours en apparence sourd à ses prières et à ses cris, toujours inflexible, lui dit ces paroles : « *Il n'est pas bien de prendre le pain des enfants et de le jeter aux chiens* » ; paroles non seulement désespérantes comme les premières, mais dures et outrageuses, et capables d'offenser et d'aigrir toute autre personne.

Mais, elle, au lieu de s'en offenser et de désespérer, en tire un motif de s'humilier. « *Il est vrai, Seigneur mais on souffre que les chiens au rang desquels je mérite d'être réduite, ramassent sous la table les miettes qui tombent du pain des enfants. Ô femme (Matth 15:28), que votre foi est grande ! Qu'il vous soit fait comme vous désirez.* »

Cette admiration de Jésus-Christ est pour nous une **instruction importante**. Elle nous apprend que notre espérance est souvent **combattue par de très grands obstacles** ; que Dieu lui-même par des dispositions secrètes de sa providence, la met quelquefois à de rudes épreuves ; mais qu'au lieu de s'affaiblir, elle doit croître et se fortifier par tous ces obstacles, pour être digne de Dieu, digne de ses louanges et de ses récompenses. « *Souffrez donc, mon fils, les suspensions et les retardements de Dieu; demeurez uni à Dieu, et ne vous laissez point d'attendre, afin que votre vie soit à la fin plus abondante. Acceptez de bon cœur tout ce qui vous arrivera... Ayez*

confiance en Dieu, et il vous délivrera de toutes vos peines »
(Ecclésiastique 2:3,4,6)

IV Jésus-Christ environné d'une grande foule de peuple qui se pressait autour de lui pour écouter ses instructions, entra un jour sur le soir dans une barque pour passer à l'autre bord de la mer. Pendant qu'ils passaient, il s'endormit. Alors, il s'éleva une grande tempête, et les vagues entraient avec tant de violence dans la barque, qu'elle s'emplissait déjà d'eau. Les disciples troublés et épouvantés par la grandeur du péril, le réveillèrent en lui disant (Marc 4:38,40) : « Maître, ne vous mettez-vous point en peine de ce que nous périssons ? Et où est votre foi, leur dit Jésus-Christ. Pourquoi êtes-vous si timides ? Quoi, n'avez-vous point encore de foi ? ».

Afin donc que notre foi ou notre espérance (car c'est ce que renferme la signification de ce terme) soit telle que Jésus-Christ le désire afin qu'elle ne nous attire point le même reproche qu'il fait à ses disciples, il faut que notre espérance ne s'étonne, ne se trouble et ne s'effraie de rien. Il faut que ni la violence des vents et de la tempête ni la fragilité du vaisseau, ni les vagues qui sont prêtes à le remplir, ni le sommeil même de Jésus-Christ, ne lui ôte rien de sa vigueur et de sa fermeté.

Dans les plus grandes extrémités, lorsque tout paraît désespéré du côté des hommes, lors même que tout semble désespéré du côté de Jésus-Christ, qui paraît être sourd ou indifférent à nos prières et à nos cris, il faut conserver notre coeur dans une profonde paix, dans une pleine confiance en sa bonté et en ses promesses. Il faut demeurer ferme dans ces dispositions, penser et agir de même, jusqu'à ce que la tempête soit passée; nourrir et fortifier notre confiance par tout ce qui paraît la combattre, enfin espérer contre toute espérance contraire.

Le mérite de la foi consiste à croire malgré toutes les difficultés, et malgré toutes les raisons apparentes qui s'opposent à notre foi. Le mérite de l'espérance consiste aussi principalement à

espérer en Dieu malgré toutes les difficultés et malgré toutes les raisons qui peuvent s'opposer à notre espérance. Dieu veut que nous commencions toujours par nous fier pleinement à sa parole, et par obéir avec simplicité au commandement qu'il nous a fait de croire et d'espérer en lui ; et que nous imposions silence à notre raison, sans écouter en aucune manière les difficultés qui se présentent à notre esprit, quand il s'agit de croire. Il faut se fier à sa bonté et à sa miséricorde sans avoir d'autres garants que ses promesses et ses divines Ecritures. Rien n'est plus digne de la vérité souveraine et immuable que de la croire sur sa parole, malgré le sentiment de notre misère, malgré les troubles et les agitations les plus violentes de notre esprit, et le doute d'une imagination alarmée et effrayée qui a perdu ses appuis sensibles.

V C'est ce que David nous apprend à faire par son exemple : la fureur de ses ennemis, leur puissance, leur grand nombre, sa propre faiblesse, tout cela est pour lui un nouveau motif d'attendre de Dieu un prompt et puissant secours.

« Seigneur, prenez vos armes, levez-vous pour venir à mon secours. Car c'est vous qui tirez le pauvre de la main de ceux qui sont plus forts que lui, et celui qui est abandonné, de ceux qui sont prêts à le dévorer ; (Ps 34 :2,12,11) tous mes os vous rendront gloire en disant : Seigneur, qui vous est semblable ? Seigneur soyez attentif à mon âme, délivrez-la, à cause de mes ennemis mêmes » (Ps 68:22) pour les humilier et faire éclater davantage votre puissance. « Conduisez-moi, Seigneur, dans la voie de votre justice, rendez ma voie droite devant vos yeux à cause de mes ennemis. Voyez l'état si humilié et si pénible où je me trouve, et remettez-moi tous mes péchés; jetez les yeux sur mes ennemis, parce qu'ils sont en grand nombre et qu'ils me haïssent injustement. Gardez mon âme et délivrez-moi, ne permettez pas que je tombe dans la confusion, parce que j'ai espéré en lui (Ps 14:19,20,21). Le Seigneur me donnera la paix, il rachètera des mains de ceux qui s'approchent de moi pour me perdre, parce qu'ils étaient en grand nombre contre moi; Dieu m'exaucera et il les humiliera (Ps 54:20,21) Tout moyen de

m'enfuir m'est ôté, et nul ne cherche à sauver mon âme; j'ai crié vers vous, Seigneur, j'ai dit : Vous êtes mon espérance et mon partage dans la terre des vivants. Soyez attentif à ma prière, parce que je suis réduit à une extrême humiliation. Délivrez-moi de ceux qui me persécutent; parce qu'ils sont plus forts que moi : il a envoyé son secours du haut du Ciel (Ps 141:6-9) Il m'a délivré de la main de mes ennemis, qui étaient très forts, et de ceux qui me haïssaient, parce qu'ils étaient devenus plus puissants que moi. Il m'a retiré et comme mis au large par un effet de sa bonne volonté pour moi » (Ps 17:17,20,22) Parce que mon père et ma mère même m'ont abandonné ; le Seigneur est le défenseur de mon âme; qui pourra me faire trembler ? Quand des armées seraient campées contre moi, mon cœur n'en serait point effrayé ; quand on me livrerait au combat, cela même redoublerait mon espérance » (Ps 162:2,5,6)

Il faut profiter de ces grandes épreuves et de ces occasions importantes et difficiles, pour amasser de grandes richesses pour l'éternité, être bien aise de donner à Dieu des marques plus certaines, **que c'est uniquement en sa toute-puissance et en sa bonté infinie que nous avons mis toute notre confiance**, et que nous croyons fermement que son secours seul nous suffit contre toutes nos faiblesses et contre la haine, les artifices et les efforts de tout l'enfer; et que nous ajoutons une foi pleine à ce qu'il nous a dit par son Apôtre (2 Cor 12:9) : « *Ma grâce vous suffit, car ma puissance se fait plus paraître dans la faiblesse* ». « *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ?* » (Rom 8:1)

§9 Comparaison de l'Écriture pour montrer quelle doit être la force, et l'immobilité de l'Espérance

I L'Écriture se sert de différentes comparaisons pour exprimer les effets de l'espérance chrétienne : tantôt, elle nous la représente sous l'image d'un casque. « *Prenez, dit saint Paul (Eph 6:17) le casque du salut* ; et il marque ailleurs que ce casque est l'espérance « *Armons-*

nous en prenant pour casque l'espérance du salut » (1 Thess 6:8)
Car, comme le casque sert dans un combat à mettre la tête qui est la principale partie du corps, à couvert des coups les plus mortels, c'est aussi l'espérance qui, dans la guerre continuelle que nous avons à soutenir contre tous les ennemis de notre salut, doit nous mettre à couvert des coups les plus mortels et des tentations les plus dangereuses.

II Le Sage compare l'espérance, ou plutôt la protection de Dieu qui est promise à l'espérance, à un bouclier. « *Clipeus est sperantibus in se* » Le bouclier est une arme dont les soldats se servaient pour mettre à couvert des traits des ennemis, le corps tout entier, la tête, la poitrine et toutes les autres parties ; l'espérance est aussi le moyen le plus général pour repousser toutes les tentations.

III Dieu promet par un prophète qu'Il sera comme un mur de feu pour celui qui ne se repose que sur sa protection toute-puissante. Une ville serait sans doute en assurance contre toutes les attaques des ennemis les plus redoutables, si elle était environnée non de murailles de terre et de pierres, mais de muraille de feu et de flammes : c'est sous cette image si capable de nous consoler et de nous rassurer, que Dieu promet la protection à une âme qui se confie pleinement en lui. « Je lui ferai moi-même, dit le Seigneur, un mur de feu qui le couvrira de toute part » (Zach 2:5)

V L'apôtre compare l'espérance à une ancre ferme et assurée, qui doit nous rendre inébranlables et immobiles parmi toutes les agitations et les tempêtes de la vie présente.

On sait assez à combien de dangers est exposé un vaisseau au milieu d'une mer agitée par de violentes tempêtes, et qui n'est point à l'ancre ; qu'en cet état, il est le jouet des vents, qui l'emportent tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et qu'il est toujours prêt à s'aller briser contre quelque rocher ou quelque banc de sable. Mais si ce vaisseau est arrêté par une ancre ferme jetée dans un fond solide, il résiste à

toute la violence des vents et à toute l'agitation des flots, et il demeure ferme et comme immobile, quoiqu'il soit sans cesse violemment battu de tout côté.

Le monde et la vie présente est vraiment une mer toujours agitée par des tempêtes violentes, et pleine d'écueils de toute espèce. Si notre âme, plus fragile encore qu'un vaisseau, n'est fortement et solidement attachée à Jésus-Christ par l'espérance de l'éternité bienheureuse comme par une ancre ferme jetée dans un fond fixe et solide, elle sera le jouet des tentations des démons et de l'agitation de ses propres passions, et toujours prête à périr sans ressource. Mais si par l'ancre d'une espérance ferme, elle se tient fortement attachée à Jésus-Christ ; si elle le suit en esprit jusque dans le Ciel, où il est monté pour lui servir de précurseur, de pontife, de médiateur et d'avocat auprès de Dieu, elle résistera à toute la violence de ses passions et des tentations des démons, et quoiqu'elle soit battue de tout côté, Jésus-Christ la rendra ferme et inébranlable.

C'est ce qui est renfermé dans ces paroles de saint Paul (**Héb 6:18, sqq**) : *« Etant appuyés sur ces deux choses inébranlables (la promesse de Dieu et le serment) par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous avons une puissante consolation, nous qui avons mis tout notre refuge dans la recherche et dans l'acquisition des biens qui nous sont proposés et offerts par l'espérance, laquelle sert à notre âme comme d'une ancre ferme et assurée et qui pénètre jusqu'au sanctuaire intérieur, qui est au-delà du voile, où Jésus comme précurseur est entré pour nous, ayant été établi Pontife éternel selon l'ordre de Melchisédech ».*

§10 La fermeté et l'immobilité de l'espérance chrétienne est fondée sur les promesses de Dieu.

I C'est ce que saint Paul enseigne expressément en écrivant aux Hébreux pour les exhorter à demeurer fermes dans la foi et dans l'espérance, et à imiter les anciens justes que Dieu avait fait passer par de grandes et de longues épreuves, afin de les rendre les dignes héritiers de ses promesses (**Heb 6:11, sqq**) : *« Nous souhaitons, mes chers frères, que chacun de vous fasse paraître jusqu'à la fin le même zèle ; afin que votre espérance soit accomplie, et que vous ne soyez pas lents et paresseux, mais que vous vous rendiez les imitateurs de ceux qui par leur foi et par leur patience sont devenus les héritiers des promesses. Car Dieu dans la promesse qu'il fit à Abraham, n'ayant point de plus grand que Lui qu'Il pût jurer, il jura par Lui-même, et lui dit ensuite : Assurez-vous que je vous comblerai de bénédictions, et que je multiplierai votre race à l'infini ; et ainsi ayant attendu avec patience, il a obtenu l'effet de la promesse. Car comme les hommes jurent par celui qui est plus grand qu'eux, et que le serment est la plus grande assurance qu'ils puissent donner pour terminer tous leurs différends ; Dieu, voulant aussi faire voir avec plus de certitude aux héritiers de la promesse la fermeté immuable de sa résolution, a ajouté le serment à sa parole ; afin, qu'étant appuyés sur ces deux choses inébranlables par lesquelles il est impossible que Dieu nous trompe, nous ayons une puissante consolation, nous qui avons mis notre refuge dans la recherche et l'acquisition des biens qui nous sont proposés et offerts par l'espérance, laquelle sert à notre âme comme d'une ancre ferme et assurée ».*

C'est donc sur l'immobilité de la promesse de Dieu, qu'il a même bien voulu confirmer par serment, que l'Apôtre établit **la fermeté et l'immobilité de notre espérance**. Dieu a promis, il a confirmé sa promesse par un serment ; il est impossible qu'Il nous trompe, et qu'Il viole sa promesse et son serment. Voilà, selon l'Apôtre, ce qui

doit nous donner une puissante consolation, et une espérance inébranlable parmi toutes les agitations et les tentations de la vie.

II Le même Apôtre déclare, en plusieurs autres endroits que c'est sur la fidélité inviolable avec laquelle Dieu accomplit ses promesses, que nous devons fonder l'espérance de notre persévérance et de notre salut. « *Dieu vous affermira jusqu'à la fin, pour vous rendre irrépréhensibles au jour de l'avènement de Jésus-Christ notre Seigneur* » (1 Cor 1:8-9) Il ajoute aussitôt ces paroles pour fondement de cette confiance : « *Dieu, par lequel vous avez été appelés à la société de Jésus-Christ son Fils, notre Seigneur, est fidèle et véritable* » dans l'accomplissement de ses promesses. Il se sert des mêmes paroles pour consoler et affermir les Thessaloniens. Car, après avoir formé pour eux cette prière « *Que le Dieu de paix vous sanctifie lui-même en toute manière, afin que votre esprit, votre âme et votre corps se conservent sans tache pour l'avènement de Jésus-Christ notre Seigneur,* il ajoute immédiatement après : *Celui qui vous a appelés est fidèle, et c'est lui qui fera* » cela. Il leur répète les mêmes paroles dans la seconde lettre qu'il leur a écrite (2 Thessaloniens 3:3) « *Le Seigneur est fidèle et il vous affermira et il vous préservera du mal* »

C'est donc sur la fidélité de Dieu à accomplir ses promesses et à consommer en nous l'ouvrage de sa grâce, que nous devons nous reposer. « *C'est lui qui a commencé en nous la bonne œuvre du salut, c'est lui qui l'achèvera, et la perfectionnera jusqu'au jour de Jésus-Christ* » (Philip 1:6)

Tous nos péchés ne l'ont pu empêcher de la commencer; et toutes nos infidélités ne l'empêcheront pas de l'accomplir.

III « *Nous vivons en ce monde, dit saint Bernard, (Bern.Serm. 7 in Psal 90 n.1) dans l'attente et dans l'espérance des joies célestes, de ces joies qui n'auront pas de fin. Cette attente n'est point vaine, ni cette espérance incertaine, parce qu'elle est appuyée sur les*

promesses de l'éternelle vérité. Il y a trois choses, dit-il ailleurs, (Bern. Serm.3. Domini c.6 post Pentecost.n. 6) qui me fortifient et qui me rassurent de telle sorte, que ni la vue de ma pauvreté spirituelle ou le défaut de mérites, ni la considération de mon indignité, ni la haute idée que j'ai de la béatitude céleste, ne sont point capables de m'abattre, ni de donner la moindre atteinte à la fermeté de l'espérance dans laquelle mon cœur est fortement enraciné... Ces trois choses dans lesquelles consiste toute mon espérance, sont l'amour que Dieu m'a témoigné en m'appelant à la grâce de l'adoption de ses enfants; la vérité de ses promesses, et sa toute-puissance à les accomplir. Il veut me sauver, il en connaît les moyens; il peut et veut me les procurer; je m'abandonne sûrement à lui. »

« Demeurons donc fermes et inébranlables dans la profession que nous avons faite d'espérer, puisque celui qui a promis est fidèle dans ses promesses » (Hebr. 10:23)

§11 L'Espérance chrétienne s'applique toutes les promesses faites aux Elus. Objections réfutées.

I Les promesses que Dieu a faites aux Elus, de leur donner la vie éternelle et toutes les grâces qui sont nécessaires pour en mériter la possession sont absolument certaines, infaillibles et immuables.

« Ceux que Dieu a connus dans sa prescience, Il les a aussi prédestinés pour être conformes à l'image de son Fils, afin qu'Il fût l'aîné entre plusieurs frères ; et ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés; et ceux qu'il appelés, il les a justifiés; et ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés. Après cela, que dirons-nous ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous » (Rom 8:29, sqq)

Tous les Élus seront appelés à la foi et à la grâce ; tous seront justifiés ; tous persévéreront jusqu'à la fin, et Dieu produira en eux tous ces effets par une grâce qui ne leur imposera aucune nécessité, mais qui sous ses impressions les plus fortes, leur laissera un pouvoir très réel et très véritable d'y résister. Ils seront tous glorifiés ; aucun d'eux ne périra; rien de ce qui est sur la terre ou dans les enfers ne sera capable de les séparer pour toujours de l'amour de Dieu en Jésus-Christ, comme saint Paul l'enseigne si expressément au même endroit.

II Les Apôtres avaient appris cette doctrine de Jésus-Christ même. « *Tous ceux, dit-il, (Jean 6:37,38,39) que mon Père m'a donnés, viendront à moi, et je ne jetterai point dehors celui qui vient à moi. Car je suis descendu du Ciel, non pour faire ma volonté, mais pour faire la volonté de celui qui m'a envoyé. Or la volonté de mon Père qui m'a envoyé est que je ne perde aucun de tous ceux qu'il m'a donnés, mais que les ressuscite au dernier jour. Mes brebis entendent ma voix, je les connais et elles me suivent; je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront point pour l'éternité, et nul ne les ravira d'entre mes mains (Jean 10:27, sqq) Ce que mon Père m'a donné est plus grand que toutes choses et personne ne le peut ravir de la main de mon Père : mon Père et moi, nous sommes une même chose* »

Quelques-unes de ces brebis dont Jésus-Christ parle en ces endroits, peuvent s'égarer pendant quelque temps et ne point entendre sa voix ni suivre ses maximes et ses exemples. Mais il leur fera la miséricorde de reconnaître leurs égarements, d'entendre et de suivre leur Pasteur jusqu'à la mort. Elles ne périront point pour l'éternité. Jésus-Christ nous a avertis que la corruption des mœurs et la séduction, surtout vers la fin des siècles, deviendra grande « *jusqu'à entraîner les Elus mêmes, si cela était possible* » (Matt 24:24) Et par ces dernières paroles il nous déclare que, quelque générale que puisse être l'une et l'autre, les Élus en seront préservés. L'Apôtre saint Jean nous avertit aussi qu'il viendra des temps, où « *les petits et les grands, les riches et les pauvres, les libres et les esclaves,*

recevront le caractère de la bête, à la main droite ou au front (Apoc.13:19) ; mais cet apôtre y ajoute ces paroles : dont les noms ne sont pas écrits dans le livre de vie de l'Agneau » (ibid : 8) pour excepter les Élus qui ne prendront point de part à cette séduction générale.

III Nous avons déjà dit que personne n'est assuré d'une certitude absolue et infaillible d'être du nombre des prédestinés, et d'avoir part aux promesses immuables qui les regardent. Mais nous avons dit aussi que tous les fidèles sont obligés d'espérer qu'ils sont du nombre des élus, et qu'ils ont part à leurs promesses ; et c'est ce qu'il faut montrer ici plus au long.

IV L'Espérance chrétienne est très expressément commandée à tous ; et elle n'est pas d'une obligation moins étroite et moins indispensable que la foi et la charité. Or l'objet de cette espérance est la vie éternelle et les grâces nécessaires pour la mériter. Il est donc clair que tous les fidèles, sans aucune exception, sont obligés d'avoir une ferme confiance qu'ils sont du nombre des Élus, du nombre de ceux à qui la vie éternelle et la suite des grâces nécessaires pour y arriver, sont promises. Et, comme ils ne peuvent sans crime laisser éteindre en eux la foi et la charité, ils se rendent de même criminels devant Dieu, lorsqu'ils laissent éteindre en eux cette espérance.

V On a déjà dit ailleurs, que, selon saint Bernard, l'effet propre de l'espérance est de nous appliquer toutes les promesses et particulièrement celles de la vie éternelle, à laquelle il faut réduire toutes les autres. « La foi dit dans notre cœur : Dieu a préparé des biens incompréhensibles à ceux qui lui seront fidèles. L'espérance dit : c'est à moi que ces biens sont réservés; et la charité dit : et moi je cours vers Dieu de toute ma force pour les obtenir de lui » (Bern. Serm.10 in Ps.90 n.1) Il faut donc s'appliquer toutes les promesses de Dieu et concevoir que ce n'est pas seulement aux hommes en général, mais que c'est à nous en particulier que ces promesses sont faites. **Toutes les promesses faites en général ne**

s'exécutent que par l'application que les particuliers s'en font par l'espérance ; et sans cette application particulière, toutes ces promesses ne tomberaient sur personne, et ne produiraient aucun effet, parce que personne ne les prendrait pour soi; et qu'elles deviennent nécessairement vaines, lorsqu'on les laisse dans une certaine généralité, que personne n'ose déterminer par rapport à soi.

A qui deviendront utiles tant de choses magnifiques que l'Écriture nous dit touchant l'amour éternel de Dieu pour ses Élus, touchant les soins paternels qu'il en prend, les dons inestimables dont il enrichit leur âme en cette vie, les biens ineffables dont il les comblera dans le Ciel, si chaque particulier n'ose s'en faire l'application, sous ce prétexte que personne n'est absolument certain d'être du nombre des Élus ?

Comme cette raison ou ce prétexte convient généralement à tous, ces grandes promesses dès lors deviendraient vaines et inutiles par rapport à tous les particuliers; et cependant l'Apôtre nous avertit que *« tout ce qui a été écrit a été écrit pour notre instruction, afin que par la patience et la consolation que nous trouvons dans les saintes Ecritures, nous concevions une ferme espérance »* (**Rom 15:4**).

Quelle patience, quelle consolation, quelle force pourront nous inspirer des promesses que nous ne considérons qu'en général, sans oser nous les appliquer à nous-mêmes ? Quel effet peut produire un remède proposé par un excellent médecin, si on se contente de considérer en général sa vertu, et que personne ne se l'applique en particulier ?

VI Aussi les Apôtres appliquaient-ils à tous les fidèles à qui ils écrivaient, ou à qui ils parlaient, toutes les promesses, et leur apprenaient à s'en faire à eux-mêmes l'application. *« Il nous a appelés par sa propre gloire et par sa propre vertu, dit le Prince des Apôtres à tous les fidèles, et nous a ainsi donné part à ses grandes*

et précieuses promesses, pour nous rendre par elles, participants de la nature divine, fuyant la corruption de la concupiscence qui règne dans le siècle. (Rom 15:4) Le Dieu de toute grâce, qui nous a appelés en Jésus-Christ, à son éternelle gloire, après que vous aurez un peu souffert, vous perfectionnera, vous fortifiera et vous affermira comme un solide fondement (2 Pierre 5:10) Lorsque vous étiez idolâtres, dit saint Paul, (Ephes.1,12,13,19) vous n'aviez point de part à Jésus-Christ, vous étiez étrangers à l'égard des alliances divines et des promesses, vivant sans espérance et sans Dieu en ce monde. Mais maintenant que vous êtes en Jésus-Christ, vous qui étiez autrefois éloignés de Dieu, vous vous en êtes approchés en vertu du sang de Jésus-Christ. Vous n'êtes plus étrangers à l'égard des alliances et des promesses; mais vous êtes citoyens de la même cité que les saints; et domestiques de la maison de Dieu. Nous sommes, mes frères, les enfants de la promesse figurée dans Isaac (Gal 4:18)

Nous devons rendre pour vous à Dieu de continuelles actions de grâces, de ce qu'il nous a choisis comme des prémices pour vous sauver, pour vous faire acquérir la gloire de Notre Seigneur Jésus-Christ... qui nous a aimés et nous a donné par sa grâce une consolation éternelle et une heureuse espérance (2 Thessaloniens 2:14,13,16) C'est pourquoi nous vous conjurons de vous conduire d'une manière digne de Dieu, qui vous a appelés à son Royaume et à sa gloire » (1 Thessaloniens 2:12)

Le même apôtre veut que chaque fidèle s'applique cette promesse de Dieu faite à son ancien Peuple. « *Je ne vous laisserai point et je ne vous abandonnerai point, et ces autres du Prophète (Hebr.13:5,6) : « Le Seigneur est mon secours, je ne craindrai point ce que les hommes peuvent me faire ».* L'apôtre saint Jean applique de même à tous les fidèles la promesse de la vie éternelle, et veut que chacun s'en fasse l'application, et que cette vue les remplisse de joie. « *Je vous écris ces choses, afin que vous sachiez que vous avez la vie éternelle, vous qui croyez au nom du Fils de Dieu (Joan.5:13) Afin que vous soyez unis avec nous dans la même société, et que notre société soit avec le Père et Jésus-Christ son Fils; et nous vous*

écrivons ceci afin que votre joie soit pleine et parfaite » (1 Jean 1:3,4)

VII Quand Jésus-Christ disait : « Mes brebis entendent ma voix, je les connais et elles me suivent ; je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront point pour l'éternité, et nul ne les ravira d'entre mes mains » (Jean 10:27,28) il avait sans doute de grandes vues; car, enfin il ne disait pas inutilement de si grandes paroles. Et quelle autre vue pouvait-il avoir, que d'inspirer à toutes les brebis qui ont le bonheur de Le connaître, et qui s'efforcent de suivre ces maximes, et ses exemples, une vive et forte confiance, qu'il leur a destiné la vie éternelle; et que rien au monde ne sera capable de les lui ravir pour l'éternité ? Quand Il disait à ses soixante-douze disciples : « *Réjouissez-vous de ce que vos noms sont inscrits dans le ciel* » (Luc 10:20) ; n'est-il pas clair que son intention était que chacun d'eux se fit l'application de ses paroles sacrées, et en fit le sujet de sa joie ?

VIII La reconnaissance est un devoir essentiel à tous les fidèles, un devoir capital et perpétuel, « *Il faut, dit saint Paul, (1Thess 5:18) rendre grâces à Dieu, toujours, incessamment, en toutes choses* ». Et quel peut être le sujet de cette reconnaissance vive et perpétuelle ? C'est selon le même Apôtre (Eph 1:3,4,13,14) de « *ce que Dieu nous a comblés en Jésus-Christ, de toutes sortes de bénédictions spirituelles, non pour la terre, mais pour le ciel; et de ce qu'Il nous a élus en lui avant la création du monde par l'amour qu'Il nous a porté; de ce qu'Il nous a donné le Saint Esprit, comme le sceau de toutes les promesses, et comme le gage précieux de l'héritage éternel; de ce qu'Il nous a ressuscités avec Jésus-Christ, et (Ephes 2:6) nous a fait asseoir dans le ciel avec Jésus-Christ* ».

Tous les dons de Dieu, si nous les considérons comme unis avec celui de la vie éternelle, ont une force infinie pour pénétrer nos cœurs de sentiments d'amour et de reconnaissance. Mais si nous les considérons sans union et sans liaison avec le don de la vie éternelle, quelles impressions feront-ils sur notre cœur ? Quelle

force auront-ils pour l'embraser d'amour, pour le pénétrer de reconnaissance, pour calmer ses agitations et ses frayeurs, pour le remplir de joie et de paix ? Il n'y a qu'une vive espérance d'un bonheur éternel, une intime persuasion que Dieu nous le réserve, qui puisse produire tous ces effets.

Une des raisons pour lesquelles Dieu a institué des sacrements, a été pour nous donner plus de confiance de ses promesses, et une plus grande assurance de leur application. Les Sacrements sont des signes sensibles des grâces promises, des signes qui nous répondent des promesses de Dieu qui nous les applique, et qui en sont comme les sceaux, et comme les gages. Mais surtout Jésus-Christ a institué le mystère de l'Eucharistie, qui est en même temps le sacrifice et le sacrement de son corps et de son sang, comme le gage le plus assuré de la vie éternelle qu'Il nous a promise; et Il nous assure que celui qui mangera ce pain de vie, ce pain vivant, vivra éternellement; que celui qui mange sa chair et boit son sang a déjà la vie éternelle parce qu'il en a le principe et le gage ; et qu'il le ressuscitera au dernier jour. Il prend même plaisir à nous le répéter plusieurs fois (**Jean 6:48,sqq**) comme pour nous en rendre plus certains, et pour dissiper toutes nos défiances.

Cet auguste sacrifice est en même temps un sacrifice général et un sacrifice personnel ; il est tout entier pour tous et tout entier pour chaque particulier. Jésus-Christ ne s'est pas contenté de l'oblation qu'Il a faite sur la Croix de son Corps et de son Sang pour le salut de tout le monde; Il en fait tous les jours une oblation particulière pour appliquer à chacun de nous le fruit de sa passion et de sa mort.

Le même corps qui a été immolé une seule fois sur la croix pour le salut de tous, est immolé sur nos autels pour le salut de chaque particulier ; il nous présente le même Sang, qui a été répandu sur le Calvaire pour être le prix de la rédemption de tous; il nous exhorte, il nous presse, il nous commande de le prendre et de le boire, afin que nous nous en fassions l'application à nous-mêmes, et qu'il soit notre rançon et notre rédemption particulière. « *Car toutes les fois*

que nous célébrons cet ineffable mystère, et que nous renouvelons la mémoire et l'oblation de cette hostie salutaire, autant de fois nous réitérons, et nous exerçons l'œuvre de notre rédemption particulière » (Secrète du 9. dimanche après la Pentecôte)

En nous présentant ce Sang précieux, il nous avertit qu'il est offert pour la rémission de nos péchés. Quoi de plus propre et de plus capable pour nous rassurer ? Tel est le gage qu'il nous a donné de ses promesses, dont le prix et l'excellence qui est infinie, répond parfaitement à la grandeur incompréhensible des promesses célestes, et de la part qu'il veut nous y donner.

X Cette fermeté immuable des promesses que Dieu a faites aux élus, de leur donner la vie éternelle, et de les rendre victorieux de tout ce qui pourrait s'opposer à leur salut, est ce qui donne une fermeté inébranlable et une espèce d'immobilité à l'espérance des âmes chrétiennes. « *Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ ?* » (Rom 8:35,sqq) de l'amour que Jésus-Christ nous porte ou de celui que nous lui portons ? « *Sera-ce (Rom 8:35,sqq) l'affliction ou les déplaisirs, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou les périls, ou le fer, ou la violence ? Mais parmi tous ces maux, nous demeurons victorieux à cause de celui qui nous a aimés. Car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Puissances, ni les choses présentes, ni les futures, ni la violence, ni tout ce qu'il y a de plus haut ou de plus profond, ni toute autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur* ».

XI Ce sentiment intime de confiance que les âmes chrétiennes ont d'être du nombre des prédestinés, fait qu'elles se regardent déjà comme sauvées. « *Nous sommes sauvés par l'espérance* », dit l'Apôtre (Rom 8:24, sqq) *au nom de tous.* »

Il ne dit pas : Nous espérons d'être sauvés ; mais « *Nous sommes sauvés par l'espérance* », ce qui est sans comparaison plus fort.

« *Pour nous, dit-il encore au nom de tous les fidèles (Philip. 3:20) nous vivions déjà dans le ciel comme en étant citoyens; et c'est de là que nous attendons le Sauveur Jésus-Christ notre Seigneur* ».

Notre espérance nous a déjà comme transportés dans le lieu où est notre trésor : nous nous regardons comme déjà ressuscités, et comme déjà assis avec Jésus-Christ sur son Trône; où il a promis de faire asseoir tous ceux qui seront victorieux : « *Dieu qui est riche en miséricorde par l'excès de l'amour qu'il nous a porté, lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ par la grâce duquel vous êtes sauvés ; et il nous a ressuscités avec lui, et nous a fait asseoir dans le ciel, en Jésus-Christ, pour faire éclater dans les siècles à venir les richesses surabondantes de sa grâce* » (Ephes.2:4,sqq)

Telle est l'espérance vive et forte à laquelle saint Paul excite tous les fidèles. Il veut qu'ils se considèrent comme déjà sauvés par l'espérance, comme n'étant plus à eux, mais à Jésus-Christ, comme étant ses membres, rachetés par lui au prix infini de son sang.

Il veut qu'ils se regardent comme déjà ressuscités, et montés au ciel avec lui; parce que non seulement, il leur est permis mais qu'il leur est même commandé à tous, sans aucune exception, d'espérer qu'ils font partie du nombre des élus; et plus cette espérance sera forte, plus elle aura de force pour les affermir contre les tentations, et de leur faire mépriser tout ce qui passe avec la vie.

XII La crainte même de n'être pas du nombre des élus, loin d'affaiblir cette ferme espérance, doit au contraire la fortifier : car cette crainte, comme on l'a montré ailleurs, est un des moyens par lesquels Dieu exécute la prédestination de ses élus, un des plus grands moyens de salut pour le commun des chrétiens, l'un des principaux objets des instructions de Jésus-Christ et de ses Apôtres, et un nouveau motif de confiance.

Saint Paul a bien su allier la crainte de devenir un réprouvé avec la plus vive confiance. Il dit qu'il ne « *courait point au hasard; qu'il combattait, qu'il traitait rudement son corps, de peur qu'ayant prêché aux autres, il ne devînt un réprouvé* » (2 Cor 9:26,27) et cependant nous venons de voir avec quelle confiance il dit que ni la vie, ni la mort, ni les démons ne pourront le séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur.

XIII Enfin nous avons vu que cette espérance, si elle est ferme et persévérante jusqu'à la fin, est une preuve certaine de l'élection éternelle de Dieu. Et nous ne croyons pas nécessaire d'avertir derechef, que nous ne parlons pas dans tout ce *traité de l'espérance fausse de tant de chrétiens*, qui, sans quitter leurs désordres et sans se convertir sincèrement, espèrent d'être sauvés. Ce n'est là qu'une illusion du démon, une aveugle présomption, et non une espérance chrétienne. « *Car tous ceux qui ont cette espérance en Jésus-Christ, dit l'Apôtre saint Jean (1 Jean 3:3) se sanctifient eux-mêmes, comme lui-même est saint* ».

XIV On ne doit point opposer à tout ce que l'on vient de dire qu'il faut avoir de grandes dispositions pour s'appliquer les promesses qui regardent les élus, et pour espérer d'être de leur nombre. Ce ne sont pas ces bonnes dispositions qui précèdent et qui forment l'espérance d'avoir part aux promesses des élus; c'est au contraire cette espérance qui précède et qui produit ces bonnes dispositions, depuis les degrés les plus imparfaits jusqu'aux plus parfaits.

Il faut commencer par espérer d'être du nombre de ceux à qui Dieu destine le Royaume des Cieux; il faut commencer par nous persuader, « *que Dieu ne nous a pas choisis pour être des objets de sa colère, mais pour nous faire acquérir le salut par notre Seigneur Jésus-Christ* » (1 Thessaloniens 5:9)

C'est par cette espérance que l'on entre ensuite dans toutes ces dispositions, c'est par cette espérance que l'on s'y enracine de plus

en plus ; et plus cette espérance devient vive, plus aussi toutes les autres bonnes dispositions se fortifient. Sans cette espérance d'avoir part aux biens que Dieu réserve aux élus, l'âme n'entrera point dans des sentiments d'amour et de reconnaissance pour Dieu ; elle sera pour lui froide, lâche, toute de glace, sans vigueur et sans ardeur pour la pratique des vertus chrétiennes.

Avec cette espérance, l'âme sera capable de tout entreprendre et de tout exécuter. C'est de ce motif que l'Apôtre se sert pour animer à la vertu tous les fidèles. Ayant donc reçu de Dieu de si grandes promesses, mes très chers frères, purifions-nous de tout ce qui souille le corps, et l'esprit, achevant l'œuvre de sanctification dans la crainte de Dieu » (2 Cor 7:1)

XV Il ne faut pas non plus prétendre affaiblir tout ce que nous avons établi, en disant, que plusieurs ont espéré d'avoir part à ces promesses et d'être du nombre des élus, et qui, cependant n'ont point été les héritiers de la vie éternelle, mais sont devenus des réprouvés.

Car, comme on l'a déjà dit ailleurs, **cela ne vient que de ce qu'ils ont cessé de mettre toute leur confiance dans la miséricorde de Dieu et les mérites de Jésus-Christ** ; s'ils étaient demeurés fermes et immobiles dans cette humble espérance jusqu'à la fin de leur course, leur salut était assuré, mais ils ont, mais ils ont perdu par leur pure faute cette humble espérance et Dieu qui n'assiste que les humbles, et qui ne sauve que ceux qui espèrent jusqu'à la mort en sa miséricorde et en la vertu du sang de Jésus-Christ les a abandonnés.

En cessant d'espérer, ils ont perdu la justice et la charité ; ils sont tombés dans le péché et la perdition; et tout cela par leur propre malice et leur pure faute. « *Efforcez-vous donc*, dit le Prince des Apôtres, (2 Pierre 1:10,11) *efforcez-vous de plus en plus de rendre certaine votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres; car, agissant de cette sorte, vous ne pêcherez jamais ; et par ce moyen,*

Dieu vous donnera une entrée facile au Royaume éternel de notre Seigneur Jésus-Christ ».

La persévérance à espérer obtient la persévérance dans les autres vertus et dans les bonnes œuvres, et devient une preuve certaine de l'élection éternelle.

Ch 11. L'Espérance chrétienne

remplit l'âme de joie,

et la rend heureuse par avance

§1 Les chrétiens, selon l'Écriture, doivent passer leur vie dans la douleur et le gémissement

I « *Ma vie se consume par la douleur, et mes années par de continuel gémissements* » (Ps 30:12) Ce doit être là le partage de tous les chrétiens en ce monde; ils doivent comme le Prophète, passer leur vie dans la douleur et le gémissement. Tant qu'ils sont sur la terre, ils tombent malgré toute l'horreur qu'ils ont du péché et malgré toute leur vigilance, dans une infinité de fautes vénielles, qu'ils sont obligés d'expier par la douleur d'une componction continuelle. Ils se voient sans cesse agités et troublés par une foule de pensées, de désirs et de mouvements contraires à la loi de Dieu. Car le vieil homme qui vit en eux jusqu'à la mort, forme des désirs contraires à ceux de l'homme nouveau; il faut qu'ils crucifient ce vieil homme avec toutes ses mauvaises inclinations, s'ils ne veulent pas qu'il leur donne la mort; qu'ils combattent sans cesse contre eux-mêmes, s'ils ne veulent pas périr; et que, par **des gémissements continuels ils attirent en eux l'esprit de Jésus-Christ qui seul leur peut donner la force de combattre et de vaincre dans cette guerre intérieure qu'ils ont à soutenir contre eux-mêmes jusqu'à la fin.**

Les maux extérieurs dont ils sont si souvent affligés, sont encore pour eux une matière de gémissement, parce que, par la douleur qu'ils causent à l'âme, ils l'occupent, l'empêchent de réunir toutes ses

pensées et toutes ses affections en Dieu, et peuvent même devenir une occasion d'impatience ou de murmure contre la divine Providence, d'aigreur, de colère et de vengeance contre le prochain.

II A tous ces maux personnels, qui sont pour les vrais chrétiens un sujet continuel de douleur et de gémissements, il faut ajouter tous les maux des autres fidèles, qui leur deviennent propres par la charité qui les unit avec eux comme avec les membres d'un même corps. *« Dieu a mis un tel ordre et une telle liaison entre les membres du corps humain, que tous conspirent à s'entr'aider les uns les autres; et si l'un des membres souffre, tous les autres souffrent avec lui. Or vous êtes le corps de Jésus-Christ et membres les uns des autres »*

Tous membres d'une même Eglise, tous membres de ce corps unique de **Jésus-Christ** qui est animé d'un seul et même esprit qui est le Saint-Esprit, qui est l'esprit même de Jésus-Christ, que Jésus-Christ produit avec le Père en unité de principe dans l'éternité, par lequel le corps naturel de Jésus-Christ a été formé dans le sein de la Vierge, et que Jésus-Christ répand dans tous les fidèles pour les rendre les membres de son corps mystique qui est l'Eglise. Tous les vrais fidèles doivent donc être animés d'un même esprit, comme tous les membres de nos corps sont animés par un même esprit et une même âme ; tous unis ensemble par une liaison aussi étroite que l'est la liaison qui unit ensemble tous les membres de notre corps; tous obligés de prendre part aux biens et aux maux des autres membres. S'ils ne ressentent pas les maux des autres, s'ils n'y prenaient aucune part, ils croiraient avec raison être des membres morts, des membres privés de l'esprit de charité, qui unit et qui anime tous les membres vivants.

III C'est ce qui multiplie infiniment les sujets de leurs douleurs et leurs gémissements ; ils souffrent dans leur cœur ce que les autres membres souffrent dans leur chair ou dans leur esprit . Ils compatissent à tous leurs maux temporels, parce qu'ils les aiment comme eux-mêmes; mais ils ressentent sans comparaison davantage

tous leurs maux spirituels, et ils les ressentent à proportion qu'ils ont plus d'amour pour Dieu, sur qui retombent toutes ces sortes de maux. Quel triste et désolant spectacle, aux yeux de leur foi de voir le règne de l'enfer et du péché si fort étendu sur la terre.

Car sans parler de l'idolâtrie et de l'infidélité qui règne dans la plus grande partie du monde, sans parler de l'hérésie et du schisme où est misérablement engagé le plus grand nombre de ceux qui portent le nom de chrétiens, que voit-on régner parmi les catholiques mêmes ? L'impiété, l'irréligion, l'orgueil, l'ambition, le luxe, l'impureté, l'envie, la jalousie, les haines, les calomnies, les médisances, les vengeances, l'avarice, les violences, les injustices; voilà les crimes qui règnent dans la plupart des catholiques qui semblent ne demeurer dans l'Eglise que pour faire régner le péché dans le Royaume même de Jésus-Christ. Peut-on aimer Dieu de tout son cœur, et peut-on aimer le prochain comme soi-même, sans être pénétré de douleur de voir Dieu outragé et offensé si indignement de toute part, et un nombre infini d'âmes périr pour une éternité. Saint Pierre dit du juste Loth que les habitants de Sodome, parmi lesquels il demeurait, *« l'affligeaient et le persécutaient sans cesse par leur vie criminelle, et que son âme juste était tous les jours tourmentée par leurs actions injustes »* (2 Pierre 2:7-8) Ce genre d'affliction, de persécution et de tourment peut-il manquer à ceux qui aiment sincèrement Dieu et le prochain ?

Et si cet amour était tel dans notre cœur qu'il le devrait être, ne regarderions-nous pas la nécessité de vivre dans un monde si corrompu, comme un vrai supplice ? N'entrerions-nous pas dans les sentiments et les dispositions du Prophète, et ne dirions-nous pas avec ce saint roi en poussant nos gémissements vers le ciel (Ps 118:136,139,158) *« Seigneur, mes yeux ont répandu des ruisseaux de larmes, parce que l'on ne garde point votre loi. Mon zèle m'a fait sécher de douleur, parce que mes ennemis ont oublié vos paroles; j'ai vu les prévaricateurs de votre loi, et je séchais de douleur, parce qu'ils n'ont point gardé vos paroles. »*

§2 Les vrais chrétiens doivent, selon l'Écriture, être toujours dans la joie. L'Espérance chrétienne concilie parfaitement cette vérité avec la précédente, quoique contraire en apparence.

I On a déjà montré que **Jésus-Christ et ses Apôtres** ne nous ont rien tant recommandé que la **paix et la joie sainte**. Cette joie ne doit point être une joie passagère, mais une joie stable et persévérante. « Réjouissez-vous **sans** cesse en notre Seigneur, je le dis encore une fois, **réjouissez-vous** » (**Philip.4:4**) Cette répétition de l'Apôtre : je le dis encore une fois, réjouissez-vous, montre combien cette joie est nécessaire à tous les fidèles.

II Mais comment accorder ensemble deux choses aussi contraires que la douleur et la joie ? L'Écriture nous dit que la douleur et le gémissement doivent être le partage de tous les chrétiens tant qu'ils vivent sur la terre; la même Écriture nous dit que tous les fidèles doivent se réjouir sans cesse dans le Seigneur. Comment concilier deux choses qui paraissent inaliables, une douleur et un gémissement continuels avec une paix et une joie continuelle ? C'est ce que la foi et l'espérance chrétienne savent parfaitement accorder.

III Ces deux vérités, dit saint Chrysostome, s'unissent parfaitement dans leur contrariété apparente. « Car les larmes que l'on verse pour Dieu produisent la joie que l'on goûte en Dieu. Il est vrai que le sauveur a dit : « *Heureux ceux qui pleurent* » mais aussitôt il ajoute : « *Parce qu'ils seront consolés* ». Oui ceux qui pleurent leurs péchés, seront consolés par l'espérance de leur parfaite réconciliation avec Dieu; ils seront consolés par une vive espérance que leurs larmes éteindront ces feux éternels qu'ils avaient mérités, et que leurs gémissements leur épargneront ces grincements de dents qui n'auront jamais de fin; ils seront consolés par l'espérance que leur

douleur et leurs gémissements continuels seront pour eux la semence et le mérite de cette joie et de ces délices ineffables, dont Dieu doit les enivrer durant toute l'éternité. Quelle douceur et quelle joie une telle espérance ne doit-elle pas faire trouver dans leur douleur et dans leurs larmes ! Quelle joie et quelle consolation ne trouverait pas dans sa douleur et dans ses larmes une Reine désolée à qui une mort prématurée aurait enlevé un fils unique destiné à gouverner un grand empire, si elle était assurée de ressusciter par ses larmes et par sa douleur ce Fils unique ! Quelle joie et quelle consolation ne doit donc pas trouver une âme chrétienne qui gémit, et qui pleure ses péchés, puisque ses gémissements et ses larmes sont une marque que Dieu l'a ressuscitée, qu'elle se guérit et se purifie de plus en plus en les répandant, et qu'elle s'assure par là le droit de régner avec Jésus-Christ éternellement dans le Royaume des Cieux, dont tous les empires de la terre ne méritent pas seulement d'être l'ombre !

IV Heureux encore ceux qui gémissent sur les maux de leurs frères, sur leurs périls, leurs tentations, leurs chutes; qui ressentent vivement les maux de l'Église leur mère, et de tous les fidèles qui sont comme eux les membres de cette Église. Leurs gémissements et leurs douleurs doivent faire leur plus solide joie ; parce que c'est la marque la plus assurée qu'ils puissent avoir qu'ils sont les membres vivants du corps de Jésus-Christ, et qu'ils sont véritablement animés du Saint-Esprit qui produit en eux ces gémissements et cette douleur sainte.

Cet Esprit divin qui produit dans leur coeur ces gémissements ineffables, est aussi l'Esprit consolateur, et le Dieu de toute consolation. Il leur fait trouver dans leur douleur et dans leurs larmes une douceur qui surpasse toutes les douceurs et les joies profanes ; il leur fait éprouver la vérité de ces Paroles qu'Il a inspirées à son Prophète

(Ps 93:18): « *Seigneur, vos consolations ont rempli mon âme de joie à proportion du grand nombre de douleurs qui ont pénétré mon coeur* ».

Il le fait quelquefois dès cette vie même; mais ils doivent se tenir assurés qu'il le fera dans l'autre, d'une manière qui ira infiniment au-delà de leurs pensées et de leurs désirs. Qu'ils conservent donc cette vive espérance dans le fond de leur coeur ; et elle sera pour eux une source d'une paix et d'une joie continuelle.

« *Spe gaudentes; quasi tristes, semper autem gaudentes* » (Rom 12:12; 2 Corin 6:10)

§3 L'Espérance chrétienne fait trouver de la consolation et de la joie dans toutes sortes d'événements

I « *Nous savons que toutes choses contribuent au bien de ceux qui aiment Dieu* » (Rom 8:28)

Dieu par sa puissance, par sa sagesse et sa bonté infinie fait tourner au bien de ses élus toutes sortes d'événements. Cette vérité fait toute la joie et la consolation des âmes qui aiment Dieu, qui se soumettent humblement à toutes les dispositions de sa providence et qui ne mettent leur espérance que dans sa miséricorde. « *Jetez donc dans le sein de Dieu toutes vos inquiétudes, parce qu'Il a soin de vous* » (1 Pierre 5:7)

Sa bonté ne méprise personne; rien n'échappe à sa lumière; sa providences'étend à tout. « *Il met son plaisir en ceux qui espèrent en sa miséricorde* » (Ps 146:12)

II **Saint Paul** après avoir parcouru l'Orient, après avoir porté l'Evangile de **Jésus-Christ** dans cette grande étendue de pays qui est depuis Jérusalem jusqu'à l'Illyrie ; résolu de parcourir l'Occident et de répandre la connaissance et l'amour de Jésus-Christ jusque dans les régions les plus reculées ; sur le point d'exécuter ce grand dessein, est arrêté à Jérusalem ; lié de chaînes, retenu durant plusieurs années en prison et enfin envoyé prisonnier à Rome.

Il faudrait être dévoré du même zèle que cet apôtre, pour comprendre **quel tourment** lui a causé une si longue captivité qui, le mettant hors d'état d'exécuter ses grands desseins, ne diminuait en rien de l'ardeur du zèle qui le brûlait. Mais il se console par l'espérance que Jésus-Christ sera glorifié par ses liens, ou même par sa mort ; et que cette longue captivité avec toutes ses suites servira à son salut. Il apprend durant sa prison à Rome, que « *quelques-uns prêchaient l'Évangile par un esprit de pique, d'envie et de jalousie contre lui, croyant lui causer une nouvelle affliction dans ses chaînes. Mais qu'importe, dit cet apôtre, **pourvu que Jésus-Christ soit annoncé, en quelque manière que ce soit, je m'en réjouis et je m'en réjouirai à l'avenir ; car je sais que l'événement m'en sera salutaire par vos prières, et par l'infusion de l'Esprit de Jésus-Christ, selon la ferme espérance où je suis que je ne recevrai point de confusion d'être trompé en rien de ce que j'attends** » (Philip. 1:15)*

III David a passé par toute sorte d'événements. Il a été dès sa jeunesse l'objet de l'envie, de la haine, de la calomnie; persécuté par un roi à qui il avait rendu des services essentiels ; durant une si longue persécution toujours errant dans les forêts, sur les rochers, dans les cavernes. Après en avoir été délivré et placé sur le trône par la main de Dieu, et en avoir été comblé de miséricordes, de faveur et de gloire, il a eu le malheur de tomber dans de très grands crimes, qui lui ont fait verser des larmes auxquelles la mort seule a mis une fin. Il a vu en punition de ses péchés, le désordre dans sa famille, un fils qu'il aimait tendrement se révolter contre lui, le chasser de son royaume, lui faire les outrages les plus horribles. Dans cette diversité d'événements tous plus fâcheux les uns que les autres, **il n'y a eu que l'espérance ferme et inébranlable en la miséricorde de Dieu qui l'ait soutenu**, qui l'ait consolé, et qui lui ait donné de la joie.

« *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis très affligé... Ma vie se consume par la douleur et mes années par de continuelles gémissements; vous avez regardé mon état si humilié...* » (Ps 30:10,11)

Je n'ai espéré que dans le Seigneur (ibid 7,8) Je me réjouirai et je serai ravi de joie dans votre miséricorde. J'ai mis mon espérance dans votre miséricorde, mon coeur sera ravi de joie à cause du salut que vous me procurez (Ps 12:5,6) Le Seigneur est mon aide et protecteur; mon coeur a mis en lui son espérance, et j'ai été secouru, et ma chair a comme refleurit : C'est pourquoi je l'en louerai de tout mon coeur. Toute ma force s'est affaiblie par la pauvreté où je fus réduit, et j'en sens le trouble jusque dans mes os... » (Ps 27:9-10)

(Ps 30:8,9,11,18,20) : « Mais j'ai espéré en vous, Seigneur, j'ai dit Vous êtes mon Dieu, mon fort, et tous les événements de ma vie sont entre vos mains; sauvez-moi selon votre miséricorde. Seigneur, je ne serai point confondu, parce que je vous ai invoqué. O combien est grande l'abondance de votre douceur ineffable, que vous avez cachée et réservée pour ceux qui vous craignent ! Vous l'avez rendue pleine et parfaite pour ceux qui espèrent en vous ».

(Ps 30:23,24,25,28,29,32) : « Vous les cacherez dans le secret de votre face, afin qu'ils soient à couvert de tout trouble du côté des hommes. Pour moi, j'avais dit dans le transport de mon esprit : J'ai été rejeté de devant vos yeux; c'est pour cela que vous avez exaucé la voie de ma prière, lorsque je criais vers vous. »

(Ps 50:8,9) : « Vous me laverez et je deviendrai plus blanc que la neige, vous ferez entendre à mon coeur ce qui le consolera et le remplira de joie, et mes os qui sont brisés et humiliés de douleur tressailleront d'allégresse. Enfin ce saint Roi ne se lasse point de déclarer dans les Psaumes que l'espérance en la miséricorde de Dieu lui inspirait une joie que ni la grandeur de ses maux, ni la vue même de ses crimes n'étaient point capables de lui ravir. »

§4 Toute autre joie que celle que donne l'espérance chrétienne est fausse, et ne peut rendre l'âme tranquille.

I Pour trouver une vraie joie, une joie solide, une joie qui puisse donner la paix à l'âme, il faut la chercher dans la vérité, qui est Dieu même.

La joie que l'on cherche hors de la vérité est nécessairement fausse, vaine, pleine d'illusion, accompagnée de trouble, d'inquiétude et d'agitation, et incapable de rendre l'âme tranquille. La vraie joie vient de la possession du vrai bien de l'âme raisonnable, ou de l'espérance de posséder ce vrai bien. Mais Dieu seul est le vrai bien de l'âme raisonnable, et seul par conséquent capable de lui donner une joie véritable.

II Il est impossible que cette âme ne désire la joie pleine et parfaite, et ne cherche à être parfaitement heureuse. Ce désir est imprimé dans le fond de son être; et ce désir est si ardent, qu'elle n'en peut suspendre les mouvements. Elle cherche partout cette félicité parfaite, dit saint Augustin, et la cherche toujours inutilement, tant qu'elle ne la cherche point en Dieu. L'âme raisonnable créée à l'image est elle-même un si grand bien, dit ce Père, qu'il n'y a que le bien souverain qui la puisse rendre heureuse. Elle a été créée capable de posséder un bien infini, qui est Dieu même; tous les autres biens étant nécessairement finis et limités, peuvent bien l'amuser, mais ne peuvent remplir cette infinie et immense capacité de l'âme, ni lui donner un vrai repos, ni l'empêcher d'être malheureuse.

Elle a beau, pressée par cette faim et cette soif continuelle de la félicité et du repos parfait, courir d'objets en objets, passer d'un plaisir à un autre, en inventer tous les jours de nouveaux, se tourner et retourner à droite, à gauche, et de tout côté; elle sera toujours inquiète, toujours agitée, toujours malheureuse, parce qu'il restera toujours en elle un vide infini, une capacité et un désir ardent d'un bien infini, d'un bien qu'elle ne peut trouver dans tous les biens

créés. Toute abondance qui n'est pas son Dieu, lui est une affreuse indigence.

Il faut nécessairement que l'homme soit pauvre, lorsqu'il se sépare de celui qui seul peut le rendre riche, parce qu'il possède seul la plénitude de tous les biens. Cherchez, continue toujours ce Père, cherchez votre bonheur parmi les créatures et si vous pouvez vous passer l'y trouver, dites hardiment que Dieu n'est pas votre bien. Salomon l'y a cherché avant vous, et il est impossible d'aller plus loin que ce roi dans cette recherche : il possédait tout ce que les hommes peuvent trouver sur la terre de richesses, de plaisirs, de grandeur, de sagesse, de réputation et de gloire ; il ne s'est rien refusé de tout cela. Et qu'a-t-il enfin trouvé ? Vanité et affliction d'esprit.

Cherchez encore, s'il est possible, plus de richesses que Salomon, plus de grandeurs, plus de plaisirs, plus de gloire. Que ferez-vous autre chose qu'augmenter votre pauvreté, et étendre davantage le vide de votre coeur, en le remplissant davantage du néant et de la vanité des créatures, et en le vidant de plus en plus de Dieu, qui est la plénitude et son unique bien. *«Quidquid aliud sine illo habueris, latius inanis eris»* (Aug. in Psalm 85)

Demeurez en vous-même, sortez hors de vous-même, tournez-vous de tous les côtés, votre âme se trouvera toujours mal, si elle ne se repose point en Dieu, parce qu'elle sera comme un membre disloqué hors de son lieu et de sa situation naturelle.

III Que semblait-il encore manquer à Aman pour être content et heureux en ce monde ? Il étale lui-même la grandeur de ses richesses, le nombre de ses enfants, son élévation par-dessus tous les princes ou gouverneurs de cent vingt-sept provinces ; il disposait à son gré des biens et de la vie de tous : quand il passait, tous fléchissaient les genoux devant lui ; le seul Juif Mardochée lui refuse cette marque d'honneur et de respect ; et Aman est forcé d'avouer que cela seul le rend malheureux, et qu'il lui semble qu'il ne possède rien en ce monde.

Quel est donc le bonheur de ceux qui cherchent leur repos et leur joie dans les créatures ? Une seule chose qui leur manque les rend plus inquiets et plus malheureux que cent autres qu'ils possèdent ne les rendent contents et heureux. Et quel pourrait donc être le bonheur des autres amateurs du monde, à qui non une seule chose, mais une infinité manquent tout à la fois ? Comprenez donc quel bien c'est Dieu, puisque personne sans lui ne s'est jamais trouvé bien.

IV Jusques à quand, enfants des hommes, aurez-vous le **coeur pesant** ? Jusques à quand aimerez-vous la vanité et chercherez-vous le mensonge des biens vains et trompeurs ? Vous cherchez la joie, la paix, le repos. Ce que vous cherchez est un bien excellent ; mais la voie que vous prenez pour y arriver, n'y conduit point. Elle est pleine de trouble, d'agitation et de misère, et conduit encore à une misère plus grande.

Vous cherchez la paix, la joie et le repos dans l'amour et la jouissance des créatures ; c'est chercher la vie bienheureuse dans le sein de la mort, le paradis dans l'enfer. Cherchez ce que vous cherchez, mais ne le cherchez pas où vous le cherchez : ne cherchez pas le plus grand de tous les biens dans le plus horrible de tous les maux.

« Vous tous qui avez soif, venez aux eaux; venez puiser avec joie dans les sources du Sauveur » (Isaïe 55:1) l'eau de la grâce salutaire, dont il est dit, *« que celui qui en boira n'aura plus soif, mais qu'elle deviendra en lui une fontaine d'eau qui rejaillira jusque dans la vie éternelle » (Jean 4:13,14)*

Le monde vous trompe : tout ce qu'il vous promet, ne peut vous désaltérer, ni vous rassasier; et cependant, il vous le fait acheter bien cher. *« Pourquoi employez-vous vos biens à ce qui ne peut vous nourrir ; vos soins et vos travaux à ce qui ne peut vous rassasier ? » (Isaïe 55:1,2,3)*

« *Ecoutez-moi avec attention, nourrissez-vous de la bonne nourriture que je vous donne ; et votre âme, en étant comme engraisée, sera dans la joie. Venez, achetez sans argent et sans aucun échange le vin et le lait* », cette grâce remplie de force et de douceur que je donne sans argent à quiconque la demande en la manière qu'une chose si précieuse mérite d'être demandée.

Cherchez le Seigneur pendant que vous pouvez le trouver, et ne cherchez que lui. Pourquoi voudriez-vous courir après d'autres biens, puisqu'un seul vous suffit, et que tous les autres sans lui ne servent qu'à vous rendre plus misérables ? Ne parlez donc plus de cette multiplicité de biens différents : ne cherchez ni ce bien particulier, ni cet autre. Cherchez le bien souverain, le bien universel, qui, dans son unité et sa simplicité renferme tous les biens.

Cherchez-le uniquement, parce qu'il est votre unique bien ; aimez-le souverainement, parce qu'il est votre souverain bien. Lui seul peut vous donner la joie pleine et parfaite que vous cherchez, parce que lui seul est la plénitude de tout bien. Il l'a demandée pour vous à son Père en allant à la mort. « *Mon Père, maintenant, je viens à vous, et je dis ceci, étant encore dans le monde, afin qu'ils aient en eux la plénitude de ma joie* » (**Jean 17:13**).

Il vous invite, il vous commande même de la lui demander :

« *Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit pleine* » (**Jean 16:24**)

§5 L'espérance chrétienne rend l'âme heureuse par avance.

I La joie que donne l'espérance chrétienne, est une anticipation de la félicité souveraine dont les bienheureux jouissent dans le ciel. Car « *la vie bienheureuse du ciel ne sera que la joie que nous aurons de la vérité* », dit **saint Ambroise** (*Beata vita est gaudium de veritate. Aug. Conf. I. 10, C. 23*)

Or **la joie qui vient de l'espérance est la joie de la vérité**, est toute fondée sur la vérité, vient toute de la vérité, et ne tend qu'à la vérité qui est Dieu même ; et par cette raison est un commencement de la vie bienheureuse.

II L'espérance et les désirs des amateurs du monde les inquiètent, les agitent, les rendent misérables, parce qu'ils ne peuvent jamais posséder à la fois tout ce qu'ils peuvent désirer, et que tout ce que nous désirons nous rend malheureux, si nous ne le possédons pas. **Mais l'espérance des chrétiens n'a point de désirs qui les inquiètent qui les agitent, et qui les rendent misérables.** Ils ne désirent rien qu'ils ne commencent de posséder dans le moment même qu'ils commencent à le désirer.

L'espérance chrétienne réunit tous leurs désirs en un seul et unique bien, qui est le bien souverain, le bien infini qu'elle leur fait désirer très ardemment. Mais ces désirs, quelque ardents qu'ils soient, au lieu de les troubler, de les inquiéter et de les rendre misérables, les consolent, les remplissent de joie et de paix; parce qu'ils savent que pour commencer à posséder Dieu, il suffit de le désirer; et que, plus on le désire ardemment, plus on l'a déjà dans son cœur, et plus on le possèdera parfaitement dans le ciel. « Celui qui s'attache à Dieu par ses désirs, devient déjà un même esprit avec lui » (**1 Cor. 6:17**) Que les enfants du siècle recherchent donc les biens que le monde présent peut leur procurer, qu'ils y établissent leur bonheur et leur joie.

« Pour moi, mon bien et mon bonheur est de m'attacher à Dieu, et d'établir mon espérance dans le Seigneur mon Dieu; il est le Dieu de mon coeur et mon partage pour jamais ; mais ceux qui s'éloignent de vous, Seigneur, périront » (1 Cor 25:26).

III La joie que l'on goûte dans les biens de la terre, est toujours mêlée d'amertume. Ceux qui en font leur partage, sont obligés pour soulager leur ennui et leur dégoût, de passer d'un plaisir à un autre, d'un bien à un autre ; et ces seconds, étant aussi défectueux que les premiers, les laissent retomber bientôt dans le même ennui et le même dégoût. Mais ceux qui ne désirent et ne cherchent que Dieu, ne s'en dégoûtent et ne s'en lassent jamais, parce qu'ils n'y trouvent aucun défaut ; plus ils le goûtent, plus ils y trouvent de perfections et d'attraits. Leurs désirs, au lieu de se ralentir, s'enflamment toujours davantage.

« Goûtez donc le Seigneur et éprouvez combien il est doux » (Ps 33:8)

Car vous ne le comprendrez que par l'expérience que vous en ferez.
« Heureux l'homme qui met son espérance en lui ! ».
 Il y trouvera des douceurs toujours nouvelles.

IV Les biens dont nous pouvons jouir sur la terre, peuvent nous être enlevés contre notre volonté par mille accidents, que nous ne pouvons ni prévoir, ni éviter. Quelle solidité pourrait donc avoir la joie et le bonheur que nous trouverions dans des objets que nous craindrions toujours de perdre, et que nous perdrons souvent lorsque nous nous y attendrions le moins ? Mais ce qui rend la joie de l'espérance chrétienne constante et invariable, c'est qu'elle sait que toute la malice et la violence des hommes et des démons ne peut contre sa volonté lui ravir son Dieu, qui **est** le seul bien en qui elle a établi sa joie et son bonheur. Que les hommes fassent tout ce qu'ils voudront pour me rendre malheureux; il y aura toujours, dit saint Augustin, une certaine partie de moi, où ils ne pourront atteindre ; et c'est là où habite mon Dieu, mon trésor, ma joie et mon bonheur.

V Une âme qui cherche sa joie, sa paix et son bonheur dans les biens qu'elle peut trouver en ce monde n'est pas pour cela exempte des misères, et des maux qui sont communs à tous les hommes.

Tous les maux qui lui arrivent sont pour elle des maux purs et sans mélange d'aucun bien, ni pour cette vie, ni pour l'autre : elle n'en tire aucun avantage ni du côté des hommes, qui en prennent souvent occasion de l'abandonner ou de la mépriser ; ni du côté de Dieu, devant qui tous ses maux, loin de mériter quelque récompense, ne méritent que des punitions. Ne voyant donc que des maux de tout côté, n'y apercevant aucun bien présent ou à venir qui la puisse consoler et soutenir, que peut-elle faire que de s'abandonner à l'impatience, au chagrin, au dépit, et souvent au désespoir ? Mais c'est principalement dans les maux de la vie présente, que l'espérance chrétienne fait trouver les plus grands biens, comme on l'a montré ailleurs. Les maux ne sont pour elle que des maux apparents, et sont des biens véritables. Elle y trouve beaucoup plus d'avantages que dans tout ce que le monde appelle des biens. Après cela, doit-on s'étonner de ce que les apôtres nous disent des premiers chrétiens

(2 Cor.8:2) : « *Que leur joie redoublait d'autant plus qu'ils étaient éprouvés par de plus grandes afflictions* »

VI Il est donc vrai que l'espérance rend les vrais chrétiens véritablement heureux, et les établit dans une joie et une paix qu'on peut appeler un paradis anticipé : aussi l'Écriture les appelle-t-elle partout heureux.

« *Celui qui espère au Seigneur est heureux* » **(Prov.20:16)**.
Lorsque dans peu la colère du Seigneur s'allumera comme un feu, heureux tous ceux qui espèrent en lui » **(Ps 2:13)** ;

Heureux est l'homme qui a mis son espérance au nom du Seigneur, et qui n'a point arrêté sa vue sur les vanités et les folies pleines d'illusions, telles que sont toutes les espérances du monde **(Ps 39:6)**

Heureux est l'homme qui attend de vous son secours, Seigneur des armées, heureux est l'homme qui espère en vous (Ps 83:6,13)

Heureux celui dont l'espérance est au Seigneur son Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer et toutes les choses qu'elles contiennent » (Ps 145:4)

§6 En quel sens, l'Écriture déclare heureux ceux qui ont mis toute leur espérance en Dieu et comment cela s'accorde avec ce qu'elle dit des misères de cette vie.

I Ce que l'on a dit dans le §2 pourrait suffire pour satisfaire à la question qu'on vient de proposer ; on a cependant cru que ce que l'on va dire ici aura son utilité. La félicité parfaite n'est pas pour cette vie ; ce n'est que dans le ciel que la béatitude sera pleine et parfaite. La faim, la soif, la douleur, la mort et toutes les autres misères du corps ou de l'âme, qui partagent ici-bas l'esprit et le cœur, et qui l'empêchent de réunir toutes ses pensées et ses affections en Dieu, n'approcheront point de cette demeure céleste. Plus alors d'ignorance de ses devoirs, plus d'anxiétés, d'irrésolutions, d'incertitude qui tourmentent ici étrangement une âme qui aime Dieu, et qui désire connaître et accomplir toutes ses volontés. Le Soleil de justice luira pleinement dans cet heureux séjour, et dissipera pour jamais toutes les ténèbres; on y verra la vérité dans la vérité même; on y verra tout ce qui est vrai, tout ce qui est juste, tout ce qui est saint, et on le verra clairement et sans voile : on le verra dans la source même de toute vérité, de toute justice et de toute sainteté. Plus alors de péché, plus de tentations. La concupiscence, qui en est la source, sera anéantie : une charité très lumineuse et très ardente embrasera le cœur et le rendra pour jamais incapable de tout péché, et incapable même d'avoir jamais aucune mauvaise pensée. Alors notre joie sera pleine et parfaite, parce qu'il ne nous restera plus rien à désirer, parce que nous serons entrés dans

la joie même du Seigneur, et dans la possession de tous les biens avec une entière assurance de les posséder éternellement.

O Seigneur qui êtes la vérité, la beauté, la justice et la bonté souveraine. *« Qu'heureux sont ceux qui habitent dans votre sainte maison; car ils vous verront éternellement, ils vous aimeront éternellement, et ils vous loueront dans les siècles des siècles avec des transports de joie et d'admiration que nous ne sommes pas dignes de concevoir (Ps. 83:5). Mon âme languit et tombe en défaillance par l'ardeur du désir qu'elle a d'y habiter » (Ps 83:1)*

II *« Seigneur des armées, heureux est aussi l'homme qui espère en vous » (Ps 83:6,7,12)*

« Heureux celui qui attend de vous son secours, qui, dans cette vallée de larmes, dispose dans son coeur des degrés pour monter dans votre sainte maison ! Car le divin législateur leur donnera sa bénédiction, ils s'avanceront de vertu en vertu, et ils verront le Dieu des Dieux dans Sion. Le Seigneur leur donnera la grâce et la gloire »

Le Prophète distingue dans ce Psaume deux sortes de bonheur ; le bonheur de ceux qui habitent déjà dans la maison de Dieu ; et le bonheur de ceux qui dans cette vallée de larmes espèrent en Dieu : il appelle heureux les uns et les autres.

Mais que leur bonheur est différent ! Les premiers habitent dans la maison de Dieu, dans Sion, dans le séjour de la joie et de la gloire ; leur bonheur est de louer Dieu dans les siècles des siècles.

Les autres sont encore dans une vallée de larmes : et leur bonheur est d'espérer en Dieu, d'attendre et d'implorer son secours par des gémissements continuels ; de soupirer sans cesse après la grâce et la gloire qui leur est promise, d'avancer de vertu en vertu, et de disposer *dans leurs coeurs des degrés pour monter* jusqu'au lieu où ils verront *le Dieu des Dieux dans Sion.*

III Ce dernier bonheur est celui de tous les véritables chrétiens, tant qu'ils restent sur la terre. Ils sont heureux dans un sens très véritable, puisque le Saint-Esprit les appelle ainsi en tant d'endroits de l'Écriture. Mais dans un autre sens, ils sont misérables et malheureux: obligés à gémir sans cesse dans cette vallée de larmes, à combattre contre eux-mêmes et contre des ennemis puissants et artificieux qui ne laissent presque aucun repos; condamnés à porter en esprit de pénitence le poids de tant de misères et de nécessités auxquelles ils sont asservis, et de tant de peines qui affligent leur corps et leur âme. Si l'on compare cet état à la félicité du Ciel, on le doit regarder comme une grande misère, et comme une espèce de mort, plutôt qu'une véritable vie.

« Malheureux homme que je suis, dit l'Apôtre, qui me délivrera de ce corps de mort ? (Rom 7:24)

Nous-mêmes, dit-il ailleurs, qui avons reçu (Rom 8:27) les prémices de l'Esprit, nous gémissons aussi, comme les autres fidèles, et nous soupignons en nous-mêmes, attendant l'accomplissement de l'adoption des enfants de Dieu, qui sera la rédemption et la délivrance de nos corps ».

IV Mais si l'on considère les grandes et magnifiques promesses que Dieu a faites à tous ceux qui n'espèrent qu'en sa miséricorde, et qui ont mis tout leur refuge et leur ressource dans la recherche et l'acquisition des biens qui leur sont proposés par l'espérance, on doit les appeler heureux au milieu même des maux de cette vie.

C'est en ce sens que Dieu les appelle souvent heureux, que l'Apôtre leur commande de se glorifier dans l'espérance de la gloire des enfants de Dieu, et de se regarder comme déjà sauvés par l'espérance, et comme déjà ressuscités et montés au Ciel avec Jésus-Christ. Un homme qui aurait un droit véritable et certain à un grand royaume, serait sans doute regardé comme très heureux selon le monde, quoiqu'il ne dût entrer dans la possession de ce royaume que

dans quelques années, et que pour mériter et acquérir cette possession, il fût obligé de passer quelque temps dans un état pauvre, pénible et humiliant.

Tous les amateurs du siècle présent porteraient envie à son bonheur. Qui pourrait donc comprendre quel est le bonheur de ceux qui n'espèrent, qui ne désirent et ne recherchent que le Royaume de Dieu et sa justice ? car ils y ont un droit véritable. Toute l'ambition humaine peut-elle aspirer à quelque chose de plus grand que le Royaume des Cieux ? Il est vrai qu'ils sont obligés de passer le temps de cette vie dans la douleur, dans les larmes et les gémissements.

Dieu permet souvent qu'ils y soient pauvres, méprisés, haïs, calomniés, persécutés, couverts d'opprobres ; mais c'est cela même qui leur acquiert un droit nouveau et plus assuré à ce Royaume céleste. C'est donc aussi ce qui doit augmenter leur joie et leur bonheur. Si ce n'est pas là le langage du monde, c'est celui de la vérité souveraine. « *Bienheureux les pauvres ; bienheureux ceux pleurent, ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le Royaume du Ciel est à eux* » (Matth 5:3,5,10)

Ils n'en jouissent pas encore, et cependant Jésus-Christ dit qu'il est déjà à eux, qu'il leur appartient; parce qu'ils y ont un droit véritable; et que, « *pourvu qu'ils conservent jusqu'à la fin la confiance et une attente pleine de joie de ce royaume* » (Heb 3:6) qui est l'objet unique de leur espérance, ils le posséderont infailliblement. **Qui pourrait donc refuser d'appeler heureux ceux que Jésus-Christ lui-même appelle de ce nom huit et neuf fois tout de suite ?**

V Sans cette espérance que Jésus-Christ nous donne de régner éternellement avec lui, nous serions, dit l'Apôtre, « *les plus misérables de tous les hommes* » obligés par les maximes de Jésus-Christ pendant tout le temps de cette vie, à nous priver de tout ce que le monde présente de plus flatteur, sans en attendre de lui aucune récompense dans une autre vie : Jésus-Christ aurait été un grand séducteur, et ne serait descendu en ce monde que pour y faire des malheureux. Mais avec cette espérance nous sommes les plus

heureux de tous les hommes, puisque tout ce qui peut contribuer à rendre les autres malheureux, contribue selon les paroles de Jésus-Christ à augmenter notre récompense, et devient pour nous un plus grand sujet de joie et de ravissement de joie.

C'est cette heureuse espérance, comme l'Apôtre la nomme, *beatam spem*; cette espérance pleine de l'immortalité, comme l'appelle le Sage, *spes immortalitate plena*, qui fait la vie, la joie et le bonheur de cette vie mortelle. *Vita vita mortalis spes est vita immortalis. QUE tous ceux, Seigneur, qui mettent en vous leur espérance, se réjouissent, ils seront éternellement remplis de joie, et vous habiterez (Aug.In Ps 103:33) dans eux. « Seigneur, vous nous avez couverts de votre bonté et de votre amour, comme d'un bouclier, (Ps 5:13,15) impénétrable à tous les traits de nos ennemis. J'espérerai à l'ombre de vos ailes, jusqu'à ce que le temps de l'iniquité soit passé» (Ps 56:2). C'est dans cette paix que je m'endormirai (Ps 4:9-10) et que je reposerai; parce que vous m'avez, Seigneur, affermi d'une manière toute singulière dans l'espérance ».*

« J'attendais celui qui m'a sauvé de la pusillanimité, de l'abattement de mon esprit et de la tempête. Et le Seigneur est devenu mon refuge, et mon Dieu, l'appui de mon espérance » (Ps 93:22)

SOMMAIRE

TABLE DES CHAPITRES

et des PARAGRAPHES

contenus dans ce volume

Ch 1. Que le peu de confiance en Dieu cause de très grands maux aux âmes qui veulent faire du progrès dans les vertus chrétiennes p 9

§1 Quels sont ces maux en général ?	p 9
§2 Que le peu de confiance en Dieu est un grand obstacle à la vraie piété	p 10
§3 Que c'est un obstacle à la prière	p 11
§4 Que c'est un obstacle à l'esprit de reconnaissance	p 12
§5 Que c'est un obstacle à l'amour de Dieu	p 13
§6 Le peu de confiance en Dieu est une source de tentations très dangereuses, parce qu'elle ravit à l'âme la paix, la remplit de troubles, fortifie l'opposition très naturelle aux vertus chrétiennes, etc	p 16
§7 Que cette tentation, quoique très dangereuse, est commune	p 18
§8 Que cette tentation est plus séduisante que toutes les autres	p 19
§9 On continue d'expliquer pourquoi cette tentation est plus séduisante que les autres	p 20
§10 Cette tentation est encore plus dangereuse vers la fin de la vie	p 21
§11 L'esprit de pusillanimité et de défiance est injurieux à Dieu qui nous l'a interdit très expressément	p 23
§12 Jésus-Christ et ses apôtres ont eu un	

soin tout particulier de nous précautionner contre la défiance et le trouble, et contre la crainte excessive; et de nous recommander la confiance, la paix et la joie parmi les plus grands maux p 25

§13 Les âmes pieuses ne doivent point se laisser aller au trouble et à la défiance, quoiqu'elles ne sentent pas en elles cette paix et cette joie p 27

Ch 2. Des rapports différents de la FOI et de l'ESPERANCE p 32

§1 Nécessité de la foi, de l'Espérance et de la Charité p 32

§2 Liaison et dépendance de la Foi, de l'Espérance et de la Charité p 34

§3 Croire sans espérer n'est pas proprement croire en chrétien : c'est croire comme les démons p 38

§ 4 Manquer de confiance en Dieu, c'est selon les Pères une espèce d'idolâtrie p 40

Ch 3 DES FONDEMENTS ET DES MOTIFS DE L'ESPERANCE CHRETIENNE p 45

§1 L'espérance chrétienne est fondée sur la connaissance de la puissance et de la miséricorde de Dieu, des mérites de Jésus-Christ et des misères de l'homme p 45

§2 Comment la connaissance de soi-même est nécessairement liée avec l'Espérance chrétienne p 46

§3 Pourquoi st Paul attribue toujours la justice et le salut à la foi, et non à la loi p 48

Ch 4. CONTINUATION DU MEME SUJET. Ce que la foi apprend à l'homme pour l'humilier p 50

§1 Faiblesse de notre entendement p 50

§2 Faiblesse de notre volonté p 52

§3 Force des ennemis p 54

§4 Indignité de tous les hommes à l'égard de la grâce p 57

Ch 5 Suite de la même matière

Ce que la Foi apprend à l'homme pour le relever p 63

§1 Puissance de Dieu	p 64
§2 Bonté et miséricorde de Dieu	p 68
§3 Médiation de Jésus-Christ	p 72

Ch 6 Continuation de la même matière p 79

§1 Que tout ce qu'on a dit jusqu'à présent prévient toutes les tentations qui peuvent attaquer l'espérance chrétienne	p 79
§2 L'espérance des justes les plus parfaits a les mêmes fondements que ceux qu'on a établis jusqu'ici	p 83
§3 Dieu, en rendant par sa grâce les justes victorieux de leurs faiblesses, ne les délivre pas du sentiment de leurs faiblesses : plus ce sentiment est vif, plus on a sujet d'espérer	p 88
§4 La défiance qui naîtrait du sentiment de nos misères, serait une fausse humilité, et un vrai orgueil	p 93
§5 La dépendance de la miséricorde de Dieu et des mérites de Jésus-Christ, dans laquelle vit un vrai chrétien, doit le consoler et fortifier son espérance, loin de l'affaiblir	p 99

Ch 7 L'Espérance par elle-même est agréable à Dieu, et obtient tout de lui p 106

- §1 Promesses magnifiques attachées spécialement à l'Espérance p 106
- §2 L'Espérance plaît si fort à Dieu parce qu'elle l'honore p 109
- §3 Le sentiment de notre indignité relève encore le prix de notre espérance p 111
- §4 On confirme par des exemples tout ce que l'on a dit dans ce chapitre p 113
- §5 La mesure de notre confiance en la bonté de Dieu est la mesure des grâces que nous en obtenons p 115
- §6 Les grâces déjà reçues doivent augmenter notre confiance p 117
- §7 L'espérance ne trompe personne p 123

Ch 8 De la crainte et de l'espérance p 127

- §1 Il n'est point permis de séparer les vérités consolantes des vérités terribles p 127
- §2 La Crainte, loin d'être opposée à la Confiance et à l'Amour, est au contraire un motif d'espérer et d'aimer, et contribue en plusieurs manières à la Confiance et à l'Amour p 129
- §3 Il faut craindre par obéissance et par amour p 136
- §4 Les menaces de Dieu sont des effets de sa bonté p 139
- §5 La crainte est un hommage que nous devons à Dieu et une partie de notre pénitence p 143
- §6 La crainte doit faire une partie de notre sûreté et être pour nous un sujet de joie p 146

Chapitre 9. Les rechutes fréquentes dans des fautes vénielles ne doivent pas affaiblir la confiance en Dieu Quelles doivent être les dispositions des vrais Chrétiens par rapport à ces forces de péché? p 161

§1 On ne peut trop haïr et détester les péchés véniels	p 161
§2 Combien il est dangereux de négliger les péchés véniels	p 163
§3 Comment il faut se relever des péchés véniels sans se laisser aller au trouble et à la défiance	p 167
§4 Les rechutes très fréquentes en des fautes vénielles ne sont pas toujours des marques que la contrition qu'on en avait n'était pas suffisante	p 172
§5 Avantages que Dieu fait tirer aux justes, des péchés véniels et de toutes leurs autres imperfections	p 175

CHAPITRE 10 L'Espérance doit être constante, forte et inébranlable au milieu même des plus grands périls p 184

§1 Il faut espérer toujours et sans interruption	p 184
§2 L'Espérance fait toute notre force	p 188
§3 L'Espérance affaiblit les tentations, confond les démons, et nous rend victorieux	p 190
§4 L'Espérance rend aisée la pratique des vertus les plus pénibles	p 192
§5 L'Espérance adoucit tous les maux qui peuvent affliger le corps ou l'esprit	p 196
§6 L'Espérance doit être forte et inébranlable	p 203
§7 L'Espérance ne doit point s'affaiblir par la vue des périls les plus grands	p 206
§8 L'Espérance doit croître et s'affermir par la grandeur même des périls et par les obstacles qui la combattent	p 209
§9 Comparaisons de l'Écriture, pour montrer quelle doit être la force et l'immobilité de l'espérance	p 215
§ 10 La fermeté et l'immobilité de l'espérance chrétienne est fondée sur les promesses de Dieu	p 217
§11 L'Espérance chrétiennes'applique toutes les promesses faites aux élus. Objections réfutées	p 219

Ch 11. L'Espérance chrétienne remplit l'âme de joie, et la rend heureuse par avance p 231

§1 Les chrétiens, selon l'Écriture, doivent passer leur vie dans la douleur et le gémissement p 231

§2 Les vrais chrétiens doivent selon l'Écriture, être toujours dans la joie. L'Espérance chrétienne concilie parfaitement cette vérité avec la précédente, quoique contraire en apparence. p 234

§3 L'Espérance chrétienne fait trouver de la consolation et de la joie dans toutes sortes d'événements p 236

§4 Toute autre joie que celle que donne l'espérance chrétienne est fautive, et ne peut rendre l'âme tranquille p 239

§5 L'espérance chrétienne rend l'âme heureuse par avance p 243

§ 6 En quel sens l'Écriture déclare heureux ceux qui ont mis toute leur espérance en Dieu et comment cela s'accorde avec ce qu'elle dit des misères de cette vie p 246

NOTES SUR Gilles VAUGÉ p 257

recension de l'ouvrage en 1846 dans une revue critique des œuvres de religion et philosophie p 258

REMARQUES DU « TRANSCRIPTEUR » p 261

NUMERISATION PAR GOOGLE DE DEUX VERSIONS DE L'OUVRAGE (liens pour accéder à la version numérisée) p 263

citation de Jean Rey p 264

Typographie : majuscules et capitales accentuées p 265

NOTES SUR Gilles Vaugé, AUTEUR PRESUMÉ DE L'OUVRAGE

Comme l'indique ci-dessous **Henri Bremond**, le document peut paraître **parfois un peu trop jansénisant** ; mais certains textes sur l'espérance me paraissent admirables et propres à éveiller la foi et à développer la charité. Voici ce qu'écrit HENRI BREMOND dans sa magistrale « *HISTOIRE DU SENTIMENT RELIGIEUX* »

(TROUVE SUR INTERNET) site de l'abbaye st benoît (suisse)

<http://www.abbaye-saintbenoit.ch/histoiredusentimentreligieux/volume04/tome04001.htm>

(Pour accéder au texte concernant G. Vaugé, recopier ou copier-coller l'adresse ci-dessus dans la barre d'adresses du navigateur - par exemple internet-explorer - et après avoir ouvert la page, cliquer à gauche dans le menu sur chapitre IX (la prière de Pascal) ; puis dérouler jusqu'à la page 325 et lire la note 1 du bas de page dernière partie « *dictionnaire des livres jansénistes* » ; on tombe alors sur l'extrait ci-dessous)

1. « *L'auteur du Traité de l'espérance chrétienne, le P. G. Vaugé, de l'Oratoire, mort en 1739, un jansénisant, je crois, mais d'une rare dextérité et d'un grand mérite— écrit de son côté : « Chaque fidèle est **obligé d'espérer** qu'il est du **nombre des élus** »* Traité de l'espérance chrétienne. Paris, 1732, p.215. [RC : dans l'édition que je possède, cette citation figure en p 216] *A cette phrase assez habile, un théologien catholique répondrait en niant la supposition, à savoir l'élection au sens calviniste du mot. L'auteur veut dire — j'en suis quasi sûr : « Obligé d'espérer qu'il est de ceux qui, par un heureux sort, se trouveront du nombre des élus ». Or, cet « heureux sort » est pour nous pure fiction. Nous reviendrons à cette question capitale »*

Voici également la notice biographique (en français du XXI^e siècle) de Gilles Vaugé trouvée dans le « **dictionnaire universel historique, critique, et bibliographique** » tome XVII publié en France en 1812.

2. « **Gilles VAUGÉ**, PRETRE DE L'ORATOIRE, natif de BERIC au diocèse de Vannes, enseigna les humanités et la rhétorique avec distinction puis la théologie au séminaire de GRENOBLE. Le cardinal Le Camus, évêque de cette ville, et Mont-Martin, son successeur, firent un cas particulier de ses lumières et de ses vertus. **Le Père VAUGÉ**, accablé par le travail et les années, se retira en la maison de l'Oratoire de Lyon, où il mourut dans un âge avancé en 1739 » (fin de citation)

3.L'ouvrage a fait l'objet – en 1846 - d'une recension de « bibliographie catholique» dans la « *revue critique des ouvrages de religion, de philosophie, d'histoire, de littérature, d'éducation, etc. destinée aux ecclésiastiques, aux pères et aux mères de famille, aux chefs d'institution et de pension des deux sexes, aux bibliothèques paroissiales, aux cabinets de lecture chrétiens, et à toutes les personnes qui veulent connaître les bons livres et s'occuper de leur propagation.* »

Voici la reproduction de cette recension, somme toute élogieuse (parue en 1846 dans la revue critique ci-dessus désignée)

L'intégralité de l'article est reproduite en *arial italiques* (entre << et >>)

<<

« 132. **TRAITÉ DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE, contre l'esprit de pusillanimité et de défiance, et contre la crainte excessive**, par G. Vaugé, prêtre de l'ORATOIRE. - un volume in-12 de 332 pages (1846), chez Vagner, à Nancy, et chez Sagnier et Bray, à Paris; prix : 1 fr.

« Ce livre n'est point nouveau, quoique son titre ne l'indique pas ; son auteur est mort il y a plus d'un siècle, et il avait eu une nouvelle édition en 1777. Son mérite lui a valu aussi une **traduction en italien par Louis Riccoboni**. L'auteur montre les maux que cause aux âmes le défaut de confiance en Dieu, il fait voir les rapports qui existent entre la foi et l'espérance, il développe les fondements et les motifs de l'espérance chrétienne, il montre combien elle est agréable à Dieu, utile à celui qui la possède, comment on doit la conserver au milieu de ses fautes, au milieu même des plus grands périls. La profondeur, la clarté, l'onction avec lesquelles les matières sont traitées font de ce livre un des meilleurs pour les personnes

pieuses souvent tentées de défiance ; il ne sera pas moins profitable aux pécheurs à qui la confiance est aussi nécessaire

pour revenir à Dieu »

« Nous lisons l'article suivant de quelques lignes dans la septième livraison d'une Revue nouvelle intitulée La Voix de l'Eglise, page 232.

Traité de l'espérance chrétienne, par G.Vaugé. - Ce livre qui vient d'être réimprimé, est loué par la **Bibliographie catholique** et le **Bulletin de censure**, comme un ouvrage profond, clair, solide, plein d'onction, etc. Nous qui l'avons lu avec attention, nous le trouvons, au contraire, sec, peu solide et manquant d'exactitude. L'auteur, prêtre de l'Oratoire, était affilié au parti janséniste. En voici une preuve : *« Quelque éclairé que soit l'esprit sur tous les devoirs de la justice chrétienne, il ne les accomplira jamais, si la volonté n'est fortifiée par une grâce puissante et efficace, qui n'est due à personne et qui n'est point donnée à tous (p 59) »*

« Si les rédacteurs de la Voix de l'Église ont eu l'intention de nous donner un avertissement charitable, nous les en remercions ; si, au contraire, ils ont voulu faire une critique maligne, nous l'acceptons également ; car nous ne sommes pas de ceux qui refusent d'avouer une erreur et de la réparer. Nous nous sommes toujours bien trouvés de notre droiture pour vouloir nous en départir. Nous savions, avant que ces messieurs nous l'eussent appris, que le Père Vaugé avait été secrètement affilié au parti janséniste, mais qu'il s'était appliqué à le dissimuler. Nous avouons que la phrase citée plus haut se trouve, en effet, dans le livre en question, et qu'elle nous avait échappé. On pourrait même relever un ou deux mots dans le reste de l'ouvrage ; mais il ne s'ensuit pas que, en dehors de ces taches, il manque d'ailleurs de mérite. En tout cas, nous n'avons pas été les seuls à nous tromper ; car la nouvelle édition porte en tête une approbation de Mgr l'évêque de Nancy, datée du 17 juillet 1846, et ainsi conçue :

« Vu le rapport à nous adressé, par la commission épiscopale pour la propagation des bons livres, sur un ouvrage intitulé TRAITÉ DE L'ESPÉRANCE CHRÉTIENNE, par Gilles Vaugé, prêtre de l'Oratoire, nous avons jugé que la réimpression de cet ouvrage serait utile aux fidèles, et nous lui donnons notre

approbation. » -

*Nous devons cette explication à nous-mêmes, et à nos lecteurs
qui en feront leur profit. » >>*

[RC fin de citation de l'article de la revue critique]

REMARQUES DU « TRANSCRIPTEUR »

J'ai trouvé cet ouvrage très intéressant et j'ai entrepris de le redactylographier en totalité, et même de le recomposer malgré mon inexpérience en la matière. J'ai respecté intégralement le vocabulaire utilisé (sauf pour deux mots : « *vites* » - employé comme adjectif - remplacé par « *rapides* », et « *Cananée* » remplacé par « *Cananéenne* ») même si, dans certains cas, les tournures de phrases et certains mots employés peuvent paraître désuets en français du vingt-et-unième siècle ; l'orthographe et la typographie utilisées au dix-huitième siècle ont été modifiées pour être lisibles en français du vingt-et-unième siècle.

Par exemple j'ai conservé la tournure « espèrent d'être sauvés » alors qu'on l'écrirait autrement actuellement et qu'elle peut paraître un peu lourde. Pour permettre un premier survol rapide de l'ouvrage, j'ai placé *en gras* certaines expressions ou mots qui m'ont semblé importants.

Voici quelques exemples des modifications apportées dans les termes utilisés

Ex : « *Tems* » écrit au XVIII^e siècle sera écrit « *temps* » ; « *faufse* » sera écrit « *fausse* »

l'abréviation « & » sera remplacée par « *et* »

« *reconnoissons* », « *reconnoissance* » seront remplacés par « *reconnaissons* », « *reconnaissance* » ; « *il faudroit* » par « *il faudrait* » ; « *étoit* » par « *était* » ; « *événemens* » par « *événements* », « *très-dangereuses* » par « *très dangereuses* », « *appelés* » « *appellé* » par « *appelés* », « *appelé* » ; « *J.C.* » par « *Jésus-Christ* » ou « *JC* » ; « *solemnelle* » ou même « *folemnelle* » par « *solennelle* » ; « *long-tems* » par « *longtemps* » ; « *phantôme* » par « *fantôme* » ; « *loix* » par « *lois* » ; « *Pseaumes* » par « *Psaumes* » ; « *enfans* » par « *enfants* » ; « *jugemens* » par « *jugements* » ; « *païs* » par « *pays* » ; « *Elûs* » par « *Elus* », « *enyvrer* » par « *enivrer* », « *un vuide* » par « *un vide* » etc.

La typographie du XVIII^e siècle utilisait des sortes de f (sans barre horizontale) pour écrire les « s » placés au début ou au milieu des mots.

Ex : « *nous* » s'écrit « *nous* », mais « *sûreté* » s'écrit « *fureté* » ou encore « *ses* » s'écrit « *fes* »

« *nous fçavons* » sera écrit « *nous savons* », « *aufquelles* » sera remplacé par « *auxquelles* »

J'ai utilisé bien évidemment les signes employés actuellement pour ces s sans distinction de la place occupée dans le mot; etc.

Les citations latines des textes bibliques – figurant en général en note de bas de page - n'ont pas été reproduites ; seule la version française est indiquée ou simplement les références

sqq = suivants ou «qui suivent» ex : « Luc 3:5sqq » signifie Evangile de saint Luc chapitre 3 versets 5 et suivants.

Voici «en vrac» quelques remarques et renseignements complémentaires

Si – à titre personnel - je fais une remarque, elle est placée entre crochets avec une police plus petite et précédée de la mention suivante : RC ou rc – il se peut que certaines références des citations soient erronées pour la bonne raison qu'elles sont parfois illisibles dans l'original. L'erreur m'est donc souvent imputable par manque de lisibilité de l'original.

– La numérotation **des psaumes** est celle de la liturgie catholique qui est basée sur la vulgate et non celle des bibles modernes basées sur l'original hébreu (par exemple le **psaume 22**, dit du bon berger, est numéroté **23** dans les bibles modernes et les bibles protestantes, et 22 dans les textes liturgiques catholiques et dans le document reproduit ici).

– Je précise encore que je n'ai pas transcrit les citations et textes latins des bas de pages, lorsqu'ils étaient retranscrits et traduits en français dans le corps du document mais seulement leurs références ou la traduction si elle existe

– Lorsqu'une citation d'un Père de l'Eglise est effectuée seulement en latin dans le corps du document, je me suis efforcé de la retranscrire intégralement en latin et j'ai diminué la taille de la police.

– J'ai remplacé le terme « *Cananée* » par le vocable plus adapté « *Cananéenne* », et le mot « *vites* » employé comme un adjectif par le mot « *rapides* »

- Pour une meilleure lisibilité du texte, j'ai utilisé une police *times new roman de 16* pour le corps du document et *de 14* pour les remarques situées en fin de document. J'ai aussi souvent augmenté le nombre de paragraphes, lorsque ces derniers – dans l'édition initiale de 1732 – étaient trop longs et comportaient de longues phrases.

Précision : dans cette édition révisée, je me suis efforcé – conformément aux règles en vigueur en typographie - d'accentuer les majuscules et les capitales (des voyelles) lorsque c'était nécessaire.

NUMERISATION PAR GOOGLE

Si le lecteur du présent document souhaite se faire une idée de l'ouvrage de Gilles Vaugé, je signale que « Google search » a mis en ligne en octobre 2008 et janvier 2009 deux **éditions numérisées en mars 2008** - au format PDF (environ 14 Mo de capacité) de l'ouvrage de Gilles Vaugé. La première mise en ligne - celle de 516 pages – est une édition digitalisée différente de celle qui a été recomposée ici, datant également de 1732, mais probablement antérieure à celle-ci. La deuxième correspond approximativement à celle qui a été recomposée ici.

voici les renseignements donnés sur cet ouvrage par Google :

<<Traité de l'espérance chrétienne, contre l'esprit de pusillanimité et de défiance, et contre la crainte excessive. De Gilles Vauge oratorien, Publié par Lottin, 1732 Copie de l'exemplaire Université de Harvard Numérisé le 24 mars 2008 516 pages>> (fin de citation)

Si l'ouvrage a été numérisé en mars 2008, comme l'indique Google, il est probable qu'il a été mis en ligne beaucoup plus tardivement, et disponible autour de fin octobre 2008. La deuxième version (celle qui est proche de celle qui a été proposée dans le présent document a été mise en ligne en janvier 2009.

Pour accéder aux deux versions disponibles à la date du 9 janvier 2009, [celle de 516 pages et celle de 444 pages - cette dernière est identique à celle qui a été utilisée pour la recomposition du présent document - la page 445 comporte des notes de corrections], voici le mode opératoire :

Vous pouvez copier-coller cette url dans la barre d'adresse de votre navigateur. (il vous suffira peut-être de cliquer sur le lien ci-dessous)

<http://books.google.com/books?hl=fr&id=44sXAAAAYAAJ>

Vous aurez alors accès à une page de présentation de la version 444 pages que vous pourrez - à votre choix - soit télécharger au format pdf soit lire et consulter.

En déroulant la page, vous aurez accès à trois pages sélectionnées de ce document, puis à une rubrique *autres éditions*. Vous pourrez également consulter la version numérisée précédemment par google en 516 pages et la télécharger si vous le souhaitez. (il vous suffira de cliquer sur le premier lien)

DACTYLOGRAPHIE du documentACHEVÉE

LE 14SEPTEMRE 2008

EN LA FÊTE DE LA CROIX GLORIEUSE ,

symbole de notre espérance et de notre salut

Roger C SAINT-ANDRÉ

Merci – par-delà les siècles qui nous séparent - à **Gilles VAUGÉ** , auteur méconnu de ce remarquable travail.

Et, pour terminer... cette citation de Jean Rey :

« Le travail () a esté mien,
le profit en soit au lecteur,
et à Dieu seul la gloire »*

[RC : je «parle» ici du TRAVAIL DE DACTYLOGRAPHIE ET DE RECOMPOSITION]

édition révisée le 29/09/2008 en la fête de saint Michel

nouvelle correction le 23 novembre 2008 en la Fête du Christ-Roi

ajouts et compléments janvier 2009

(mais il subsiste certainement encore des omissions, des fautes de frappe et des fautes d'orthographe)

TYPOGRAPHIE

Je souscris aux déclarations suivantes relatives à la typographie des accents sur les lettres majuscules et capitales entre << et >>

<<

« Extrait du "Lexique des règles typographiques en usage à l'Imprimerie nationale", page 12, ISBN 2-11-081075-0, édition de 1994:

En français, l'accent a pleine valeur orthographique. Son absence ralentit la lecture et fait hésiter sur la prononciation, sur le sens même de nombreux mots. Aussi convient-il de s'opposer à la tendance qui, sous prétexte de modernisme, en fait par économie de composition, prône la suppression des accents sur les majuscules. On veillera à utiliser systématiquement les capitales accentuées, y compris la préposition À.

Dans ses ouvrages, le typographe Yves PERROUSSEAU a montré que, dès les débuts de l'imprimerie en France, les typographes ont utilisé des capitales accentuées. Leur usage revendiqué n'est pas une mode, mais une simple affirmation culturelle.» >> (fin de citation)

voir pour davantage de précisions

http://www.langue-fr.net/d/maj_accent/windows.htm#nonmod
ou encore http://www.deluxeavenue.com/typo_erreurs_cap.php

Je me suis efforcé aussi de réduire le nombre de majuscules que l'auteur utilisait pour des noms qui, au vingt-et-unième siècle, sont communs (par exemple «*Traité*» sera écrit «*traité*»; «*Paradis* » sera remplacé par «*paradis* », «*Apôtre*» par «*apôtre*» etc.). J'ai accentué les majuscules et les capitales quand c'était nécessaire. Mais il se peut aussi qu'un certain nombre m'ait échappé !